



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Vet. Fr. II A. 1208



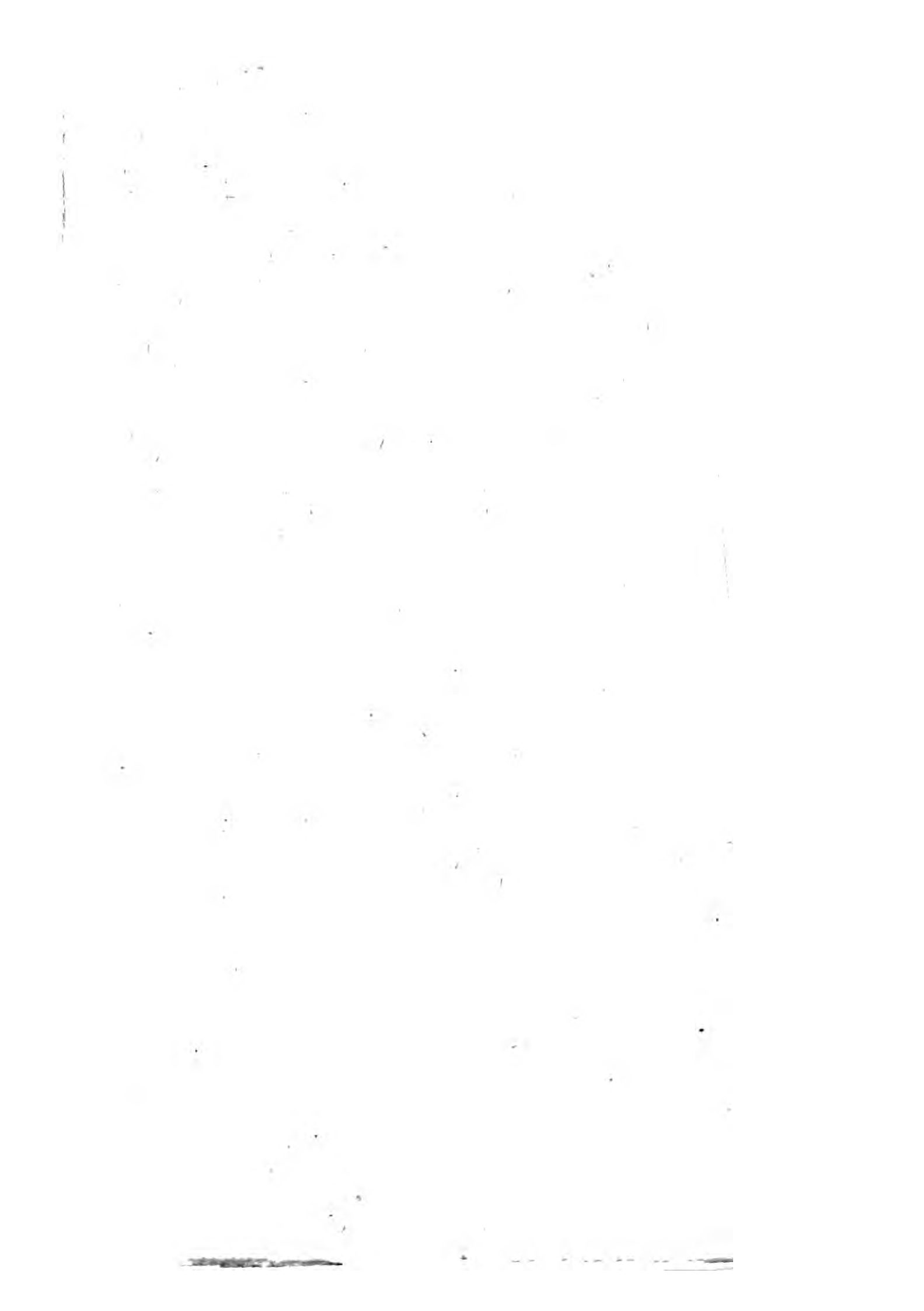
ZAHAROFF  
FUND



49 r

(A16)





# ŒUVRES

DU

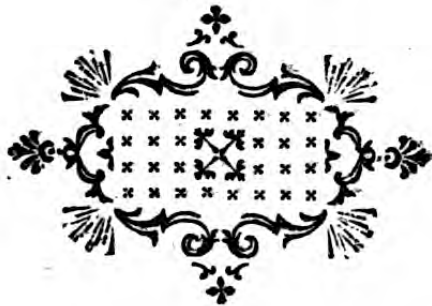
## FEU P. ANDRÉ

*Professeur Royal de Mathématiques,  
de la Société des Belles-Lettres  
de Caen.*

CONTENANT

*UN TRAITÉ DE L'HOMME,  
SELON LES DIFFÉRENTES MERVEILLES  
QUI LE COMPOSENT.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez GANEAU, Libraire, rue Saint Severin,  
près l'Église, aux Armes de Dombes.

---

M. DCC. LXVI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*





TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY OF LONDON

10 JUN 1975

OF LONDON

LIBRARY

---

---

# T A B L E

Du second Volume.

X.	<b>D</b> iscours sur les passions.	page 1
XI.	Sur les Sens.	37
XII.	Sur la raison.	89
XIII.	Sur la Nature des idées.	129
XIV.	Sur les Merveilles des idées.	159
XV.	Sur les idées sensibles.	193
XVI.	Sur la Nature & les Merveilles du raisonnement.	223
XVII.	Sur les Merveilles de la conscience.	273
XVIII.	Sur les Merveilles des habitudes.	311
XIX.	Sur l'Art de converser.	345

Fin de la Table.

DIXIÈME DISCOURS.



DIXIÈME  
DISCOURS.  
SUR  
LES PASSIONS.



ESSIEURS,

JUSQU'ICI nous n'avons pas  
eu beaucoup de peine à trouver  
dans l'homme une suite admirable  
de merveilles ; dans les facultés de  
son ame, dans la structure de son

*Tome II.*

A

2 *Dixième Discours.*

corps , dans les loix de l'union des deux substances qui le composent : dans la mémoire qui nous rend capables de sciences : dans la parole qui nous unit ensemble par un commerce de pensées si prompt , si facile & si agréable. Il n'y a rien là , dont un esprit attentif ne voie tout d'un coup le merveilleux. Mais d'en vouloir trouver jusques dans nos passions , n'est-ce pas entreprendre de nous faire admirer des objets d'horreur & de mépris ?

C'est pourtant , Messieurs , le dessein que je me propose dans ce Discours. Et pour y réussir , nous n'avons qu'à bien distinguer ce qu'elles sont par leur nature ou par l'institution du Créateur , & ce qu'elles sont devenues par le mauvais usage que nous en faisons. Malgré cet abus , je dis , que nous trouvons en-

encore dans nos passions des restes précieux de leur institution primitive.

Pour entrer d'abord en matière, je commence par les définir, telles que nous les sentons encore dans leurs premiers mouvemens naturels. Prenez garde, s'il vous plaît, à l'analyse que nous en allons faire. C'est ici la seule méthode qui nous puisse conduire à la vérité.

Si l'homme n'étoit qu'un pur esprit, il est évident que les passions ne seroient en nous, comme dans les pures intelligences, que des émotions de la volonté vers les objets spirituels, que nous jugerions capables de nous rendre plus heureux ou plus parfaits.

Si l'homme n'étoit qu'un pur corps, un pur automate, les passions ne seroient en lui, comme

4 *Dixième Discours.*

dans les bêtes, que des émotions d'esprits animaux, qui les porteroient aveuglément vers les objets matériels, nécessaires à la conservation de sa machine.

Mais par un chef-d'œuvre de l'art du Créateur, nous sommes composés d'un esprit & d'un corps, deux substances hétérogènes, qui, en conséquence des loix de leur union, agissent continuellement, & réagissent l'une sur l'autre. C'est le principe.

D'où il suit que nos passions doivent aussi nécessairement être composées de plusieurs émotions hétérogènes; d'émotions dans la volonté, d'émotions dans le sang & dans les esprits, les unes & les autres accompagnées de sentimens, ou d'affections sensibles du cœur par rapport à leurs objets.

C'est le caractère propre & spécifique des passions humaines.

Après les avoir définies aussi exactement qu'il est possible dans une matière, où il faut avouer qu'il entre plus de sentiment que d'idées claires, tâchons de les diviser en leurs espèces pour les traiter par ordre. Mais le moyen ? Il y en a une infinité : soit que nous les considérions par rapport à leurs objets, qui sont le bien ou le mal, spirituel ou matériel, présent ou absent, passé ou futur ; soit par rapport aux effets qu'elles produisent dans l'ame & dans le corps, pour les mettre tous deux ensemble dans la situation la plus convenable à leurs intérêts communs ; ou enfin par rapport aux divers jugemens naturels qui les précèdent, aux sentimens qui les accompagnent, &



❧ *Dixième Discours.*

aux mouvemens intérieurs, ou extérieurs qui les suivent, nous n'entreprendrons pas d'en faire le dénombrement par une méthode, qui multiplieroit nos passions à l'infini, sans nous donner beaucoup de lumière sur leurs merveilles. Il faut donc y procéder par une autre voie. Nous la trouvons par bonheur déjà ouverte.

Le Philosophe qui a le plus approfondi la Nature, avec plus de génie, plus de constance, plus de méthode, & avec le plus de succès, quoi qu'en veuillent dire ses rivaux modernes, le grand Descartes, a trouvé le moyen de réduire toutes nos passions à six espèces générales : l'admiration, l'amour & la haine, le desir, la joie & la tristesse.

Le plus fameux de ses disciples, & son plus digne rival dans l'amour

du vrai , l'Auteur de la Recherche de la vérité , avec toute la bonne intention possible de renchérir sur son maître , admet le même partage sans y rien ajouter , sinon qu'il appelle *passion imparfaite* l'admiration ; l'amour & la haine , *passions mères* ; & le desir , la joie & la tristesse , *passions primitives*. Ce qui évidemment ne change rien au fond du systême.

Après avoir médité la matière à leur exemple , nous croyons pouvoir nous en tenir au partage qu'ils en ont fait : mais en y observant un petit défaut , si je ne me trompe. Ils y emploient le même terme pour signifier deux passions différentes. C'est le mot de *desir*. Car , il nous paroît que le desir de l'amour , qui est un desir d'union , est assez différent du desir de la haine , qui est un desir de séparation , pour en constituer deux espèces.

8 *Dixième Discours.*

Ainsi , pour plus grande netteté , nous distinguerons sept espèces de passions simples ou primitives.

La première qui regarde son objet en lui-même , & sans rapport à nous. C'est l'admiration.

Trois qui regardent leur objet , comme un bien. C'est l'amour , le desir d'union & la joie.

Et enfin , trois autres qui regardent leur objet comme un mal. C'est la haine , le desir de séparation & la tristesse. Entrons dans le détail.

Nous mettons l'admiration à la tête de passions humaines. Pourquoi ? C'est la place que la Nature elle-même lui a donnée. Il faut connoître un objet , avant que d'en être ému , & il faut en être ému pour nous rendre attentifs à le bien connoître. Tirons les conséquences.

Tout le monde sçait , que l'admi-

*Sur les passions* 9

ration a pour objet, le nouveau & le grand. Or, de-là que doit il arriver? Consultons notre expérience.

La première fois que nous voyons un objet, nous en sommes frappés d'une façon particulière. Il nous saisit. Il nous surprend. La surprise produit en nous deux effets sensibles : dans notre ame une idée vive de l'objet, & dans notre corps, un mouvement soudain d'esprits pour nous mettre dans la posture la plus convenable à l'attention que sa nouveauté nous demande. Nous devenons tout-à-coup comme immobiles.

C'est ce qu'on appelle admiration. Passion tranquille au dehors, pour ne pas troubler l'ame dans la considération de son objet. Que peut-on concevoir de plus sagement ordonné par rapport au dessein du Créateur,

qui est sans doute , que nous ne demeurions pas dans notre ignorance naturelle ? d'où il arrive en effet , que les enfans , pour qui tout est nouveau , sont aussi les plus admiratifs. L'admiration est la mère de la curiosité ; & la curiosité devient à son tour la mère des sciences.

Mais enfin le nouveau cesse bientôt de l'être. Il faut , pour soutenir long-temps notre attention , qu'il ait encore du grand , & pour la soutenir toujours , un grand infini , ou du moins , qui porte le caractère de l'infini par quelques traits bien marqués. C'est-là principalement que paroît le pouvoir de l'admiration sur l'esprit humain. Nous voyons des hommes qui renoncent à tout autre plaisir pour s'appliquer aux sciences les plus abstraites : des Astronomes infatigables qui contem-

plent nuit & jour le Ciel & les astres pour en découvrir le cours : des Philosophes qui se renferment dans l'ombre d'un cabinet pour contempler la raison en elle-même , pour y découvrir dans leurs sources les principes éternels de toutes les connoissances humaines : des Géomètres qui entreprennent de rassembler dans une suite lumineuse de propositions démonstratives , toutes les vérités nécessaires dans la théorie & la pratique des arts : des Docteurs sacrés , qui s'élèvent encore plus haut ; des contemplateurs de Dieu & de ses mystères. D'où leur vient à tous ce courage d'esprit héroïque ? Ils ont pris pour objet de leurs études , un grand inépuisable en nouvelles découvertes : un grand infini , capable de soutenir leur attention par une admiration continuelle.

12 *Dixième Discours.*

Première passion de l'homme ; dans laquelle je vous prie de remarquer deux merveilles singulières. De cesser toujours aussitôt que nous commençons à voir de bornes dans notre objet , & de ne pouvoir jamais cesser dans la contemplation de l'infini , ou de ce qui en porte le caractère , comme tous ces grands ouvrages du Créateur , qui nous environnent de toutes parts.

Il est vrai que l'admiration toute seule , ne pourroit nous conduire bien-loin dans la recherche de la vérité , si l'amour ne lui prètoit un peu de son activité naturelle. C'est la seconde passion de l'homme , la plus douce , & en même temps celle qui nous porte vers son objet le plus rapidement. Il ne faut pas s'en étonner.

L'amour considère son objet , non pas , comme l'admiration , d'une ma-

nière abstraite , mais sous une idée plus intéressante , sous l'idée de bien : c'est-à-dire , comme un objet capable de nous rendre heureux par notre union avec lui , ou son union avec nous.

Or , de - là combien de nouvelles merveilles dans tous les états , où l'on peut se représenter l'homme sur la terre : seul , ou en société ! Seul , où son amour concentré en lui même se borneroit à sa propre conservation : en société avec les autres hommes , où son amour plus étendu se porteroit à leur conservation , comme à la sienne propre : & pour ne pas oublier son état le plus essentiel , en société avec l'Auteur de son être , comme avec l'Auteur de tous les biens dont il est capable. Attention , s'il vous plaît.

D'abord je considère l'homme seul,



pour ne le pas distraire par d'autres soins que celui de sa propre conservation : le premier homme , par exemple , dans le Paradis terrestre avant la création de sa compagne. Dans cette aimable solitude , que lui arriva-t-il ? .....  
.... On ne peut en douter. La première émotion de son ame , fut un mouvement d'admiration à la vue du Ciel. Il y voyoit de toutes parts du nouveau & du grand. Mais après quelques heures d'extase , il aura senti qu'il avoit un corps , qui , quoiqu'immortel dans l'état d'innocence , avoit besoin d'être soutenu par l'usage des fruits destinés à sa nourriture. La table étoit servie avec profusion , la beauté des fruits lui annonçoit leur bonté , ou leur convenance à son besoin présent : & de l'admiration du beau, il auroit

bientôt passé à l'amour du bon. Tout le reste ne sera qu'une suite naturelle de l'union de l'ame & du corps : une émotion dans la volonté , un mouvement d'esprits dans le cœur ; le desir de s'unir au bien qui se présente ; l'action extérieure, nécessaire pour y porter la main ; un avant-goût dans la bouche pour en préparer les organes à leurs fonctions naturelles : un plaisir sensible dans l'usage actuel de alimens , pour interesser l'ame au bien du corps , ou si l'on veut , pour la récompenser du soin qu'elle prend de pourvoir à sa subsistance ; & enfin , quand elle y aura pourvu suffisamment , une joie intérieure d'avoir satisfait à un devoir de la nature.

Tel est , si j'ose ainsi parler , le jeu admirable que produit en nous l'amour des biens sensibles , ou dont

l'usage est nécessaire à la conservation du corps : si néanmoins l'on peut dire véritablement que nous les aimons. Car nous croyons , sans le respect dû à l'usage , que nous n'avons proprement de l'amour que pour les objets qui nous le peuvent rendre .....  
 .... C'est ce que nous allons voir dans l'homme en société.

Que l'amour en doive être le nœud : que le desir de nous unir ensemble soit un préalable nécessaire à notre union , & la joie d'y être parvenu , le moyen le plus efficace pour la rendre durable ; c'est un principe décidé dans tous les cœurs par la voix de la Nature.

Mais toutes ces émotions de l'ame se font en nous dans un secret impénétrable aux yeux des autres hommes : & pour nous unir ensemble

ble

ble avec raison, il faut nous connoître intimement. Il faut, pour ainsi dire, nous voir jusqu'au fond du cœur, puisque c'est le cœur qui doit être le siège de notre union.

C'est ici Messieurs, que l'Auteur de la Nature fait éclater sensiblement sa vigilance adorable sur la conservation du genre humain. Pour nous rassembler tous dans une société de cœur, il a porté deux loix infaillibles dans leurs effet. *Dixit, & factum est.*

La première est, que toutes les passions de l'ame destinées pour former notre union, se manifestent au dehors par des signes sensibles.

Et la seconde, que par-là elles se communiquent naturellement d'une ame à l'autre, à-peu-près comme dans nos instrumens de musique, le son d'une corde à celles

qui sont montées sur le même ton.

Le seul exposé du fait, qui est notoire dans ses deux parties nous suffira pour en démontrer la merveille.

Toutes les passions de l'ame destinées par la nature pour nous unir dans une société de cœur, l'amour, le desir & la joie se manifestent au dehors par des signes sensibles. Regardez un homme qui est ému. Il n'a pas besoin de paroles pour s'expliquer. Le sang & les esprits que son cœur envoie dans ses yeux, sur son visage, dans tout son air, vous y peignent son ame par des traits plus parlans que les beaux discours. Son abord seul vous apprend tout d'un coup en conséquence de la première loi, s'il vous aime, s'il desire votre amitié, si le retour lui causeroit de la joie. Il semble que son

cœur vole au devant de vous. Mais malgré toutes ces avances de sa part, il faudroit encore bien des raisonnemens de la vôtre, pour conclure le traité. La seconde loi nous en épargne la peine.

Toutes les passions sociables de l'homme que nous venons de nommer, en se manifestant au dehors se communiquent naturellement d'une ame à l'autre par la sympathie des organes, dont les corps humains sont composés. Combien d'expériences n'en faisons-nous pas tous les jours dans la société ! On en a même fait un principe. *Si vis amari, ama.* L'amour inspire de l'amour : le desir de s'unir avec nous excite en nous un desir semblable, & la joie de se voir unis passe réciproquement d'un cœur à l'autre, par une espèce d'action & de réaction mutuelle.

C'est ce qu'on appelle quelquefois le jeu des passions humaines. C'est réellement l'ouvrage d'une Providence admirable, qui travaille sans cesse à nous unir ensemble, par un commerce réciproque de sentimens communicatifs.

On donne, dans la physique, les règles de la communication des mouvemens des corps. On pourroit aussi donner celles de la communication des mouvemens des ames, dont la connoissance ne seroit pas peut-être moins utile dans la morale.

Quoi qu'il en soit de cette idée, que j'abandonne aux Philosophes, après vous avoir exposé les merveilles des trois passions primitives, qui ont pour objet le bien, l'amour le desir d'union, & la joie; je viens aux trois contraires, qui ont le mal pour objet, la haine, le desir de sé-

paration & la tristesse. La matière est un peu sombre : nous tâcherons de l'égayer en l'éclaircissant.

Je ne connois dans la vie , que trois espèces de maux qui méritent justement notre haine : la douleur , l'ignorance de l'esprit , & le dérèglement de la volonté. Mais parce qu'il a plu à l'usage de ne compter parmi les passions qui ont pour objet le mal , que les émotions de l'ame excitées par la douleur du corps , nous commencerons par les considérer sous cette idée vulgaire : c'est-à-dire en un mot , que je me borne ici à expliquer deux choses : la manière admirable dont les trois passions de l'ame qui ont pour objet le mal , se produisent dans notre cœur pour nous exciter à notre propre conservation ; & la manière dont elles se produisent au



dehors , pour nous animer tous à la conservation les uns des autres.

Comment se produisent elles dans notre cœur pour nous exciter à notre propre conservation ? L'Auteur de la Nature est toujours uniforme dans ses voies : & nous ne craindrons pas les redites en vous les exposant , puisque dans le gouvernement du monde il ne fait lui même que se répéter partout avec une constance , qui en est sans contredit la plus grande merveille.

A la vue d'un mal présent , ou qui nous menace de près , qu'arrive-t-il dans notre ame ? qu'arrive-t-il dans notre corps ? suivons l'ordre de la Nature : dans notre ame , une émotion soudaine qui la retire en elle-même , comme pour se mettre à l'abri du coup ; & dans le corps un mouvement d'esprits qui resserre

le cœur , comme pour fermer la porte à l'ennemi. C'est ce qu'on appelle haine ou aversion. D'où vient aussitôt dans l'ame un desir ardent de nous séparer du mal ou plutôt de le détruire : & dans le corps un mouvement d'esprits vers tous les organes institués par la Nature pour nous mettre en fuite, s'il en est encore temps ; ou si l'ennemi est déjà maître de la place , pour l'en chasser au plutôt : c'est le desir propre de la haine : un desir destructeur : & enfin , si la fuite ou la destruction du mal nous demande quelque effort extraordinaire , il survient tout-à-propos dans l'ame une émotion réfléchie sur son état , pour nous rendre attentifs aux moyens de nous en délivrer ; & dans le corps un nouveau mouvement d'esprits pour combattre le mal avec ce nouveau

renfort. C'est la passion qu'on appelle tristesse.

Mais à force de combattre, on s'épuise. On sent que l'on se tourmente envain. Et alors l'ame tombe dans un accablement, où elle demeure presque sans action; & le corps épuisé d'esprits, dans une défaillance totale, ou dans des convulsions cruelles, encore plus funestes à sa conservation.

Voilà donc un homme, un membre de la société qui va périr sans ressource. Il n'en trouve plus dans lui-même. Non, il ne périra pas. L'Auteur de la Nature a établi dans tous les cœurs une passion secourable; une passion, qui, à la vue des malheureux, excite en nous les trois mêmes émotions qui les agitent, la haine du mal qui les fait souffrir, le desir de les en délivrer, la

la tristesse de les y voir ; & tout ce qui s'ensuit en conséquence des loix de la société naturelle.

C'est ce qu'on appelle en un mot , *compassion* , qui est le chef-d'œuvre d'une Providence attentive à la conservation du genre humain : passion d'autant plus admirable qu'elle est désintéressée , sans en être moins active. Désintéressée , parce que dans son premier mouvement elle n'a pour objet que le mal d'autrui ; mais sans en être moins active , parce qu'il est de sa nature de regarder le mal d'autrui , comme le sien propre. Car , prenons-y garde : à la première vue d'un membre souffrant de la société , que sentons-nous dans le moment ? Vous l'avez sans doute , Messieurs , mille fois éprouvé : dans notre ame une émotion subite qui nous détermine

à vouloir lui porter du secours : & dans le corps tous les mouvemens d'esprits nécessaires pour lui en porter en effet : dans les pieds , pour nous rendre auprès de sa personne ; dans les mains , pour le servir ; dans les organes de la voix , pour y appeler tout le monde. Il semble que dans le péril d'un seul homme , toute la nature humaine menace ruine.

C'est ainsi que par un concert admirable de passions sympathiques , le Créateur a pourvu dans tous les hommes à la conservation du genre humain.

Nous avons avec Dieu , comme avec l'Auteur de notre être , une société encore plus essentielle & plus intime. Se conserve-t-elle par les mêmes ressorts : je veux dire , si la société que nous avons avec Dieu , se conserve en nous par des passions ?

par des émotions de l'ame, & par des mouvemens d'esprits dans le corps ?

La raison, Messieurs, nous permet-elle d'en douter ? l'idée de Dieu n'a-t-elle point dans le cerveau des traces correspondantes, comme toutes nos autres idées ? l'amour de Dieu n'est-il pas une émotion de l'ame qui nous porte vers lui, comme tous nos autres amours vers leurs objets ? la haine des obstacles que nous y trouvons, soit en nous-mêmes, soit au dehors, n'est-elle pas une aversion du mal, & du plus grand des maux, comme toutes nos autres haines. Or, par les loix inviolables de l'union des deux substances qui nous composent, notre ame peut-elle naturellement recevoir aucune émotion, qui ne soit accompagnée d'un mouvement d'esprits dans le corps ? C ij

Que manque-t-il donc enfin aux affections de notre cœur qui se rapportent à Dieu, pour que nous ne puissions les appeler des passions, quoique d'un ordre supérieur par leur objet, & par leur fin? Que dis-je? ne le sont-elles pas en quelque manière à plus forte raison? puisqu'elles doivent renfermer dans un degré plus vif, toutes les passions que nous avons distinguées dans l'homme: l'admiration, quand nous considérons Dieu sous sa propre idée d'Être par essence, ou comme le seul Grand véritable, parce qu'il est le seul infini; l'amour, quand nous le considérons, comme l'Auteur de notre être par sa bonté: le desir de nous réunir à notre principe, comme au seul bien capable de nous rendre heureux: la joie, ou le pressentiment de la joie que nous

espérons de goûter dans cette union délicate ? Voilà pour l'ame.

Et en même tems , que doit-il arriver dans le corps en conséquence des loix naturelles si souvent répétées ? Nous le sentons quelquefois dans nous mêmes : nous le voyons tous les jours dans nos assemblées publiques de religion. La pensée d'un Dieu Auteur de notre être en remuant notre ame , nous imprime aussi dans le corps , tous les mouvemens d'esprits nécessaires pour nous mettre en sa présence dans la posture ou dans l'air qui convient à chacune de nos émotions intérieures : à l'admiration , une posture fixe & attentive ; à l'amour , un air touché ; au desir , un air enflammé ; à la joie de nous voir unis de cœur à notre bien suprême , un air de satisfaction ; en un mot , un air pas-



fionné pour notre objet. Aussi le Philosophe qui s'est le plus étudié dans tous ses ouvrages à la propriété des termes , le grand Descartes, a cru pouvoir mettre l'amour de Dieu au nombre des passions de l'ame ; & il l'appelle *dévotion* , pour le distinguer de tous nos autres amours. Nom très-propre en effet, pour nous avertir que l'Auteur de notre être , est le seul objet qui mérite un dévoûment total & absolu.

Oui, pourra-t-on me dire. Nous conviendrons sans peine , que les passions qui ont pour objet le bien, entrent tout naturellement dans la société que nous avons avec Dieu : mais comment celles qui ont le mal pour objet , peuvent-elles y entrer ? Dieu est inaccessible au mal. Sans doute. Mais quoi qu'inaccessible au mal , nous sçavons qu'il y a dans le

monde , & dans nous-mêmes des objets qui lui déplaisent : l'erreur & le desordre : l'erreur par son opposition à sa vérité , le désordre par son opposition à sa justice. Et c'est un principe de l'amour de haïr tout ce qui déplaît à l'objet aimé. La conséquence est manifeste. Voilà donc dans la société que nous avons avec Dieu , deux objets affreux par leur nature , dont il nous commande nécessairement la haine , le desir de les détruire , & la tristesse de nous en voir défigurés à ses yeux. Non-seulement son amour nous ordonne de combattre ces deux ennemis de sa gloire ; il nous a lui-même armés contr'eux d'une passion naturelle , d'une émotion de l'ame qui les abhorre , & d'un mouvement d'esprits conforme à l'horreur qu'elle nous en inspire.

C'est ce que nous appelons *zèle*, soit que nous entreprenions de combattre l'erreur ou le desordre dans nous-mêmes, ou dans les autres hommes.

Pour découvrir les merveilles de cette passion faiblement guerrière, examinons attentivement les deux parties hétérogènes dont elle est composée. L'émotion de l'ame qu'elle produit en nous, & les mouvemens d'esprits qui l'accompagnent dans les deux genres de combat où elle nous engage.

L'émotion de l'ame dans le zèle est toujours la même, soit que nous combattions l'erreur ou le desordre dans notre propre cœur, ou dans celui des autres. C'est une émotion d'horreur qui nous anime naturellement contre ces deux grands ennemis de Dieu, partout où ils se ren-

contrent. Sa nature ne varie point avec les champs de bataille.

Il n'en est pas de même des mouvemens des esprits dans le zèle. Ils sont très-différens, selon le genre du combat , où il est question d'entrer contre nos ennemis.

Plus tranquilles dans le combat intérieur que nous leur livrons dans nous-mêmes ; parce qu'alors les esprits renferment toute leur vivacité dans le corps de la place : dans le cerveau , pour nous rendre attentifs à la raison , & dans le cœur pour nous soumettre à la loi. D'où il arrive que leur agitation ne se manifeste au dehors que par le silence , ou par un air sérieux & retenu : expression naturelle de la victoire que nous remportons sur nous-mêmes.

Plus animés au contraire dans les combats extérieurs que nous livrons

dans les autres à nos ennemis communs ; parce qu'alors les esprits doivent , pour ainsi dire , sortir de nous-mêmes pour les aller combattre dans le camp étranger , dont ils font les maîtres. D'où il s'ensuit que leur agitation doit se manifester au dehors par des traits plus vifs , dans les yeux , dans le visage , par la parole , & surtout par l'exemple soutenu d'un air de compassion pour les malheureux , dont on attaque les tyrans ; ou si , par l'opiniâtreté du mal ou du malade , il entre quelquefois dans nos attaques un peu d'indignation , c'est toujours une indignation d'amour , qui n'en veut qu'au mal , sans toucher au malade que nous entreprenons de guérir.

C'est, par l'institution du Créateur, le vrai caractère du zèle : passion

jalouse , il est vrai : mais comme parle un Auteur sacré , d'une jalousie de Dieu, qui n'a pour objet , que de nous réunir tous ensemble dans la possession de mêmes biens : la vérité , l'ordre , la sagesse , & la justice éternelle.

Conclusion générale de mon Discours. Tout est donc merveilleux dans l'homme jusqu'à ses passions. Je dis toujours nos passions considérées dans leur institution primitive , telles que nous les avons reçues du Créateur , & non pas telles que nous les avons faites par le mauvais usage de ses dons. Mais enfin , quelle sera notre conclusion particulière ? Distinguons deux ouvrages dans nos passions : l'ouvrage de Dieu, & celui des hommes. L'ouvrage de Dieu , qui les avoit si bien ordonnées dans notre première ori-

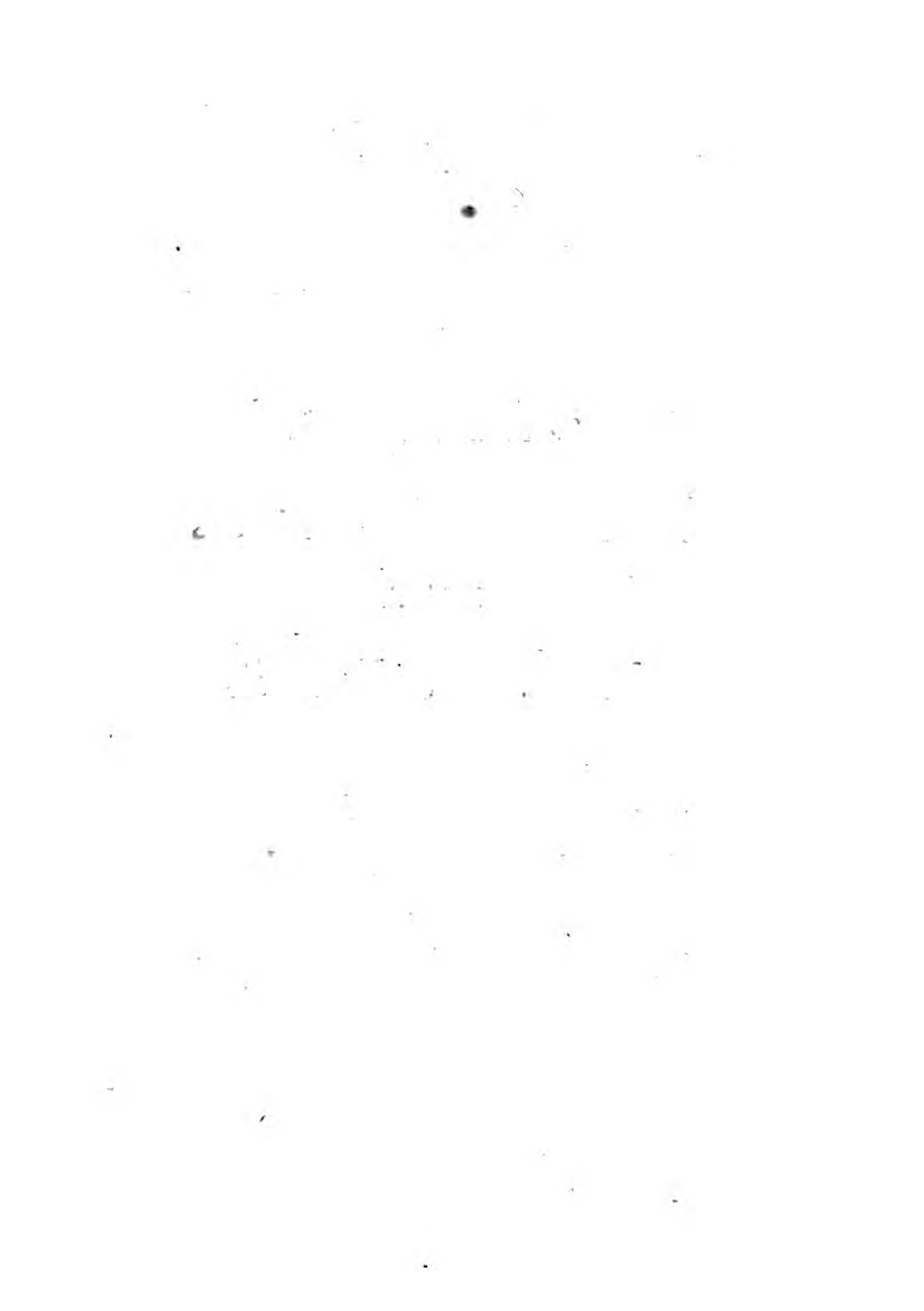
gine : & l'ouvrage de l'homme, qui en a perverti l'ordre par sa déobéissance à la loi suprême. Conséquence naturelle.

Admirons dans l'homme l'ouvrage de Dieu, dont nous voyons encore la beauté primitive dans le peu qui nous reste ; & travaillons avec lui à détruire notre propre ouvrage, pour nous rétablir dans l'ordre du Créateur.



ONZIÈME  
DISCOURS.  
SUR  
LES SENS.







ONZIÈME  
DISCOURS.  
SUR  
LES SENS.

---

MESSIEURS,

QUAND je vous ai représenté le corps humain, comme une machine en même-temps statique, hydraulique, pneumatique & chimique, il s'en faut bien que je vous en aye décrit toutes le merveilles. Ce n'est encore là que la moindre

partie de l'art du Créateur dans la construction de son ouvrage. Il avoit en le construisant un dessein plus vaste. Il s'agissoit de préparer à une ame raisonnable un palais digne de sa résidence, d'où elle règât, pour ainsi dire, en souveraine sur tous les corps étrangers qui nous environnent, pour les faire tous servir au maintien de son état. C'est ce que nous voyons qu'il a exécuté avec tant de sagesse par le moyen des sens, dont je me propose d'expliquer les merveilles dans ce Discours.

Afin de ne rien omettre d'essentiel sur une matière si intéressante, nous prendrons le mot de sens dans toute son étendue: c'est-à-dire, non-seulement pour les organes de nos sensations, mais pour les sensations mêmes que notre ame en reçoit en conséquence

conséquence des loix de son union avec le corps. Deux choses très-distinguées , quoique la plupart des hommes ne les confondent que trop souvent. Retenez , s'il vous plaît , mon dessein. Je parlerai :

1°. Des merveilles des organes de nos sens.

2°. Des merveilles des sensations qu'ils occasionnent dans notre ame , par les ébranlemens qu'il reçoivent des objets sensibles. Entrons en matière.

Les Auteurs qui nous ont représenté le corps humain sous l'image d'une place de guerre , confiée à notre ame pour veiller à sa conservation par le ministère des sens ; Platon , Cicéron , plusieurs autres nous en donnent une idée , qui , pour être un peu poétique , n'en est peut-être pas moins exacte. En effet,

Messieurs , qu'y voyons-nous d'abord ? Les yeux posés au haut de la tête , comme deux sentinelles dans leurs guérites pour y veiller pendant le jour : les oreilles placées à droite & à gauche , comme deux autres sentinelles pour suppléer aux deux premières pendant la nuit. L'organe de l'odorat entre deux , prominant un peu en dehors , comme une espèce de garde avancée pour veiller à sa manière à la sûreté de la place : le goût à la porte , pour examiner tout ce qui se présente avant que de l'y admettre : enfin , dans toute son enceinte extérieure , l'organe ou plutôt les organes du tact , rangés tout à l'entour , comme un espèce de corps-de-garde universel , pour nous avertir de toutes parts des secours qui nous arrivent , ou des périls qui nous menacent.

Voilà, Messieurs, dans l'ordonnance extérieure des cinq organes de nos sens, des sujets d'admiration pour des esprits attentifs. Que feroit-ce donc, si nous pouvions en pénétrer l'intérieur avec la même clarté? surtout si nous pouvions les suivre jusqu'à la partie du cerveau, où la Nature a établi le siège de l'ame? tâchons du moins de les suivre dans leur route aussi loin que nous y trouverons quelque trace de leur marche. Il est vrai, qu'il y fait un peu sombre en certains endroits. Mais l'anatomie moderne aidée du microscope nous y conduit assez avant pour nous découvrir partout le dessein du Créateur, pour y admirer ce que nous en connoissons; pour y adorer ce que nous n'en connoissons pas; peut-être même pour en deviner une

partie par des conséquences nécessaires , ou du moins si naturelles , que nous pourrons sans scrupule nous en contenter.

Le plus noble de nos sens , le plus étendu dans sa portée , le plus instructif dans les sciences & dans les arts , c'est la vue. Et il est juste que nous commencions par décrire son organe ; puisque c'est par lui que nous connoissons tous les autres.

Peut-on , Messieurs , considérer l'œil sans y reconnoître d'abord la main d'un grand Maître d'optique & de perspective. C'est un globe creux , qui sort un peu hors de la tête , couvert par dehors d'une pellicule transparente , mais qui ne paroît telle que sur la petite ouverture destinée pour donner passage à la lumière : c'est-à-dire sur la pru-

nelle : qui est ronde , mobile , environnée d'une bande circulaire , assez large , concentrique à la prunelle , & diversement colorée , qu'on appelle *iris*. Combien de merveilles rassemblées dans cette partie visible de l'œil ? la prunelle est ouverte sous une pellicule transparente pour donner passage aux rayons des objets lumineux , ou éclairés : ronde & sphérique pour en recevoir un plus grand nombre dans un petit espace : mobile à nos ordres pour en recevoir de tout côté en la tournant , comme il nous plaît : environnée de l'iris , qui est un amas de petits muscles circulaires , non-seulement pour la faire mouvoir à notre gré , mais encore pour en élargir l'ouverture , ou pour la rétrécir , selon que nous avons besoin de plus ou de moins de lumière pour mieux voir l'objet.



Ces merveilles extérieures de l'œil sont assez vulgairement connues. Entrons dans l'intérieur. Quel spectacle pour des yeux sçavans !

Au de-là de l'ouverture qui donne passage à la lumière, la nature a placé trois humeurs de consistance différente, qui remplissent exactement toute la capacité du globe : l'humeur aqueuse, la cristalline & la vitrée, qui occupe elle seule beaucoup plus de place que les deux autres ensemble sur la surface concave intérieure de l'œil, qu'on appelle *rétilne*. Pourquoi tant d'appareil ? Tout y est ordonné par des raisons d'optique.

C'est au travers de ces trois humeurs si artistement rangées, que tous les rayons partis de chaque point des objets se rompent successivement selon les loix de la dioptri-

que , pour aller se réunir , chacun dans le point de la rétine qui lui répond en ligne droite : & par conséquent pour y peindre leurs images , comme sur une toile préparée par la Nature pour les recevoir. Images merveilleuses , dont l'existence est démontrée par mille faits constans. Mais par malheur la raison nous démontre aussi , qu'elles sont peintes à l'envers sur la toile qui les reçoit. Les parties de l'objet les plus élevées en bas , les plus basses en haut , celles de la droite à la gauche , celles de la gauche à la droite ; comme celles des objets que nous voyons peints sur la carton de la chambre obscure. C'est une illusion d'optique , dont il falloit garantir nos idées. Comment la Nature y a-t-elle remédié ? c'est à-dire , comment s'y est-elle prise pour nous faire voir

les parties des objets dans leur véritable situation !

Toute la surface de la rétine où ils se peignent d'abord , aboutit au fond de l'œil à un nerf qu'on appelle optique , ou visuel , composé d'un nombre infini de filets mobiles , qui entrent dans le cerveau par une ouverture pratiquée sous sa base : d'où ils continuent leur route jusqu'au siège de l'ame pour y peindre une seconde image à contre-sens de la première. Mais par quelle sorte de mécanique ? est-ce en se croisant dès leur rentrée dans leur cerveau ? est-ce en y continuant leur route , ou en arrivant à leur terme ? Il faut avouer , Messieurs , que la Nature nous dérobe ici sa marche avec une subtilité impénétrable à tous nos microscopes. Nous sçavons seulement par le fait , & cela

cela suffit pour nous la faire admirer, que les images des objets qui se trouvent renversées sur la rétine, se trouvent redressées dans notre esprit. Nous sçavons que chacun de nos yeux reçoit son image particulière de l'objet que nous considérons, & cependant que nous n'en voyons qu'un seul : preuve sensible que tous les filets correspondans des deux nerfs optiques, se réunissent dans le même point du cerveau pour réduire les deux images à une seule. Nous sçavons encore, qu'avec les deux yeux nous voyons les objets plus clairement qu'avec un seul ; parce qu'alors les deux nerfs optiques se fortifient nécessairement l'un l'autre par la réunion de leurs forces : nous sçavons enfin, que nos yeux nous représentent des objets plus grands que leurs images,

des campagnes, des mers immenses, une hémisphère entier du firmament, avec ce nombre infini d'étoiles, dont il est parsemé. Ne m'en demandez pas d'avantage sur les merveilles de l'œil : mes connoissances ne vont pas plus loin.

Le second de nos sens, & peut-être le premier par la finesse de son discernement par rapport à son objet, c'est l'ouïe. Un Auteur célèbre (a), qui en avoit examiné l'organe en Philosophe, en Géomètre & en Musicien, trouvoit dans sa structure un art plus exquis, que dans celle de tous les autres. Vous en jugerez, Messieurs, par la description que nous en allons faire d'après nos plus sçavans anatomistes, en le suivant, comme nous avons fait l'œil, jusqu'au siège de l'ame.

---

(a) Le P. M.

L'organe de l'ouïe est double , comme celui de la vue : il déborde élégamment de deux côtés de la tête pour recevoir de toutes parts l'action des corps sonores. C'est ce que nous appellons l'oreille externe , ou en terme d'anatomie la *conque* , à cause de sa figure tournée en coquille ; ainsi formée non seulement pour lui donner de la grace , mais pour la rendre plus utile à l'oreille interne , qui est une espèce d'instrument de musique à plusieurs parties. Toutes les pièces qui entrent dans la composition de cet organe , ont chacune leur merveille particulière.

La *conque* est percée par dehors en forme d'entonnoir , pour donner entrée aux sons , & son ouverture est suivie en dedans d'un conduit oblong , plein d'air , à-peu-près cylindrique , & posé un peu oblique.

ment par rapport à l'air extérieur. C'est la première pièce de l'oreille interne.

Ce conduit oblong que l'on appelle proprement le conduit auditif, quoiqu'il y en ait un autre, aboutit par son extrémité intérieure à une membrane déliée, sèche, & mobile, qui le ferme exactement de toutes parts. On la nomme *tympan* ou tambour, parce qu'elle en imite assez bien la peau, d'autant mieux, qu'il y a au-dessous une cavité pleine d'air, qui en est comme la quaiſſe : nom en effet qu'on lui donne.

La *quaiſſe* du tambour qui est la seconde partie sonore de l'oreille interne, a deux singularités remarquables. Elle est appuyée par dessous sur quatre petits osselets contigus, qui en composent le fond.

L'os qu'on appelle orbiculaire , l'étrier , le marteau & l'enclume ; ainsi dénommés à cause de leurs figures. Mais la singularité de la quaiſſe la plus remarquable est , que dans son contour la nature a percé quatre petites ouvertures : l'une du côté de la bouche , qui est un second conduit auditif : & les trois autres du côté opposé pour conduire l'air du tambour dans une troisième cavité , à laquelle on a donné le nom de vestibule du labyrinthe. Vrai labyrinthe par ses détours : qui est la dernière pièce de l'oreille interne , & la plus industrieusement travaillée.

Le labyrinthe est un tissu de quatre petits canaux entrelassés ; trois construits en demi-cercles , & un quatrième tourné en ligne spirale qui occupe tout le fond de l'oreille.



C'est-là que nous plaçons l'organe immédiat de l'ouïe : en effet, c'est de-là que partent les nerfs acoustiques, ou auditifs, pour monter comme les nerfs optiques, au rendez-vous général des sens, qui est le cerveau.

Il ne faut que des yeux pour découvrir cette admirable structure de l'oreille interne ; & il ne faudra qu'un peu d'attention avec une légère connoissance des instrumens de musique les plus ordinaires pour en découvrir les raisons. Pourquoi, par exemple, notre premier conduit auditif est-il ouvert par dehors, sinon pour y admettre, comme dans un tuyau d'orgue, les vibrations de l'air extérieur qui produisent le son ? pourquoi sa position est-elle un peu oblique, sinon pour défendre la membrane délicate du tambour con-

tre les bruits trop violens par l'obliquité du coup ? pourquoi cette membrane est-elle si déliée , sèche , mobile , & toujours assez tendue ? sans cela auroit-elle pu recevoir en un instant les vibrations sonores de l'air extérieur pour les rendre aussitôt à l'air renfermé dans la quaiſſe ? Pourquoi sous la quaiſſe ces quatre petits osselets contigus qui la ferment par en bas ? n'est-il pas visible que c'est pour en augmenter la résonnance , en réfléchissant le son comme les échos ? Pourquoi le contour de la quaiſſe est-il percé du côté de la bouche par un second conduit auditif ? n'étoit-il pas naturel que l'organe de l'ouïe eût une communication intime avec l'organe de la voix ? mais du côté opposé pourquoi ces trois autres conduits , qui ont leurs embouchures à l'entrée du

vestibule du labyrinthe ? c'est manifestement pour y porter l'air oprimé dans la quaiſſe par le battement du tambour , comme les ſouflets d'une orgue portent le vent dans les différens jeux qui la composent. Enfin , dans ce beau labyrinthe qui occupe tout le fond de l'oreille interne , pourquoi cette membrane ſpirale qui préſente à l'air du vestibule une ſurface variée en tant de manières ? ſinon pour varier à l'infini les vibrations ſonores qu'elle en reçoit , pour les transmettre au ſiége de l'ame par le moyen qui nous reſte à expliquer.

C'eſt le nerf acouſtique ou auditif , composé , comme le nerf optique , d'un nombre infini des filets qui ont l'une de leurs extrémités ſur la membrane ſpirale , & l'autre dans le cerveau , où ils entrent tous

ensemble par une ouverture faite à sa base contre l'os des tempes : la merveille est , que malgré leur multitude infinie , malgré la diversité des ébranlemens qu'ils reçoivent des corps sonores , ils en portent les différens sons jusqu'au siège de l'ame sans se confondre sur la route. Le croiroit-on , Messieurs , si l'expérience universelle n'en étoit la preuve incontestable ? nous entendons en même-temps & sans confusion un grand concert de voix & d'instrumens de musique , où il y aura peut-être cent cordes qui résonnent à la fois. Je vous laisse à tirer la conséquence. Mais voici un autre sujet d'admiration : comment l'organe de l'ouïe étant double , n'entendons nous néanmoins qu'un seul son avec les deux oreilles ? & comment l'entendons-nous mieux

58 *Onzième Discours.*

avec les deux ensemble qu'avec une seule ? Nous avons déjà répondu à une question semblable en parlant de l'organe de la vue. Nous répondons ici de même. Tous les filets correspondans des deux nerfs acoustiques se réunissent dans le même point du siège de l'ame : & de là l'unité du son : ils y joignent leurs forces , & par-là le son devient plus clair.

Ne craignons pas , Messieurs , que l'Auteur de la Nature ait épuisé tout son art dans la construction des organes de nos deux premiers sens. Les trois autres , quoiques plus simples & plus bornés dans leurs fonctions , n'en contiennent guères moins , chacun par rapport à son objet , comme nous allons le faire voir.

Considérons d'abord l'organe de l'odorat : comme il s'avance entre

les deux yeux majestueusement pour donner du relief au visage : comme il s'arrête à propos un peu au-dessus de la bouche pour n'en pas troubler les fonctions : comme sous sa base la Nature a percé artistement deux conduits égaux & semblables , tous deux tapissés en dedans d'une membrane délicate pour y recevoir l'action des corps odorifères : enfin , comme au fond de ces deux premiers conduits elle en a percé un troisième , pour les faire communiquer avec l'organe de la respiration , & avec celui du goût : avec l'organe de la respiration , pour attirer les odeurs sur la membrane destinée à les recevoir : & avec celui du goût , pour nous donner à leur approche une espèce d'avant-goût des alimens qui les exhalent.

60      *Onzième Discours.*

Jusques-là tout est visible dans l'organe de l'odorat. C'est à l'anatomie à nous découvrir le reste. Que nous apprend-elle ?

Sous la membrane qui tapisse intérieurement les deux conduits extérieurs de cet organe, on découvre avec le microscope une infinité de petites glandes rondes & molles. On les appelle *houppes nerveuses* ; parce qu'on en voit partir tous les filets qui doivent composer dans le cerveau le nerf olfactoire. Mais le moyen qu'ils y puissent pénétrer ? il y a sur leur route un os très-dur qui les arrête. La Nature a percé dans cet os, qu'on appelle *cribleux*, par cette raison, un nombre infini de pores, ou de petits canaux, pour les conduire au lieu de leur destination. C'est par-là qu'ils entrent tous dans la substance du cerveau,

& en y entrant ils se réunissent dans un seul faisceau pour se rendre de compagnie au siège de l'ame. C'est ainsi que le Créateur semble quelquefois mettre obstacle à ses desseins , pour les exécuter d'une manière plus merveilleuse.

L'organe de l'odorat nous conduit naturellement à celui du goût. Ici combien de nouveau sujets d'admiration ? sa position & son étendue : sa flexibilité surprenante , & sa mobilité dans sa principale partie : la multitude innombrable des nerfs gustatifs , leur origine , & la manière dont ils se vont rendre au siège de l'ame , pour l'avertir de la présence de son objet , qui sont les faveurs.

D'abord sa position pouvoit elle être plus sagement ordonnée ? la Nature a placé le goût à la porte des



vivres pour les examiner au passage selon les loix : son étendue contient deux parties : l'une fixe , qui est le fond du palais autour de l'ésophage : & l'autre mobile , qui est la langue. C'est dans sa partie mobile que le goût juge en première instance de la qualité des alimens ; & c'est au fond du palais qu'il en juge en dernier ressort , pour nous déclarer , s'il est à propos de les admettre dans le corps de la place , ou de les en exclure. Dans toute cette étendue , l'expérience nous apprend qu'il n'y a aucun point qui ne soit sensible à toutes sortes de saveurs : au doux & au fade : à l'amer & à l'aigre : au piquant & à l'insipide ; à tous les divers mélanges des uns & des autres. Quelle doit donc être la multitude des nerfs gustatifs ?

Pour connoître les points de l'or-

gane, d'où ils partent pour monter au cerveau, consultons notre oracle ordinaire : l'anatomie nous y découvre sous la pellicule tendre qui l'enveloppe, un nombre infini de glandules attachées à un pareil nombre de filets nerveux, qui s'élèvent de part & d'autre du fond du palais à la racine de la langue. Mais quelle route prennent-ils pour arriver à leur terme ? la Nature change ici un peu de système. Les trois premières espèces de nerfs sensitifs, les optiques, les acoustiques & les olfactoires entrent dans le cerveau immédiatement, par des ouvertures pratiquées dans la voûte du palais. Il semble que l'Architecte ait craint de la trop affoiblir en y en perçant un plus grand nombre. Quoi qu'il en soit, il a tracé aux nerfs gustatifs une route moins di-

recte pour les conduire au rendez-vous général des sens. Tout le monde sçait, que dans l'épine du dos il y a un canal rempli d'une substance molle, qui a son embouchure sous la partie postérieure du cerveau, qu'on appelle *cervelet*. C'est la route que la Nature a tracée aux nerfs gustatifs pour monter plus haut. Ils entrent d'abord dans le canal de la moëlle épinière, par les intervalles des deux premières vertèbres du cou. Mais enfin arrivés-là, quelle est la nouvelle route qu'ils prennent pour se rendre à leur terme ? C'est encore un mystère de la Nature impénétrable à tous les microscopes. Contentons-nous de sçavoir ce qui est constant : que du canal de la moëlle épinière ils entrent dans le *cervelet* : que de là ils passent au travers de la substance du cerveau  
jusqu'au

jusqu'au siège de l'ame : & que malgré leur innombrable multitude , ils y parviennent sans se confondre ni entr'eux , ni avec aucun des autres nerfs sensitifs. La distinction des sentimens que nous en recevons , en est la preuve incontestable.

Pour finir ce premier article des organes de nos sens , que dirons-nous de celui du tact ? nous y découvrons d'abord une merveille singulière. Nos quatre premiers organes sensitifs sont renfermés dans la tête , où ils occupent même , chacun à part , un territoire très-borné : les yeux dans leurs cavités orbitaires ; les oreilles sur le plan des os pariétaux ; l'odorat entre deux sur une base encore plus étroite ; le goût dans l'intérieur de la bouche , & encore n'en occupe-t-il pas toute la capacité. L'organe du tact

est répandu dans tout le corps : dans toute son enveloppe extérieure , qui est notre premier vêtement naturel ; dans toutes les membranes qui le revêtent par-dedans depuis la voute intérieure du crâne , composée des deux membranes-mères , jusqu'aux parties du corps les plus éloignées ; dans toute la surface extérieure & intérieure des différens vaisseaux qui le composent ; dans tous les canaux des humeurs ; dans les artères , dans les veines ; dans tous ceux des esprits , dans les nerfs , dans les muscles , peut-être même jusques dans la moëlle des os ; où , selon l'histoire de l'Académie Royale 1703 , les Anatomistes modernes ont découvert du sentiment. Première merveille de l'organe du tact : son étendue dans toutes les parties du corps : c'est une espèce de sens

universel , sans lequel tous les autres seroient insensibles. Allons plus avant.

Pour expliquer les autres merveilles du tact , du moins les principales : ( car qui pourroit entreprendre de les embrasser toutes : ) je me borne à les considérer dans la partie extérieure de l'organe : je veux dire , dans cette enveloppe générale du corps , qui est notre premier vêtement.

La Nature toujours prévoyante l'a formée d'une consistance plus ferme que les membranes intérieures , comme la plus exposée aux coups. C'est une espèce d'armure de pied en cap , dont le Créateur nous a revêtus , mais une armure sensible au premier tact , pour nous avertir de la présence des corps étrangers , amis ou ennemis , dès le moment

qu'ils font à portée de nous faire du bien ou du mal ; de nous causer du plaisir ou de la douleur : en un mot , pour nous apprendre leurs qualités relatives à notre corps ; le froid ou le chaud ; le dur ou le mou ; le sec ou l'humide ; le poli ou le rude ; une infinité d'autres qualités semblables ; & ce qui est encore plus digne de notre admiration , pour nous apprendre leurs différens degrés de force ou d'action sur nos organes tactifs.

Mais quoi ! de ces organes extérieurs il y a bien-loin jusqu'au siège de l'ame , où ils doivent porter leur action. Comment pourront-ils , au premier tact d'un corps étranger , y faire sentir les ébranlemens qu'ils en reçoivent ?

Rappelez - vous , Messieurs , le système anatomique de l'organe du

goût & des nerfs gustatifs. La Nature travaille ici sur le même plan : c'est à-dire , que dans toute la surface extérieure du corps , comme dans celle de l'organe du goût , il n'y a aucun point physique , d'où il ne parte un nombre infini de filets nerveux , pour se rendre dans le canal médullaire : qu'ils y entrent par les intervalles des vertèbres , du cou , du dos , & des lombes : qu'en y entrant ils y forment ces divers assemblages de nerfs , que les anatomistes appellent conjugaisons ; & par conséquent , que pour le tact seul on peut distinguer autant de conjugaisons nerveuses différentes , qu'il y a d'intervalles entre les vingt-quatre ou vingt-cinq vertèbres , qui composent le canal. Autre merveille de cet organe.

Il est vrai , comme nous l'avons



remarqué en parlant de l'organe **du** goût, que dans l'intérieur même **du** canal médullaire, nous ne pouvons suivre des yeux les nerfs tactifs. **En** peut-on conclure qu'ils ne vont **pas** plus loin ? n'avons nous dans les sciences que les yeux du corps pour nous conduire à la vérité ? la raison nous démontre, que tous les filets innombrables des nerfs tactifs vont au cerveau, puisque dans le moment qu'ils sont frappés par dehors, notre ame reçoit le contre-coup. La raison nous démontre avec la même évidence, qu'ils y vont en ordre sans se confondre dans leur marche dans un canal si étroit ; puisque les sensations que nous en recevons à tout moment, sont aussi distinctes que les objets d'où elles nous viennent. En faut-il d'avantage pour nous convaincre du fait ? on

à dit autrefois, qu'il y avoit dans la Grèce une fontaine, qui portoit ses eaux en Sicile au travers de la mer sans les y mêler dans un si long cours. C'est la Fable d'Aréthuse si célèbre dans les Poètes : c'est réellement la merveille qui arrive dans le canal médullaire. Combien de ruisseaux d'esprits passent continuellement au travers sans s'y confondre ? ce qui nous mène encore à d'autres merveilles des sens, mais d'un ordre infiniment plus élevé : je veux dire, à celles des sensations que nous recevons par leur entremise des objets extérieurs. Nouvelle attention, s'il vous plaît, pour une matière, où l'esprit seul peut atteindre. Allons d'abord au principe.

Que l'Auteur de la Nature, en unissant notre ame avec notre corps,

l'ait placée dans la tête , comme dans une espèce de citadelle pour veiller à la conservation de la place , on ne peut en douter , soit que l'on consulte la raison ou l'expérience ; l'autorité des plus grands Philosophes , ou l'opinion commune. C'est de là qu'elle donne ses ordres à tout pour maintenir dans son état la police & l'harmonie nécessaire à sa sûreté. Mais quel étoit le moyen le plus efficace d'y pourvoir ?

Nous ne mettons pas , Messieurs ; en question , si c'étoit le raisonnement ou le sentiment ? un raisonnement fondé sur la connoissance intime des corps étrangers qui nous environnent , & du nôtre en particulier , pour en tirer les conséquences pratiques ? ou un sentiment vif & prompt pour nous déterminer sur le champ au meilleur parti ,  
fans

sans effuyer les longueurs d'une délibération raisonnée ?

Le Créateur nous a épargné cette peine : il a choisi pour nous la voie du sentiment , ou ce qui me paroît moins équivoque , la voie des sensations. C'est la merveille des sens qui me reste à expliquer.

Pour débrouiller la confusion que la plupart des Philosophes ont jettée sur cette matière , ou du moins qu'ils y ont laissée , je distingue dans chacune de nos sensations quatre choses différentes , en comprenant sous ce terme toutes les impressions sensibles que l'action des objets extérieurs produit en nous en même-temps : une sensation proprement dite , un jugement naturel qui l'accompagne toujours , la passion de l'ame qui suit ce juge-

ment , & enfin , l'émotion des esprits que cette passion de l'ame cause dans le corps , pour le mettre dans la posture la plus convenable à son intérêt présent : quatre impressions simultanées admirablement bien établies par rapport à la fin du Créateur , qui est de nous faire coopérer avec lui à la conservation de la place , dont il nous a confié la garde. Entrons dans le détail.

J'appelle *sensation proprement dite* ; la première impression que notre ame reçoit des objets extérieurs par l'entremise des sens : la lumière & les couleurs par les yeux ; le bruit ou le son par l'oreille ; les odeurs par l'organe de l'odorat ; les saveurs par celui du goût ; les qualités tactiles par l'organe du tact. C'est le premier avis que la Nature

nous donne de la présence des objets sensibles. Quoi de mieux ordonné par rapport au dessein du Créateur !

Il s'agissoit de nous intéresser dans la conservation de notre corps. Que falloit-il faire pour nous y rendre attentifs ? suffisoit-il de nous en faire un commandement ? souvenons nous de nos premiers pères. La moindre distraction nous eût bientôt fait perdre de vue & le commandement & son Auteur. Suffisoit-il de nous y exciter par des promesses , ou par des menaces pour l'avenir ? nous ne sçavons que trop bien par nos expériences , que les plus petits objets présens nous font oublier les plus grands objets futurs. Que falloit-il donc enfin pour nous appliquer plus efficace-

ment au soin de notre corps ? Il falloit , pour ainsi dire , nous incorporer avec lui : rendre tous nos intérêts communs & inséparables : en un mot , établir par une loi inviolable , que le bien du corps en fût un pour l'ame , & son mal un mal commun : non pas un bien ou un mal pour l'avenir , mais pour le présent : un bien actuel pour l'ame par le plaisir que lui donneroit le bon état de son corps : & un mal actuel par la douleur que lui causeroit son dérangement. C'est la première loi que le Créateur a portée pour nous intéresser dans la conservation de notre corps. Nous sommes récompensés dans le moment du soin que nous prenons , par des sensations agréables : nous sommes punis dans le moment de la négli-

gence que nous y apportons , par des sensations importunes qui nous y rappellent malgré nous.

Les jugemens naturels qui accompagnent toujours nos sensations , n'y étoient pas moins nécessaires : je veux dire , ces premiers jugemens , par lesquels nous rapportons nos sensations les plus intimes aux objets extérieurs , comme à leurs causes immédiates : la lumière , par exemple , & les couleurs aux objets lumineux ou éclairés , comme si véritablement elles y étoient répandues : le son & l'harmonie aux corps sonores ou résonnans , comme si ces corps avoient en eux-mêmes quelque chose de semblable à ce qu'ils nous font entendre : les odeurs aux parfums : les saveurs aux alimens : la chaleur au



feu ; & le froid à la glace ou à la partie du corps qui en est affectée. Ici la philosophie a beau nous crier à l'erreur , au préjugé , à l'imposture ; tout le monde en juge ainsi par une impression irrésistible : & les Philosophes mêmes après nous avoir démontré si évidemment que les sensations de l'ame ne peuvent être des modifications du corps , les y rapportent , comme le vulgaire , dans la pratique.

C'est la seconde loi de la Nature pour nous diriger dans le gouvernement de la place confiée à nos soins. Son existence est indubitable ; considérons-en les merveilles.

Nous disions tout-à-l'heure , que par nos sensations , notre ame est en quelque sorte incorporée avec notre corps. Nous sommes par les

jugemens naturels, dont nous parlons, incorporés, pour ainsi dire, avec tout l'univers : avec le soleil & les astres, par les jugemens de la vue qui nous y transportent : avec toutes les régions circonvoisines de l'air, par les jugemens de l'oreille, qui nous y fait entendre au loin le son des trompettes, des tambours, des cloches, les tonnerres même, comme si nous étions dans les nues : avec tout un parterre de fleurs, par les jugemens de l'odorat qui nous y répand, comme elles, tout à la ronde : enfin, avec tous les objets du goût & du tact par les jugemens propres de ces deux derniers sens. Providence admirable du Créateur, qui, sans attendre nos réflexions, forme en nous ces jugemens pour nous épargner la peine de raisonner

quand il est question d'agir : pour nous apprendre en un moment les qualités des corps étrangers relatives au nôtre ; leur convenance ou leur disconvenance , leur éloignement ou leur proximité , leur mouvement ou leur repos , leur approche ou leur application immédiate sur nos organes : & par toutes ces connoissances pratiques , nous dicter le meilleur parti que nous avons à prendre à leur égard.

C'en étoit peut-être assez pour appliquer notre esprit à la considération des objets sensibles. Mais c'étoit encore trop peu pour nous faire prendre assez-tôt notre parti dans certaines circonstances critiques , où la diligence est nécessaire au salut du corps.

En effet , Messieurs , vous le sa-

vez ; combien l'esprit seul est naturellement long à nous résoudre , & à nous déterminer dans la pratique. Avant que d'en venir-là , combien de préalables : il examine , il compare , il raisonne , il délibère , & souvent l'occasion passe , pendant qu'il est encore au conseil.

C'est à quoi l'Auteur de la nature a pourvu admirablement par une troisième loi. Toutes nos sensations agréables ou désagréables , tous les jugemens naturels que nous portons sur leurs objets , sont toujours suivis dans l'instant de quelque passion de l'ame pour hâter la conclusion : je veux dire , de quelque mouvement du cœur qui nous porte vers ces objets , ou qui nous en éloigne , d'un mouvement d'amour ou de haine , de desir ou de crainte : en

82      *Onzième Discours.*

un mot, d'un sentiment vif & animé, non-seulement qui nous affecte, mais qui nous remue. C'est le motif puissant & victorieux que la Nature emploie pour nous résoudre à rechercher ou à fuir les objets de nos sens, selon que nous les jugeons utiles ou nuisibles à la conservation de notre corps : le sentiment de la faim, par exemple, qui est une espèce d'amour, à prendre de la nourriture : le goût, qui est une espèce de haine, à rebuter certains alimens : le desir de réparer la chaleur naturelle, à nous approcher du feu : la crainte de nous brûler, à nous en tenir à une juste distance. Ainsi à la première apparition d'un objet sensible, agréable ou désagréable, utile ou nuisible au corps, la question de la recherche ou de la fuite

est bientôt décidée. Dans le même instant indivisible , nous le sentons , nous en jugeons , nous le voulons ou saisir ou éviter. La résolution en est toujours prise avant la délibération : la raison délibère : le sentiment décide.

Mais enfin nous sommes composés d'une ame & d'un corps. Ces premiers mouvemens ou passions de l'ame , ne suffiroient donc pas encore pour opérer la recherche ou la fuite effective de l'objet bon ou mauvais qui se présente. L'amour du bien ne nous en met pas en possession : la haine du mal ne l'écarte pas : le desir seul du plaisir ne le donne pas : la crainte seule de la douleur ne la met pas en fuite. Il faut pour le bien du corps , ou pour en éviter le mal , que le corps lui-

84      *Onzième Discours.*

même soit de la partie , & qu'il s'en mette promptement.

C'est ici , Messieurs , que paroît dans son plus grand éclat la sagesse d'une Providence qui veille à notre conservation. Tous les mouvemens du cœur excités par la présence des objets sensibles , agréables ou désagréables , produisent toujours dans le corps l'émotion d'esprit nécessaire pour le mettre dans l'attitude la plus convenable à son intérêt présent. C'est la quatrième loi de la Nature ; qui par son efficacité nous épargne tant de soin. Un bien ou un mal du corps se présente. Nous n'avons pas besoin de raisonner , ni sur la qualité de ces esprits moteurs , ni sur les organes où il les faut envoyer , ni sur la route qu'ils doivent y prendre. Notre cœur est à peine ému.

Leur ordre est donné. Ils partent aussitôt du siège de l'ame : & dans le même instant tout le corps se trouve en action : la main en mouvement pour saisir l'objet , si c'est un bien : les bras en garde pour le repousser , si c'est un mal : & si nous nous sentons trop foibles pour le combat , les pieds en fuite pour nous sauver du coup qui nous menace : ou si encore , comme il arrive assez souvent , ces trois premiers moyens de salut nous manquent à la fois , que fait la Nature pour suppléer à notre foiblesse ? Elle nous a formé dans tout notre corps des organes subsidiaires. Elle y envoie aussitôt les esprits : dans l'organe de la voix pour crier au secours ; dans l'organe de la parole , pour en demander aux spectateurs de nos maux :



dans les yeux , pour implorer leur assistance par nos larmes : dans tout l'air de notre visage , pour y peindre nos douleurs : dans tout le reste du corps , pour nous mettre devant eux dans une posture humble & suppliante.

La Nature pouvoit-elle nous appeler plus pathétiquement au secours les uns des autres : & pour nous y appeler encore plus puissamment , quelle a été sa prévoyance ? Tous les corps humains sont par leur structure montés , pour ainsi dire , sur le même ton. Toutes nos âmes sont naturellement sympathiques : & par cet unisson admirable des deux substances qui nous composent , que voyons-nous arriver tous les jours dans la société ? La vue d'un malheureux qui souff-

**fre** , devient un mal pour les spectateurs. Ses cris douloureux en frappant nos oreilles frappent notre cœur en même-temps. On se met à sa place , ou plutôt l'on s'y trouve déjà réellement par le contre-coup que l'on reçoit de sa misère : & par un cours d'esprits sympathiques , on se sent porté à le soulager pour se soulager soi-même.

Concluons , Messieurs , & admirons avec reconnoissance l'ouvrage du Seigneur , qui est ici nous mêmes. Quel ordre dans l'économie des cinq organes de nos sens ? Quel ordre dans les quatre choses que nous avons distinguées dans chacune de nos sensations : & si nous en voulions faire l'usage ordonné par le Créateur , quelles en seroient les heureuses conséquences , non-

88. *Onzième Discours.*

seulement par rapport à notre conservation particulière , mais peut-être encore plus par rapport à la conservation générale de toute la société humaine , qui est en même-temps notre devoir & notre intérêt ?



**DOUZIÈME**

DOUZIÈME  
DISCOURS.  
SUR  
LA RAISON.

*Tome II.*

H





DOUZIÈME  
DISCOURS.  
SUR  
LA RAISON.



MESSEIERS,

N'EST-il pas étonnant que tout le monde se pique tant de raison, & que si peu de personnes s'appliquent à la connoître? que la plupart des hommes, qui, d'ailleurs la reconnoissent pour la règle sou-

Hij

veraine de nos jugemens , & de nos actions , la confondent néanmoins avec leur propre esprit , comme si notre esprit pouvoit être à lui-même sa lumière & sa loi ? qu'il y en ait enfin un si grand nombre qui la regardent comme une importune , qui s'oppose à leur bonheur par ses avis éternels , ou comme une rebelle , qui , par ses raisonnemens profanes s'oppose à nos vérités les plus saintes ? Et de-là combien de lieux communs , poétiques , oratoires , philosophiques même quelquefois , lancés de toutes parts contre la raison !

Que des Poètes lui déclarent la guerre ; je n'en suis pas surpris. C'est représaille contre une ennemie déclarée du délire , de l'ivresse , de la fureur dont ils se disent possédés. Mais que des Philosophes de sang-

frôid, ou des Orateurs sensés, nous viennent décrier la raison : les uns, comme une lumière flottante, & toujours incertaine : les autres, comme une puissance impérieuse qui s'élève par sa nature contre les vérités les plus incontestables de la religion & de la morale ; je ne puis pardonner cette inconséquence à des hommes, qui, en attaquant la raison, croient encore bien raisonner : c'est-à-dire, suivre la raison en combattant contr'elle. Contradiction que nous ne pouvons leur sauver, qu'en ôtant l'équivoque du nom qu'ils attaquent peut-être plus que la chose même.

C'est, Messieurs, ce qui m'a déterminé à prendre la raison pour la matière de ce Discours. En fut-il jamais une plus digne de votre attention ? la raison entre dans la dé-



definition de l'homme ; & puisque nous avons à vivre avec elle , ne faut-il pas du moins apprendre à la bien connoître ?

Pour traiter mon sujet avec ordre , & autant qu'il est possible dans toute son étendue , je le divise en trois parties ; ou si vous l'aimés mieux , en trois propositions fondamentales , qui commenceront , si je ne me trompe , à lever toutes les équivoques de la question.

Je dis 1<sup>o</sup>. Qu'il y a une raison *essentielle* , commune à toutes les intelligences : une lumière éternelle , supérieure à nos esprits , qui contient en elle-même tous les principes des sciences & des arts , tous les principes de la morale & des loix que nous devons suivre : en un mot , une raison *suprême* , nécessairement existante.

2<sup>o</sup>. Qu'il y a une raison *natur*

relle , commune à tous les hommes , qui est un don du Créateur , & comme l'œil que nous en avons reçu pour contempler la lumière de la raison suprême , pour en recevoir les rayons dans notre ame , & pour les développer par notre attention.

3°. Qu'il y a aussi dans le monde une espèce de raison arbitraire , & , si j'ose ainsi parler , une raison factice , ou de création purement humaine , que chacun se fait à lui-même selon ses vues particulières , pour la substituer à la place de la raison universelle dans ses raisonnemens , & plus encore dans sa conduite.

La matière est bien ample pour un seul Discours. Mais pour ne vous laisser rien à désirer , nous avons cru devoir y renfermer tout ce qu'il a plu à l'usage d'appeller raison : sans quoi peut-être nous serions

tombé dans un défaut semblable à celui que nous reprochons à ses accusateurs , qui est d'attaquer sous son nom un phantôme contradictoire à sa nature. Entrons en preuve.

Premièrement , qu'il existe une raison essentielle , commune à toutes les intelligences , qui est partout la même ; une raison supérieure à nos esprits , partout présente à qui la veut voir , & partout prête à répondre à qui la veut consulter ; je ne demande qu'un peu d'attention pour mettre tout le monde en état de s'en convaincre par soi-même dans toutes les actions les plus communes de la vie.

Voulons-nous , par exemple , arrêter un compte que nous avons à nous rendre mutuellement dans une affaire d'intérêt ? la raison nous présente

fente aussitôt toutes les idées des nombres dans leur progression naturelle 1, 2, 3, 4, 5, &c. jusqu'au dernier qui se perd dans l'infini, mais dont nous n'aurons pas besoin. Tous les autres qui nous pourront être nécessaires, paroissent à nos ordres pour se soumettre à notre calcul. Où étoient-ils, auparavant que nous les appellions sous notre plume ? est-ce vous ; est-ce moi qui leur avons donné l'existence par le besoin que nous en avons ? notre compte fait, nous cessons d'y penser : ils ne paroissent plus. Les avons-nous anéantis par notre inattention ? je les rappelle dans mon cabinet pour vérifier mon calcul : ils reparoissent. Les ai-je créés de nouveau ? & ils reparoissent toujours avec la même essence numérique : ai je aussi créé leur essence immuable ? ou ces

nombres que je vois , & qui m'éclaircent , ne font-ils rien de réel ? nous avons en divers pays des noms & des chiffres différens pour les exprimer : mais nous sçavons par le commerce que nous entretenons avec toutes les parties du monde , que les idées qui répondent à ces noms , & à ces chiffres si différens , font partout les mêmes : que les mêmes nombres ajoutés ensemble , font partout la même somme : que les mêmes nombres multipliés les uns par les autres , nous donnent partout le même produit. D'où vient cette uniformité , ou plutôt cette unité admirable que nous trouvons partout dans l'objet de la première des sciences humaines , qui est l'arithmétique , sinon de l'existence d'une raison universelle , qui , sans cesser d'être une , se com-

munique à tous les hommes indivisiblement ?

On a découvert un nouveau pays, fertile, agréable. Voulons-nous en faire le partage entre des peuples qui n'ont point encore d'habitation fixe, ou qui se trouvent chez eux trop à l'étroit ? la raison nous présentera dans le moment la règle & le compas de la géométrie, pour en faire la division en parties égales ou inégales, en telle proportion qu'il nous plaira, selon le nombre ou la qualité des habitans futurs de la terre nouvellement découverte : mais que nous serviroit d'avoir des instrumens de mesurage, si nous n'avions en même-temps des méthodes infailibles pour les appliquer avec succès sur notre terrain ? la raison sous le nom de géométrie nous en fournira autant que nous

en pouvons souhaiter. D'abord elle nous découvrira , comme dans un tableau général , toutes les figures géométriques depuis la première , qui est le triangle , jusqu'à la dernière , qui sera un polygone d'un nombre infini de côtés : non pas telles que nous les voyons tracées grossièrement sur le papier , mais telles qu'elles sont en elles-mêmes dans leurs idées primitives. C'est-là , que dans une lumière pure & sans nuages , nous les verrons décrites avec une justesse , & une élégance que nul art humain ne peut atteindre , mais qui par-là même nous serviront de modèles pour les représenter sur la terre avec toute l'exactitude qu'elles y peuvent avoir. Et pour nous éclairer pleinement sur son objet , que fait encore la géométrie ? elle n'avance rien ,

qu'elle ne démontre à l'esprit par des principes incontestables : c'est-à-dire , ou évidens par eux-mêmes , ou démontrés par leur liaison nécessaire avec les premiers axiômes du bon sens naturel : que le tout est plus grand que sa partie : que deux grandeurs égales à une troisième sont égales entr'elles , &c. Il n'en falloit pas moins pour nous rassurer contre l'erreur. Mais aussi m'avouera-t-on , qu'il n'en faut pas plus pour descendre sans péril d'erreur de la théorie du cabinet , à la pratique sur le terrain que nous avons à mesurer.

Les mesures que nous y employerons , le pied , la toise , ou la perche , peuvent avoir des longueurs différentes selon les pays. C'est le caprice des hommes qui en fait la détermination. Mais nous sçavons



par l'expérience universelle de tous les temps & de tous les lieux , que les principes & les règles du mesurage sont partout les mêmes , partout invariables, partout infaillibles.

Or je demande encore à tous les esprits attentifs: d'où vient aux principes & aux règles de la géométrie , cette infaillibilité si universellement reconnue , sinon de la présence universelle d'une Raison suprême , qui préside à nos esprits pour diriger nos mains dans l'opération ? & par conséquent nous n'avons qu'à les suivre pour faire entre nos prétendans , la juste repartition de la terre que nous leur destinons.

Voilà nos nouveaux habitans établis. Voulons-nous leur donner des loix ; sans lesquelles il est certain , que leur établissement ne pourroit avoir rien de stable ? Mais qui nous

les dictera ? consulterons-nous , à l'exemple d'un Solon moderne , le degré du climat qu'ils habitent , ou la nature du terroir , pour puiser l'esprit de nos loix dans les transpirations de la terre , ou dans les influences des corps célestes ? irons-nous frapper à la porte des Jurisconsultes , pour nous faire ouvrir leurs vastes Bibliothèques des codes anciens & modernes ? ou entreprendrons-nous le voyage autour du monde , pour choisir entre les coutumes de divers peuples , celles qui nous conviendrait le mieux ? Mais en attendant que deviendrait notre nouvelle colonie ? consultons donc encore ici notre oracle domestique : la raison : maitresse infailible dans les sciences & dans les arts , elle ne l'est pas moins dans la doctrine des mœurs. O raison !

éclairez-moi. Je la vois paroître avec le code éternel de l'ordre, qui doit régner dans une société pour la rendre heureuse en la rendant vertueuse : à l'ouverture du livre nous y trouvons écrit en lettres de lumière lisibles & intelligibles à tout l'univers : « *Mortels, prenez-y garde, vous êtes sur la terre en société avec Dieu & avec les hommes ; adorez votre Créateur, & traitez-vous en frères* ». Loi générale si évidente, que nous n'aurons pas besoin d'aller aux voix pour la faire accepter de tout le monde. Nous la voyons déjà partout publiée par le cri unanime de la nature. Et pour apprendre à faire l'application de cette loi générale à toutes les circonstances particulières de la vie, nous n'avons qu'à continuer de lire dans le code éternel de l'ordre.

Nous y verrons en détail tous nos devoirs, chacun dans son rang : la raison à la tête comme la principale directrice des mœurs ; la sincérité dans le commerce de la parole, la bonne-foi dans les conventions, la fidélité dans les promesses, la modestie dans les sentimens, la modération dans les procédés, une amitié cordiale & universelle pour tous les hommes avec qui nous avons à vivre, en nous considérant tous comme les citoyens d'une même ville, comme les enfans d'un même père, comme les membres d'un même corps, dont la fin essentielle est de concourir tous ensemble à leur conservation réciproque.

Est-il une seule nation, est-il un seul homme sur la terre, qui, du premier coup-d'œil, ne voie & ne

sente la sagesse , la justice , la beauté de ces loix ? nous n'en donnerons point d'autres à notre nouveau peuple. Il ne faut plus qu'un Magistrat pour les faire observer. Le choisirons-nous parmi les hommes ? donnons à un homme le pouvoir le plus absolu contre les prévaricateurs ; avec tout son pouvoir il ne pourra jamais arrêter que la main : & c'est le cœur qu'il est question de régler pour maintenir l'ordre dans un état. Il nous faut donc un Magistrat intérieur qui nous suive partout , en secret comme en public , pour arrêter le désordre dans sa source. La raison remplit encore admirablement toutes les fonctions de cette magistrature intérieure , par les différens tons qu'elle sçait prendre pour nous ranger à nos devoirs , ou pour nous y rappeler. S'agit-il

d'un devoir de bienfiance ? elle ne prend que le ton de conseil ou d'exhortation : mais s'agit-il d'un devoir indispensable fondé sur la Nature ? elle prend le ton de commandement sans réplique : avons-nous été dociles à ses ordres ? elle prend le ton d'un maître content , qui nous récompense par la joie délicieuse d'avoir obéi à la raison. Avons-nous au contraire été rebelles à sa voix ? elle prend le ton de maître irrité , qui nous punit par les remors inséparables de la révolte contre la raison. Passons-nous par-dessus ces premiers avertissemens de sa colère ? elle prend le ton de menaces , pour nous rappeler à elle par les frayeurs d'un avenir redoutable. Ou fuira-t-on pour lui échapper ? la raison nous suit partout , pour nous éclairer jusque

dans notre fuite : & malgré tous les nuages que nous lui opposons si souvent pour la faire disparoître, il en sort toujours quelques éclairs ou quelques bruits de tonnerre, qui nous attestent sa présence inséparable de notre être.

Démonstration sensible qu'il existe non-seulement une lumière supérieure à nos esprits, pour nous enseigner les sciences, mais encore une loi supérieure à nos cœurs, pour nous apprendre nos devoirs.

C'est ce que nous avons appelé raison essentielle, ou raison suprême : & nous voulons bien croire, que ce n'est point à elle que s'adressent toutes les invectives de nos Orateurs, ou de nos Philosophes, contre la raison humaine. Mais voici peut-être à quoi ils en veulent.

Je dis en second lieu, qu'il y a

une raison naturelle , qui est comme l'œil que le Créateur nous a donné pour découvrir la vérité dans sa source éternelle. Sera-t-on plus raisonnable , si l'on attaque la raison sous cette grande idée , en un mot , sous le nom d'esprit humain ? le fait est , que bien des gens la combattent sous ce titre : les uns , comme trop foible pour nous conduire à la vérité avec certitude ; & les autres , comme trop rétive à s'y rendre dans les matières les plus importantes à notre bonheur présent & futur. Je me propose , Messieurs , de justifier le don du Créateur contre ces deux accusations , & je prends pour juge , la Raison suprême , que nous avons d'abord établie.

Le principe est , que Dieu a fait notre esprit pour connoître la vérité : c'est-à-dire , pour le connoître



tre lui-même , & dans sa nature ,  
& dans ses ouvrages , dont nous  
avons l'honneur d'être la partie  
principale , ou du moins , celle  
qu'il nous importe le plus de bien  
connoître.

Or , dans ce dessein qu'a-t-il ou-  
blié pour nous mettre en état de  
nous conduire à notre but infail-  
liblement ?

Quatre choses nous y étoient  
nécessaires : un desir ardent de con-  
noître la vérité : un moyen sûr pour  
la découvrir : une règle infallible  
pour discerner sa lumière des fau-  
ses lueurs de la vraisemblance : &  
quand elle tarde à se montrer , le  
pouvoir de suspendre notre juge-  
ment pour attendre qu'elle se mani-  
feste en plein jour , ou du moins ,  
dans un jour assez lumineux pour  
nous rassurer contre l'erreur. Que

pouvions-nous fouhaiter d'avantage pour nous rendre en quelque sorte infaillibles dans la recherche de la vérité ?

Or, c'est-là précisément ce que nous trouvons rassemblé dans le don admirable de la raison naturelle. Que tous les ingrats qui l'accusent de foiblesse, ou de rebellion à la vérité, paroissent ici un moment, & qu'ils me répondent sur ces quatre caractères que nous lui attribuons. Je veux bien m'en rapporter à leur propre sentiment.

Ne sentez-vous pas dans votre cœur, un desir ardent de connoître la vérité ? vous me passerez sans doute ce premier article. Il n'y a point de Pyrrhoniens là-dessus. Et si pour vous former l'esprit au vrai, vous avez pris la peine de vous appliquer à quelqu'une de ces scien-

ces lumineuses , qui n'avancent rien qu'elles ne démontrent , à l'arithmétique , par exemple , ou à la géométrie ; n'avez-vous point senti qu'en y procédant par ordre , votre attention à leurs objets , vous y découvroit à chaque pas quelques vérités incontestables ? & par conséquent que vous avez dans le pouvoir de vous rendre attentif à vos idées primitives , un moyen sûr pour découvrir la vérité en elle-même ? & si après vous en être pleinement convaincu , vous avez fait une attention réfléchie sur la cause de votre conviction ; n'avez-vous point senti dans le moment , que c'étoit la force irrésistible d'une évidence pure , complète , qui ne vous laissoit rien d'obscur dans votre objet ? & par conséquent que vous avez dans cette évidence pure & complète ,  
une

une règle infallible pour discerner la vraie lumière des fausses lueurs ? & si en voulant pousser plus loin vos découvertes , vous n'avez plus apperçu qu'une lumière sombre & imparfaite qui ne vous éclairoit qu'à demi , ne sentiez-vous pas que vous aviez alors le pouvoir de suspendre votre jugement pour en attendre la pleine manifestation ? & par conséquent que vous avez encore là un moyen sûr , sinon pour découvrir la vérité , du moins pour éviter l'erreur.

Et enfin si vous sentez dans votre esprit ces quatre caractères de la raison naturelle , n'est-ce pas calomnier le don du Créateur , que de l'accuser d'une foiblesse qui nous le rendroit inutile ?

Il est vrai , qu'il n'a pas plu à sa Providence de nous manifester tout-

à-la-fois, toutes les vérités que nous sommes capables de connoître. Mais en attachant par des loix constantes, la manifestation des ses lumières à notre attention, n'a-t-il pas réellement plus fait en notre faveur, ou du moins, pour notre honneur? par-là il nous a donné le moyen de pouvoir mériter la connoissance de la vérité, comme une récompense proposée à notre vertu. A quoi tient-il que nous n'entreprendions d'en faire la conquête? le seul desir de vaincre est ici nécessaire. Le grand livre de la raison suprême, qui contient toutes les vérités éternelles, est ouvert à tout le monde. Le grand livre, qui contient toutes les vérités naturelles, n'est fermé à personne. Nous avons le pouvoir de nous y rendre attentifs quand il nous plaît : notre atten-

tion est toujours recompensée par quelque nouvelle découverte : & pour couronner son ouvrage , l'Auteur de la Nature a joint à notre esprit le merveilleux trésor de la mémoire , pour y renfermer toutes nos connoissances ainsi acquises , comme des biens qui nous appartiennent désormais par droit de justice ; par le travail de notre attention nous en avons payé le prix réglé par les loix. Or de-là , Messieurs , que s'ensuit-il ? n'est-il pas évident que ce n'est pas la raison naturelle , que nous devons accuser de foiblesse , mais notre cœur qui se lasse trop aisément de la suivre ?

Je viens à sa prétendue rébellion contre la vérité , sur-tout , dit-on , dans les matières les plus importantes. L'accusation est-elle mieux fondée ? considérons , s'il vous plaît,

la raison naturelle en elle-même , telle que nous la recevons des mains du Créateur. Dites-moi , par lequel des quatre caractères que nous venons d'y reconnoître , se révoltera-t-elle contre la vérité ? fera-ce par le desir que nous avons naturellement de la connoître ; ou par le pouvoir que nous avons de nous y rendre attentifs pour en mériter la découverte ? fera-ce par la règle que nous avons dans l'évidence pour discerner la vraie lumière des fausses lueurs , ou par le pouvoir que nous avons dans l'obscurité de suspendre notre jugement , pour n'en porter jamais aucun qui s'étende plus loin que nos connoissances. Mais ne sont-ce point-là plutôt des caractères de docilité à la raison suprême , que des caractères de rebellion à la vérité ? J'en appelle ,

Messieurs , à la seule intelligence des termes qui est le moins que je puisse demander à des Auditeurs.

Mais enfin , dira-t-on , tant de de Philosophes , & tant d'Orateurs qui s'élèvent tous les jours contre la raison humaine , auront-ils tort en tout ? ils n'auroient peut-être pour se reconcilier avec elle , qu'à s'expliquer dans leurs discours un peu plus distinctement sur l'objet qu'ils attaquent sous son nom. C'est ce que nous allons faire pour eux.

Je dis donc en troisième lieu , qu'il y a dans le monde une espèce de raison arbitraire que chacun se fait à lui-même , que l'on ente , pour ainsi dire , sur la raison naturelle , & que l'on substitue bientôt après à la raison suprême , pour s'en servir comme de règle dans ses raisonnemens & dans sa conduite.



Nous ne voyons que trop clairement la malheureuse existence de cette raison factice dans la manière, dont nous entendons raisonner la plupart des hommes. Chacun raisonne à sa mode : & parce qu'on raisonne , on croit avoir raison.

Mais comment , ou à qu'elle école a-t-on pu se former cette nouvelle espèce de logique ? C'est la question. Suivez - moi , s'il vous plaît , Messieurs , dans un petit détail nécessaire , pour éclaircir pleinement mon sujet.

Il n'y a qu'une seule école , où l'on puisse apprendre à former la raison naturelle. C'est la raison suprême. Il y en a une infinité , où l'on apprend tous les jours à se former autant de raisons arbitraires que l'on voudra. Faut-il s'étonner de ce torrent d'erreurs , que nous

voyons partout érigées en principes de raisonnemens ?

La première école , dans laquelle nous tombons en sortant des mains du Créateur, est celle des sens. Nous ne croyons rien pendant plusieurs années , que sur la foi de ces premiers maîtres ; qui nous paroissent d'autant plus commodes , qu'ils nous épargnent la peine de raisonner. Nous trouvons dans leurs impressions agréables ou désagréables , des raisonnemens tout faits , qui nous apprennent à rechercher ou à fuir les objets , selon que leur présence nous cause du plaisir ou de la douleur. L'erreur n'est point encore-là : mais dans cet âge elle n'est pas bien-loin. Nous concluons sans hésiter , que le plaisir des sens , est la souveraine règle de la sagesse & de la vérité. C'est la raison que les en-

fans se forment d'abord : une raison de pur instinct. On a beau leur dire qu'ils en ont une autre plus noble , à laquelle ils doivent se rendre attentifs pour apprendre à mieux raisonner : les plaisirs & les jeux , seront toujours pour les enfans la raison suprême.

Les enverrons-nous à l'école du monde pour se défabufer ? Ils y verront plus de raisonnement : y verront-ils plus de raison ? me permettra-t-on de le dire ? Ils y verront encore des enfans sous le nom d'hommes faits ; l'amour du plaisir réduit en systême , entremêlé un peu d'affaires pour le rendre plus piquant : & ce qui n'est à leur âge , qu'une inclination naturelle , converti en passion raisonnée. Mais outre ce principe général , combien de raisons particulières ne s'y fait-on pas

pas pour les mettre à la place de la raison universelle ? il faut soutenir son rang , quoiqu'il en coûte : raison de qualité. Il faut amasser des richesses pour se mettre au niveau des Grands : raison bourgeoise, mais qui vaut bien la raison de qualité. Il faut se pousser dans le monde : raison de fortune. Il y faut employer les moyens les plus sûrs , qui dès-là sont aussi les plus sages ; raison de politique. Il ne faut rien souffrir que l'on ne rende au centuple : raison d'honneur.

Sortons d'une école où la raison éternelle est peu écoutée. Aussi n'est-ce point-là que l'on adresse les jeunes gens , pour leur former l'esprit au vrai & le cœur à la vertu. On les envoie aux écoles publiques , où l'on fait profession d'enseigner la sagesse & la pure vé-

rité. C'est-là sans doute, ou nulle part, que la raison universelle devroit régner en souveraine, pour réunir tous les sujets dans les mêmes sentimens : y règne-t-elle en effet ? la plupart des écoles ne sont elles pas malheureusement partagées, sur les matières quelquefois les plus importantes à notre première instruction ? & de-là qu'arrive-t-il ? un maître se trouve par hazard engagé dans une école : c'en est assez pour se faire une raison de combattre toutes les autres : une raison de corps, une raison de parti, une raison de nation, une raison d'honneur scholastique. Mais pour s'assurer de la victoire, que fait-on d'abord ? Chacun suppose pour premier principe, que son école est celle de la vérité, bien sûr que dans le vaste champ des vraisemblances,

dans ce champ si fertile en raisons pour & contre , on trouvera toujours des argumens en forme , pour triompher de son adversaire. Que deviendra la jeunesse à la vue de ces batailles ? & qu'en remportera-t-elle dans le monde , sinon au lieu de la vérité qu'on lui avoit promise , un amas confus d'opinions problématiques , ou peut-être encore ce misérable esprit de dispute , qui , de tous les caractères , est le plus opposé à la saine raison ?

Pour la rendre plus raisonnable , prendra t-on le parti de l'envoyer à l'école des livres ? dans quel labyrinthe l'engagez-vous-là ? & le remède n'est-il pas souvent pire que le mal , surtout dans la jeunesse ? Du moins dans les écoles publiques , on observe encore quelques règles dans les propositions qu'on avance ,

& dans les preuves qu'on en apporte. On a des témoins. On a souvent des juges qui tiennent les raisonneurs en respect devant la raison universelle. Mais .....  
.... dans l'ombre du cabinet où l'on compose les livres sans autre président que soi-même, quel est le frein qui empêchera un Auteur d'extravaguer à son aise ? & pour peu que l'on se croie du talent pour écrire, combien de raisons ne s'y fait-on pas pour confier tout au papier qui souffre tout ? Une pensée nouvelle ou singulière se présente ? C'est une raison pour l'avancer, surtout dans un siècle comme le nôtre, amoureux du neuf & du paradoxé. Faut-il la prouver ? il se présente un joli tour d'imagination pour la rendre agréablement ; c'est une raison qui en commencera la

preuve. Un petit sentiment du cœur l'accompagne : c'est une raison admirable pour fortifier une preuve d'imagination par le concours des deux puissances. Un stile élégant & fleuri : c'est une raison pour les amateurs des paroles. Un air de raisonnement : une raison pour les simples. Un passage de quelque ancien Auteur : une raison pour les sçavans. Un beau trait d'histoire : une raison pour les personnes graves. Un petit conte même ne sera pas inutile à la preuve : c'est une raison pour les rieurs. Voilà un livre fait : on y a rassemblé des raisons pour tout le monde ; & le peuple des lecteurs s'en fera aussi une , de les trouver bonnes sur la foi de l'impression. Car le moyen de résister à des raisons qui présentent cet air d'authenticité ?



C'est ainsi que la plupart des hommes en allant d'école en école , accumulent dans leur tête un tas de préjugés puériles , mondains , scholastiques , ou puisés dans les livres courans. On les adopte aussi en courant : on les entasse dans sa mémoire : on les naturalise dans son cœur , & à force de se les rendre familiers , on les appelle enfin sa raison. Après ce dernier pas , malheur à quiconque osera les attaquer. C'est un ennemi de la raison. Mais de quelle raison ? nous venons de le faire voir. D'une raison arbitraire , d'une raison sophistiquée par mille préventions : d'une raison également ennemie & de la raison naturelle , & de la raison éternelle : ennemie de la raison naturelle , dont elle affoiblit les deux pouvoirs , en quoi seul consiste la véritable

force de l'esprit ; le pouvoir de se rendre attentif aux idées pures de la vérité, pour la découvrir dans sa source ; & le pouvoir de suspendre son jugement dans l'incertitude, pour se garantir de l'erreur : plus ennemie encore de la raison éternelle, dont elle usurpe l'empire en nous donnant les ténèbres les plus épaisses des sens, de l'imagination & du cœur pour la lumière souveraine ; son impuissance de concevoir les choses spirituelles pour force d'esprit ; & son aveuglement volontaire pour profondeur d'intelligence.

Voilà, Messieurs, l'espèce de raison que nous abandonnons volontiers à la censure des Philosophes, & aux anathêmes des Orateurs. Le champ est assez vaste pour y exercer tous leurs talens. Mais après leur

avoir abandonné ce champ de bataille, nous les prions de faire grâce, ou plutôt justice aux deux premières espèces de raison que nous avons d'abord expliquées. Qu'ils n'abusent plus de l'équivoque du nom, pour les confondre avec leur ennemie capitale : qu'ils ne les accusent plus indistinctement, ni de faiblesse, ni de rébellion à la vérité : en un mot, qu'ils cessent dans leurs déclamations vagues, d'attribuer à la raison toutes les déraisons de l'univers.



TREIZIÈME  
DISCOURS.  
SUR LA NATURE  
DES IDÉES.

Handwritten text, possibly a title or header, located at the top of the page.

Handwritten text, possibly a list or a set of instructions, located in the upper middle section.

Handwritten text, possibly a list or a set of instructions, located in the middle section.

Handwritten text, possibly a list or a set of instructions, located in the lower middle section.



TREIZIÈME  
DISCOURS.  
SUR LA NATURE  
DES IDÉES.

---

MESSIEURS,

DEPUIS que les hommes ont commencé à philosopher méthodiquement, la question des idées a toujours paru en philosophie d'une extrême importance : d'une si extrême importance, dit saint Augustin, que sans en avoir bien compris

la Nature, on ne peut être véritablement sage ; (a) *siquidem in ideis tanta vis constituitur, ut nisi his intellectis, sapiens esse nemo possit.*

Mais pourquoi, dira-t-on, nous amuser dans les sciences à ces théories abstraites, où si peu d'esprits peuvent atteindre ? ne vaudroit-il pas mieux pour nous instruire à fond des choses, nous les faire voir en elles-mêmes, que de nous les montrer dans leurs images, dans un miroir ou dans un tableau ?

Oui sans doute, Messieurs, si nous pouvions connoître en elles-mêmes, toutes les choses qui peuvent être les objets de nos connoissances : mais combien peu en est-il que nous puissions connoître immédiatement ? Tout le monde un peu

---

(a) L. 83. qq. 11. 4- 46.

Philosophe convient que nous ne connoissons ainsi , que notre ame , nos pensées , nos affections , nos sensations actuelles : que nous ne connoissons les êtres distingués de nous , Dieu , le monde visible , notre propre corps , que par les idées qui nous les représentent , lesquelles par conséquent sont les seuls objets immédiats de notre esprit dans la recherche de la vérité.

Voilà donc sans contredit le fondement de toutes les sciences divines & humaines. Je conclus , avec saint Augustin ; de quelle importance n'est-il donc pas d'examiner d'abord si ce fondement est solide & inébranlable ?

C'est le dessein que je me propose dans ce Discours : je veux dire , d'examiner la nature des idées qui nous éclairent dans les sciences .



d'en éclaircir la notion , & d'en établir la réalité.

D'abord , Messieurs , je vous déclare , que je ne parle ici qu'à l'esprit pur , comme si j'avois à parler dans une Académie d'intelligences purement spirituelles ; & je ne crains pas que ma déclaration diminue le nombre de mes Auditeurs. L'esprit pur est une faculté de notre ame aussi commune à tous les hommes , que l'imagination & les sens. Je commence par un principe de fait notoire à tout le monde.

Nous avons trois sciences incontestables , ou les idées qui en font les objets immédiats , se montrent tout à découvert à la simple vue de l'esprit pur ; l'Arithmétique , la Géométrie & la morale. Rien de plus facile que de s'en convaincre par la seule intelligence des termes.

Premièrement, quel est l'objet de l'Arithmétique ? On appelle ainsi la science des nombres, 1, 2, 3, 4, 5, &c. jusqu'à l'infini. Mais qu'entendez-vous par nombres ? Je vous le demande à vous-mêmes. Que peut on entendre par-là, sinon les idées qui nous éclairent dans tous nos calculs ? Ces idées, à la lumière desquelles nous comptons tous les êtres, les esprits, les corps & les nombres eux-mêmes. C'est ce qu'on appelle nombres nombrans, ou nombres effenciels, pour les distinguer des nombres d'institution humaine, que nous appellons nombres nombrés, comme quand nous disons dans la géométrie pratique, un pied, deux pieds, trois pieds, &c. Il ne s'agit ici que des premiers.

Rentrons dans nous-mêmes, pour

les considérer de plus près dans leur suite naturelle. Quel spectacle pour des esprits attentifs ? Aimons-nous la simplicité dans les élémens des sciences ? considérons la progression des nombres dans son origine : quoi de plus simple que l'unité nombrante , qui est essentiellement indivisible ? Aimons-nous le grand ? considérons la même progression dans son dernier terme , qui est essentiellement infini. Aimons-nous à voir comment le plus petit peut s'élever au plus grand par des progrès insensibles ? considérons la manière , dont tous les nombres se forment successivement les uns des autres , par la seule addition de l'unité 1 , d'abord à elle-même pour former le 2 , au second pour former le troisième 3 , &c. ; je ne dis pas jusqu'à la fin , mais jusqu'à

qu'à l'infini complet , qui les renferme tous.

C'est l'objet de l'arithmétique , la première de nos sciences démonstratives , la seule qui se démontre par elle-même , sans rien emprunter d'ailleurs , & sans laquelle on ne peut rien démontrer dans toutes les autres parties des Mathématiques. Venons à la seconde.

Quel est l'objet de la géométrie ? Tout le monde sçait en général , que son dessein est de nous apprendre l'art de mesurer des lignes , des angles , des figures ; mais pour découvrir les règles de cet art , quels sont les objets que nous considérons ? Il est évident que ce ne sont pas , ni les lignes , ni les angles , ni les figures que nous traçons sur le papier , ou sur le terrain. Nous ne les y traçons que sur les idées

que nous en avons déjà dans l'esprit, c'est-à-dire, sur des modèles que nos figures les plus parfaites ne peuvent représenter, que très-imparfaitement.

Car, Messieurs, prenons-y garde; que voyons-nous, par exemple, dans l'idée de la ligne droite? Une simple & pure longueur; laquelle par conséquent ne peut avoir pour extrémités, que des points mathématiques indivisibles, & cependant aussi réels, que les lignes dont ils font les extrémités.

Que voyons-nous dans l'idée de l'angle rectiligne? Un espace compris entre deux lignes droites, qui se joignent dans un même point: espace par conséquent terminé de ce côté-là, mais indéterminé du côté de son ouverture.

Enfin, que voyons-nous dans l'i-

idée d'une figure ? Un espace terminé en tout sens , ou par une seule & même ligne courbe , comme le cercle , ou par plusieurs lignes droites , comme un triangle quarré , le pentagone , l'hexagone , &c. jusqu'à l'infini , que nous voyons partout en perspective dans la géométrie , comme dans l'arithmétique.

En sera t-il de même dans la morale ? y verrons-nous encore quelque espèce d'infini ? mais quoi ! la science du cœur , auroit-elle un objet moins étendu que les sciences de l'esprit ? j'en appelle à l'esprit même.

Quel est l'objet de la morale ? ordre , loi , règle de mœurs , sagesse , équité , justice universelle envers Dieu , & envers les hommes. Ne sont-ce point-là des idées aussi communes dans le monde , que celles

des nombres , ou des figures géométriques ; tout aussi lumineuses , quand il nous plaît de nous y rendre attentifs ; mais incomparablement plus intéressantes , & par la nature des vérités qu'elles nous enseignent , & par le ton qu'elles prennent pour nous les enseigner ? Ce ne sont pas seulement des belles théories qu'elles proposent à notre curiosité : ce sont des commandemens , dont elles nous demandent la pratique : l'idée de l'ordre ; que tout soit ordonné dans vos affections : l'idée de la loi ; que tout soit légitime dans vos actions : l'idée de la règle de mœurs ; que tous vos desirs soient dirigés à une fin digne d'une ame faite à l'image de Dieu : les idées de sagesse , d'équité , de justice ; que tous vos procédés y soient conformes , comme à votre modèle indispensable.

C'est le caractère distinctif des vérités morales. Elles nous parlent en souveraines, qui veulent être obéies. Aimables & pleines d'attraits, quand nous les aimons; délectables, quand nous les suivons; sévères & menaçantes, quand nous leur résistons; vindicatives mêmes, si j'ose ainsi m'exprimer, par les remors, par les terreurs dont elles nous agitent, quand nous ne voulons céder, ni à leurs attraits, ni à leurs menaces. En un mot, nous n'avons point d'idées qui prennent tant de formes différentes pour nous manifester la présence d'un Maître, d'un Législateur tout puissant & d'une loi éternelle. Voilà donc encore l'infini dans l'objet de la morale.

Quelle est la conclusion naturelle de ce premier principe de fait? j'apperçois l'infini. Donc il est. Car,



quoi de plus absurde , ou de plus insensé , dit saint Augustin , que d'admettre l'existence des objets que nous voyons par les yeux du corps , & de refuser d'admettre celle des objets que nous voyons des yeux de l'esprit ? (a) *Quid tam absurdum , quàm ea esse , quæ oculis videmus , ea non esse , quæ intelligentiâ cernimus.*

Après avoir éclairci la notion des idées , il en faut établir la nature.

La question est de sçavoir , si elles existent indépendamment de notre esprit , ou si c'est notre esprit qui leur donne l'être en y pensant ?

C'est à-dire , par exemple , si les idées des nombres , des figures géométriques , de l'ordre ou de la règle des mœurs , ne sont autre

---

(a) *De immort. animæ. c. 10.*

chose que des modifications de notre ame , ou si elles en sont réellement distinguées.

C'est-à-dire encore , pour me rendre plus intelligible à tout le monde , si nous voyons dans notre ame toutes les vérités que nous connoissons , arithmétiques , géométriques , morales , ou dans quelque autre substance lumineuse par elle-même , qui nous les manifeste par son action continuelle sur notre esprit ?

En un mot , si nos perceptions & nos idées ne sont réellement que la même chose , exprimée par deux termes différens , ou si elles sont deux choses essentiellement différentes par leur nature ?

D'abord il est certain , que Dieu ; l'Être infiniment parfait , connoît tout en lui-même : que toutes les choses qu'il a faites , lui étoient con-

nues avant qu'ils les eût faites : qu'il en avoit dans son entendement divin , toutes les idées , les exemplaires , les modèles , tous les desseins , sur lesquels il a formé tous les êtres visibles & invisibles , les esprits & les corps.

D'où il suit par une conséquence nécessaire , que les idées de Dieu ne peuvent être distinguées réellement des perceptions qu'il en a , ou de son entendement.

La question se réduit donc à sçavoir , si en cela même , Dieu nous a créés à son image ?

En doutez vous , me dira-t on ? quelques uns même sans balancer. Non . seulement j'en doute ; mais après avoir long temps balancé le pour & le contre , j'ose assurer comme une vérité indubitable , que les idées qui nous éclairent dans  
toutes

toutes nos sciences démonstratives ,  
sont réellement distinguées des perceptions que nous en avons dans l'esprit.

Le principe est , que deux choses sont réellement distinguées , quand elles ont des propriétés incompatibles dans un même sujet. C'est une vérité de logique universellement reçue.

Or , Messieurs , je le demande à quiconque entend seulement les termes : quelles sont les propriétés des idées qui nous éclairent dans nos trois sciences démonstratives ? n'est-il pas évident , que les idées des nombres , des figures géométriques , de l'ordre , & de la règle des mœurs , sont essentiellement , comme les vérités qu'elles nous démontrent , éternelles , immuables , nécessaires , universelles , partout

les mêmes , dans tous les temps & dans tous les lieux ?

Sont-ce là les propriétés de nos perceptions ? ne sentons-nous pas au contraire , que nos connoissances les plus étendues sont toujours très-bornées , comme nos esprits , passagères , muables , contingentes , particulières , différentes en différentes personnes , & quelquefois dans nous-mêmes en divers temps ; fut-il jamais entre deux termes de comparaison , une distinction réelle plus marquée !

Dites-moi donc , Messieurs , ne seroit-ce pas confondre la lumière avec les ténèbres , que de confondre nos idées avec nos perceptions ? ne seroit-ce pas vouloir identifier dans notre ame , des propriétés qui sont évidemment incompatibles dans un même sujet ? l'éternel avec

ce qui passe , l'immuable avec ce qui change , le nécessaire , avec le contingent , l'universel , avec le particulier ; ce qui est partout différent , & aussi différent que nos esprits le font les uns des autres ?

Cette première preuve de la distinction réelle que nous admettons entre nos perceptions & nos idées , paroîtra peut-être un peu abstraite à la plupart des Philosophes du temps. Pour la rendre plus sensible , nous y en ajoutons deux autres , qui , pour être indirectes n'en seront pas moins concluantes.

Je dis en premier lieu , que si les idées qui nous éclairent dans les sciences & dans les mœurs , ne sont pas réellement distinguées de nos perceptions , nous ne pourrions avoir ensemble aucune société d'es-

prit. Car quel en pourroit être le noeud ? seroit-ce par une action immédiate & réciproque de nos esprits les uns sur les autres , que nous pourrions nous entrecommuniquer nos pensées ? seroit-ce par les yeux du corps , que nous pourrions voir dans les âmes les uns des autres ce que nous pensons ? absurdité encore plus grossière. Seroit-ce donc enfin par la parole , que nous pourrions former ensemble une société d'esprit ?

C'est le moyen que le Créateur y employa dès le commencement du monde. (a) Il donna un langage commun à nos premiers pères : c'est-à-dire , un langage tout formé , ou il attacha dans leur esprit les mê-

---

(a) Gen, 2.

mes idées aux mêmes termes , pour s'entrecommuniquer leurs pensées sans équivoque . . . . .

. . . . . Moyen admirable : mais absolument impossible dans l'hypothèse qui confond nos idées avec nos perceptions.

Car , Messieurs , prenez garde , s'il vous plaît : dans cette hypothèse , comment pourroit on établir entre les hommes un langage commun ? comment pourrions-nous convenir ensemble d'attacher les mêmes idées au mêmes termes ? Nos idées ne sont , dites-vous , que des modifications de notre esprit , & par conséquent incommunicables d'un esprit à l'autre. Comment donc pourrions-nous les attacher aux mêmes termes , sans tomber à chaque parole dans l'équivoque , où



chacun n'entendrait que son idée particulière , ou plutôt n'entendrait qu'un son en l'air qui n'auroit aucun sens , parce qu'il en auroit plusieurs ?

Il me semble ici , Messieurs , me voir transporté dans ces conversations bizarres , ou selon les divers préjugés que l'on y apporte , chacun ne parle qu'à sa pensée , ne répond qu'à sa pensée , n'interroge que sa pensée pour y répondre encore. C'est un ridicule assez ordinaire dans le monde , mais qui seroit universel dans l'hypothèse qui confond nos idées avec nos perceptions. Nous voilà donc tombés dans la confusion des langues à la Tour de Babel. Nous aurions beau parler : nous ne pourrions nous faire entendre à personne : c'est-à-dire , que

Nous ne pourrions plus avoir aucun langage commun, ni par conséquent aucune société d'esprit les uns avec les autres.

Je dis en second lieu, que l'hypothèse qui confond nos idées avec nos perceptions, renverse tous les fondemens de la certitude humaine dans les sciences & dans les mœurs. L'accusation est grave. Il faut la prouver.

Quels sont les fondemens de la certitude humaine ? Il y en a deux, que tout le monde suppose naturellement comme infaillibles dans la recherche de la vérité.

1°. Que l'on peut assurer d'une chose, tout ce que l'on voit clairement & distinctement renfermé dans son idée.

C'est le principe de toutes les dé-

monstrations qu'on appelle directes, ou l'on conclut une vérité d'un autre, par une conséquence immédiate & nécessaire.

2<sup>o</sup>. Que la même chose ne peut en même-temps être & n'être pas.

C'est le principe de toutes les démonstrations, qu'on appelle indirectes; ou l'on est forcé d'admettre une vérité, ou de tomber en contradiction avec soi-même.

Rien de plus certain que ces deux principes du raisonnement, si nos idées sont réellement distinguées de nos perceptions: rien de plus incertain, si elles ne le sont pas. C'est ce qu'il faut démontrer.

Vous m'assurez, par exemple, en géométrie, que tous les diamètres du cercle sont égaux. Mais quelle certitude en avez-vous? avez-vous

Vu tous les cercles possibles pour m'en parler si affirmativement ? Non sans doute. Comment donc pouvez-vous m'assurer avec tant de confiance, que tous les cercles ont cette propriété ? je la vois clairement dans l'idée du cercle en général : oui ; mais comme vous l'entendez dans la perception actuelle que vous en avez : c'est-à-dire , que cela vous paroît ainsi , & rien de plus. Non. je veux dire , que cela est ainsi nécessairement ; & je suis sûr , que vous voyez la même chose que moi , dans l'idée que vous avez du cercle. Peut-être. Mais qui vous l'a dit ? & si je m'avisais de vous nier votre proposition , comment pourriez-vous me convaincre d'erreur ? je ferois en contradiction avec vous. Mais puisque dans votre hypothèse

154 *Treizième Discours.*

nos idées n'ont rien de commun entr'elles ; comment pourriez-vous me faire tomber en contradiction avec moi-même , pour me forcer d'admettre la proposition niée ?

Or delà , Messieurs , que suit il ? je disois tout-à-l'heure , que l'hypothèse qui confond nos idées avec nos perceptions , nous feroit tomber dans la confusion des langues. Je disois trop peu. Elle nous feroit tomber dans une confusion incomparablement plus fatale aux sciences & aux mœurs : dans un pyrrhonisme universel , dans un doute général , par rapport à tous les êtres qui sont distingués de notre ame : Dieu , le monde , notre propre corps. Nulle certitude , ni sur leur existence , ni sur leur nature. En vain pour nous en éclaircir , nous

consulterions nos idées ; c'est à-dire, nos perceptions par l'hypothèse. Nous n'en pourrions rien affirmer, sinon que ce que nous affirmons nous paroît ainsi. Toute autre affirmation qui s'étendrait plus loin, s'étendrait au-delà de nos connoissances, & par conséquent seroit un jugement téméraire par toutes les règles de la logique naturelle.

C'est le raisonnement de Pyrrhon contre les Philosophes dogmatiques de son temps. La conséquence étoit évidente en supposant le principe. Mais il ne s'enfuit pas que nous accusions de pyrrhonisme, tous les Philosophes de nos jours, qui combattent la distinction réelle de nos idées d'avec nos perceptions. Nous ne les accusons pas de raisonner conséquemment. Et nous reconnoissons

avec plaisir , qu'en attaquant notre principe , ils le supposent eux-mêmes dans tous les raisonnemens , comme une vérité incontestable. Ils nous font de grands syllogismes ; ou par la nécessité de la forme il entre toujours quelques propositions universelles. N'est-ce point-là supposer , comme nous , qu'il y a des idées universelles ? Ils en tirent des conséquences ; n'est-ce pas supposer , comme nous , que les idées , sur lesquelles il raisonnent , contiennent réellement ce qu'ils en concluent ? Enfin , quand on leur nie une conséquence tirée en bonne forme , ils en appellent au sens commun : n'est-ce pas supposer , comme nous , qu'il y a une raison commune à tous les esprits ; une raison souveraine qui nous éclaire tous par les mêmes idées ?

Nous ne leur en demandons pas d'avantage pour conclure, avec saint Augustin ; Puisque vous admettez, comme nous, une raison éternelle, commune à tous les hommes, & par conséquent très-distinguée de chaque homme en particulier, avoués de bonne grâce, ou du moins de bonne-foi, que dans la recherche de la vérité vous n'êtes pas votre lumière à vous mêmes.

*Dic quia tu tibi lumen non es (a) :* Que votre esprit n'est que l'œil qui voit la lumière, mais non pas la lumière même. *Dic quia tu tibi lumen non es. Ut multum oculus es, lumen non es.* En un mot, avoués que pour découvrir la vérité dans sa source, il faut sortir de nous-

---

(a) *Tract. in Joan.*



158 *Treizième Discours.*

mêmes pour contempler une lumière préexistante à nos esprits , & toujours subsistante en elle-même ; cette lumière éternelle dont il est écrit : *erat lux vera , quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum (a).*

---

(a) *Joan. 1.*



QUATORZIÈME  
DISCOURS.  
SUR LES MERVEILLES  
DES IDÉES.

**QUATORZIÈME**



QUATORZIÈME  
DISCOURS.  
SUR LES MERVEILLES  
LES IDÉES.

---

MESSEIERS,

NOUS n'avons fait encore qu'effleurer, si j'ose ainsi dire, la surface des idées qui nous éclairent dans nos trois sciences démonstratives, l'Arithmétique, la Géométrie & la Morale : notre dessein est aujour-

*Tome I I.*

O

162 *Quatorzième Discours.*

d'hui d'en pénétrer le fond pour en découvrir les merveilles dans la suite lumineuse des vérités qu'elles nous enseignent, chacune dans son département.

1°. Les merveilles des idées des nombres.

2°. Les merveilles des idées des grandeurs géométriques.

3°. Les merveilles des idées de l'ordre, ou de la règle éternelle des mœurs.

Entrons dans le détail, qui fera peut-être un peu long. Mais nous croyons que dans les sciences, on ne peut trop insister sur les premiers principes, sans lesquels, dit saint Augustin, on ne peut rien sçavoir parfaitement : *In quibus tanta vis constituitur, ut, nisi his intellectis, sapiens esse nemo possit.*

Pour commencer par la considé-

ration de nos idées les plus familières & les plus distinctes , représentons-nous la suite naturelle des nombres dans toute son étendue : 1 , 2 , 3 , 4 , 5 , &c. jusqu'à l'infini.

Quelle adorable simplicité dans cette première progression numérique ; dans la manière dont elle entre en marche ; dans la manière dont elle procède ; & enfin , dans la manière dont elle se termine , sans cesser d'être interminable Mais dans cette simplicité , ou plutôt par cette simplicité même , combien de vérités fondamentales nous démontre-t-elle au premier coup-d'oeil de l'esprit pur ?

On admire avec raison la méthode des Géomètres , dans la recherche de la vérité. C'est de la lumière des nombres qu'ils en ont

164 *Quatorzième Discours.*

tiré toutes les règles : définir , divi-  
fer , poser des axiomes , &c.

D'abord , avec qu'elle clarté tous  
les nombres se définissent-ils eux-  
mêmes , chacun par son rang numé-  
rique : 1 , 2 , 3 , 4 , 5 , &c.

Tous les nombres se divisent  
avec la même clarté , en leurs es-  
pèces générales & particulières.

1°. En nombre simple , & en  
nombres composés.

En nombre simple qui est unique.  
C'est l'unité nombrante , & en nom-  
bres composés ou multipliés de l'u-  
nité , qui sont en nombre infini par  
la nature de la progression numéri-  
que : 1 , 2 , 3 , 4 , 5 , &c. jusqu'à  
l'infini.

2°. En nombres pairs , & en  
nombres impairs.

1. Nombres pairs , c'est-à-dire , di-

visibles en deux parties égales ,  
comme 2 , 4 , 6 , 8 , &c. jusqu'à  
l'infini.

Nombres impairs , c'est-à-dire ,  
qui ne peuvent être divisés en deux  
parties égales , comme 1 , 3 , 5 , 7 ,  
9 , &c. jusqu'à l'infini.

Deux nouvelles progressions arith-  
métiques , c'est-à-dire , ou la dif-  
férence d'un terme à l'autre est par-  
tout de même ; toutes deux infi-  
nies , comme la première , quoi-  
qu'elles n'en contiennent chacune ,  
que la moitié des termes.

La troisième règle de la méthode  
en enseignant une science , est d'en  
poser les axiomes. Les idées des  
nombres observent cette règle avec  
une évidence , que la géométrie  
même ne peut égaler. Tout y est  
axiome dans les définitions des  
nombres , dans leurs divisions en



166 *Quatorzième Discours.*

leurs espèces , dans la manière dont ils se composent les uns des autres , soit par l'addition , ou par la multiplication , ou dont ils se décomposent par la soustraction , ou par la division.

Car de-là seul , combien de principes évidens se présentent en foule à la simple vue de l'esprit , avec leurs conséquences immédiates ?

1°. Que si l'on ajoute un nombre impair à un nombre impair , la somme sera un nombre pair.

2°. Que si l'on ajoute un nombre pair à un nombre impair , la somme sera un nombre impair.

3°. Que si l'on multiplie un nombre impair par un nombre impair , le produit sera impair.

4°. Que si l'on multiplie un nombre impair par un nombre pair , le produit sera pair.

5°. Que si l'on soustrait un nombre d'un plus grand, le reste sera leur différence ; dont l'égalité entre plusieurs nombres , constitue la nature de la progression arithmétique.

6°. Que si l'on divise un nombre par un plus petit ; le quotient exprimera combien de fois le plus grand contient le plus petit , c'est à dire , leur raison géométrique , ou son exposant ; donc l'égalité entre plusieurs nombres , constitue la nature de la progression géométrique , double , triple , quadruple , &c.

7°. Que si l'on ajoute l'unité à elle-même un nombre infini de fois, la somme sera infinie : mais que si on la multiplie par elle-même un nombre infini de fois, le produit ne peut jamais être que l'unité : une fois ; c'est 1 ; le produit 1 par 1 , c'est

168 *Quatorzième Discours.*

encore 1 ; & toujours de même à l'infini.

8°. Que le nombre 2 ajouté à lui-même , & multiplié par lui-même , la somme & le produit sont égaux.

9°. Que les trois premiers nombres 1 , 2 , 3 , étant ajoutés ensemble , ou multipliés les uns par les autres , la somme & le produit sont encore égaux , c'est-à-dire , 6 , le plus parfait des nombres , qu'on appelle parfaits.

10°. Que si l'on ajoute ensemble tous les nombres de la suite naturelle : 1 , 2 , 3 , 4 , 5 , 6 , &c. jusqu'à l'infini , la somme sera plus qu'infinie par le nombre 7.

11°. Que si l'on multiplie continuellement l'un par l'autre tous les nombres de la suite naturelle , le produit

produit fera plus qu'infini à plus forte raison.

12°. Que si l'on multiplie tous les termes dans la suite naturelle : 1, 2, 3, 4, 5, &c. chacun par lui-même, on aura toute la suite des nombres, qu'on appelle quarrés :

1, 4, 9, 16, 25, 36, 49, 64, 81, &c. jusqu'à l'infini.

13°. Que dans la suite entière des nombres quarrés, les différences des termes nous donnent successivement tous les nombres impairs :

3, 5, 7, 9, 11, 13, 15, &c.

Donc en mettant l'unité à la tête, on aura toute la progression des nombres impairs :

1, 3, 5, 7, 9, 11, 13, 15, 17, &c.

D'où il suit encore visiblement que toute la progression des nombres impairs étant donnée, on

170 *Quatorzième Discours.*

pourra former tous les quarrés des nombres multiples de l'unité par la seule addition : le quarré du nombre 2 , par l'addition des deux premiers termes ; 1 , plus 3 , le quarré du nombre 3 , par l'addition des trois premiers termes , 1 plus , 3 plus , 5 , &c. jusqu'à l'infini.

14<sup>o</sup>. Que si l'on multiplie un nombre multiple de l'unité ; par exemple , 2 ; d'abord par lui-même ; son premier produit 4 , encore par 2 ; le second 8 , encore par 2 , &c. jusqu'à l'infini , on aura successivement tous les nombres , qu'on appelle ses puissances , son quarré , son cube , &c. rangés en progression géométrique dans cet ordre :

2 , 4 , 8 , 16 , 32 , 64 , &c ;  
où l'on appelle racine de la progression , le premier nombre 2.

15<sup>o</sup>. Que l'unité est à chacun de

les multiples, comme ce multiple est à son quarré :

C'est-à-dire, que dans notre exemple 1 est à 2, comme 2 est à 4, en raison géométrique.

D'où il suit, que dans toutes les progressions géométriques des nombres, on peut toujours prendre l'unité pour le premier terme : ce qui n'arrive pas toujours dans les progressions arithmétiques, bien qu'il y arrive un nombre infini de fois.

16°. Que dans toutes les progressions, soit arithmétiques, soit géométriques, on est forcé par l'idée des nombres, d'admettre entre le fini d'où elles partent, & où elles parviennent, des nombres d'une espèce moyenne, dont la nature est de former le passage de l'un à l'autre.

Passage du fini à l'infini très-obf.

172 *Quatorzième Discours.*

cur, il est vrai, incompréhensible même à l'esprit humain. Nous en convenons avec tous les Auteurs qui ont tenté de s'y faire jour, Wallis, Fontenelle, &c. ; mais le fait est constant, par la seule idée des progressions infinies dont nous avons indiqué tant d'exemples.

D'où il suit, que nous y devons reconnoître en général trois espèces de nombres : des nombres finis au commencement de la progression ; des nombres infinis à la fin sans fin ou elles arrivent ; & entre ces deux extrêmes des nombres d'une espèce moyenne, qui font le passage des uns aux autres.

C'est à l'incomparable M. de Fontenelle (a), que nous devons la découverte, ou du moins la pre-

---

(a) *Elem. de l'infini*, sect. 3.

mière explication de ces nombres d'espèce moyenne, entre les finis & les infinis.

- Mais il ne faut pas épuiser notre admiration sur l'objet de notre première science démonstrative. Les idées des grandeurs géométriques ne sont point fécondes en merveilles ; & pour s'en trouver un nombre infini, nous n'aurons pas besoin de nous élever jusqu'à la sublime géométrie, que nos Apollonius modernes appellent transcendante, comme pour en écarter les profanes. Je me borne à la considération des grandeurs géométriques les plus élémentaires : aux deux lignes les plus simples, par leur uniformité dans tout leur cours, la droite & la circulaire : aux deux angles compris, l'un entre deux lignes droites, & l'autre entre une ligne droite,



174 *Quatorzième Discours:*

& la circonférence du cercle : & ;  
pour ne pas oublier la merveille  
des grandeurs incommensurables ,  
aux deux premières qui se présen-  
tèrent autrefois aux anciens Géo-  
mètres dans le quarré divisé par sa  
diagonale : en un mot , je me borne  
aux seules vérités démontrées dans  
les élémens d'Euclide ; & nous sui-  
vrons même sa méthode , comme  
la plus simple , sans craindre que  
la simplicité n'en dégrade le mer-  
veilleux.

1<sup>o</sup>. Qu'elle est l'idée de la ligne  
droite ?

Nous voyons qu'elle se définit  
elle-même une simple & pure lon-  
gueur , sans détour , sans inflexion  
dans toute son étendue.

D'où il suit , que la ligne droite  
ainsi considérée ne connoît point  
de bornes , qu'elle n'a ni com-

ni commencement, ni fin : en un mot, qu'elle est infinie.

Que si l'on se représente une autre ligne droite qui coupe la première en deux parties, les deux parties auront un commencement au point de section, mais sans avoir une fin du côté de leur prolongement.

Que si hors du premier point coupant de la ligne totale, on en suppose un second qui la coupe encore, on en verra naître l'idée d'une ligne droite finie : c'est-à-dire, comprise entre deux points.

Que les deux points terminans d'une ligne droite finie, ne sont pas des parties de cette ligne, mais de purs termes ; & cependant quelque chose d'aussi réel, que la ligne même dont ils sont les extrémités.

Enfin, en général que la ligne

176 *Quatorzième Discours.*

droite est par sa direction toujours la même, la plus courte ligne que l'on puisse tirer entre deux points ;

Et par conséquent, que c'est la sure naturelle de la distance d'un point à un autre.

2°. Quelle est l'idée de l'angle ? & d'abord de l'angle rectiligne, qui est le plus simple ?

Elle nous le représente manifestement, comme un espace étendu en long & en large, compris entre deux lignes droites, qui se joignent dans un même point, en s'éloignant partout ailleurs l'une de l'autre à l'infini.

Espace par conséquent fini en un sens, & infini de l'autre : fini à son origine du côté de sa pointe ; & infini de l'autre à une distance infinie de son origine.

D'où les Géomètres ont tiré cet

**axiome** , que deux lignes droites ne peuvent suffire pour fermer un espace de toutes parts.

Mais ce qui est plus important , nous voyons dans l'idée de l'angle rectiligne , sa division en deux espèces générales , en angles droits , & en angles obliques.

Car , il est évident que d'un point à une ligne droite , on peut tirer un nombre infini de lignes droites , qui , en y tombant , feront avec elle , chacune deux angles égaux ou inégaux , selon la manière dont elle y tombera , directement ou indirectement.

On appelle *perpendiculaire* , la ligne droite , qui , en tombant sur une autre , fait avec elle deux angles égaux , c'est-à-dire , deux angles droits.

Et *obliques* ou inclinées , toutes

178. *Quatorzième Discours.*

celles qui, en y tombant, font avec elle deux angles inégaux, l'un plus petit du côté de leur inclinaison, & l'autre plus grand du côté opposé, c'est-à-dire, deux angles obliques.

D'où il suit, que la perpendiculaire est, par sa position entre deux angles égaux, la plus courte ligne que l'on puisse tirer d'un point à une ligne droite : & par conséquent la mesure naturelle de la distance de l'un à l'autre.

Mais qui nous donnera la mesure de l'angle ? c'est-à-dire, une mesure géométriquement exacte, en rigueur mathématique ?

3°. Quelle est l'idée de la ligne circulaire ?

Nous la traçons sur le papier, par le mouvement du compas autour d'un point fixe, qu'on appelle centre.

Mais parce que la pointe mobile de nos compas les plus fins, n'est pas un point mathématique, on voit assez que sa trace ne peut être qu'une image grossière de l'idée, sur laquelle nous décrivons un cercle.

Que faut-il donc pour le concevoir tel qu'il est dans une essence éternelle ?

Représentons-nous un compas mathématique, fixé par l'une de ses pointes sur un plan mathématique, & mu par l'autre autour d'un point fixe, jusqu'à ce qu'elle revienne au même point, d'où elle étoit partie.

C'est la véritable idée de la ligne circulaire ; combien de merveilles s'y présentent au premier coup-d'œil de l'esprit ?

Une ligne, qui suffit toute seule pour fermer une espace de toutes parts :

180 *Quatorzième Discours.*

Un espace renfermé sous une circonférence partout également courbe :

Une courbure partout si uniforme, que toutes les lignes droites menées du centre à la circonférence sont égales :

Que tous les angles qu'elles forment au centre du cercle, répondent à des arcs de cercle qui sont entr'eux dans la même raison précise, que les angles correspondans ; égaux entr'eux, si les angles sont égaux ; inégaux, si les angles sont inégaux, & toujours dans la même raison précise d'inégalité : enfin, de sorte que si l'on divise l'arc en deux parties égales, on divisera aussi l'angle en deux parties égales.

D'où il suit, que la ligne circulaire est la mesure naturelle de l'angle rectiligne. Mesure exacte en

rigueur géométrique ; & d'autant plus admirable , qu'elle peut croître ou diminuer à l'infini , pendant que l'angle qu'elle mesure , demeure toujours le même.

Tout cela peut être est trop facile à démontrer pour paroître une merveille : en voici une qui est incompréhensible , quoique également démontrée.

4°. Soit un cercle , tel que nous le voyons décrit dans son idée ; un rayon tiré du centre à la circonférence ; & à l'extrémité du rayon , une perpendiculaire prolongée de part & d'autre , dans le même plan que le cercle.

Il est évident , que cette perpendiculaire ne peut toucher la circonférence qu'à l'extrémité du rayon ; c'est-à-dire , dans un seul point mathématique ; & par conséquent que



182 *Quatorzième Discours.*

partout ailleurs il y a un espace angulaire , compris entre la tangente & le cercle.

C'est ce qu'on appelle *angle de contingence.*

Le croirat-on , que dans cet espace compris entre la tangente & le cercle , on ne peut faire passer aucune ligne droite ? que l'on peut aucontraire y faire passer un nombre infini de lignes circulaires : en un mot , que l'angle de contingence , qui est indivisible par la ligne droite , est divisible à l'infini par la ligne circulaire ? Paradoxe étonnant ; mais que les idées pures nous démontrent avec une facilité presque aussi étonnante , que le paradoxe.

Le principe est , que du point de contingence on ne peut tirer au-dessous de la tangente , aucune ligne droite qui n'entre toute entière

dans le cercle : & au contraire , que par ce même point on peut décrire un nombre infini de cercles , plus grands que le premier.

D'où suit un autre paradoxe non moins étonnant ; sçavoir , que l'angle de contingence est plus petit , que le plus petit angle rectiligne possible.

C'est la première grandeur infiniment petite , que l'on ait découverte en géométrie.

Mais on ne fut pas long-temps sans y découvrir des merveilles d'un autre genre , d'autant plus étonnantes , qu'elles mettoient un obstacle invincible à la précision des calculs nécessaires dans la pratique des arts ; je veux dire , les quantités incommensurables,

On appelle ainsi des grandeurs géométriques , par exemple , deux lignes droites finies , auxquelles on

184 *Quatorzième Discours.*

ne peut trouver aucune mesure commune, c'est-à-dire, qui soit contenue dans l'une & dans l'autre, un certain nombre de fois précisément & sans reste.

L'arithmétique ne connoît pas de telles grandeurs, parce que tous les nombres ont l'unité nombrante pour commune mesure. La géométrie en est toute inondée, parce qu'il n'y a point d'unité mesurante effencielle, comme nous l'allons voir dans les figures les plus simples.

5°. Soit un quarré divisé par sa diagonale.

Il est démontré par la quarante-septième proposition d'Euclide, que le quarré de la diagonale est double de celui du côté ; c'est à-dire, que le quarré de la diagonale est à celui du côté, comme 2 est à 1 ;

Et par conséquent que ces deux  
quarrés

quarrés font parfaitement commensurables entr'eux , ou en raison de nombre à nombre.

En est-il de même de leurs racines ; qui font les deux lignes droites , sur lesquelles on les suppose construites ? font-elles aussi entr'elles en raison de nombre à nombre ?

Pour répondre à la question , la règle est d'extraire de part & d'autre les racines quarrées des deux nombres 2 & 1 , qui représentent les deux quarrés.

La racine quarrée du nombre 1 est 1 ; puisqu'il est lui-même son quarré : une fois 1 c'est 1.

Mais le nombre 2 n'est pas un nombre quarré ; c'est à-dire , le produit d'un nombre multiplié par lui-même.

Donc sa racine quarrée ne peut être un nombre.

Donc la diagonale & le côté du

186 *Quatorzième Discours.*

quarré , sont des grandeurs incommensurables , par la définition de l'incommensurabilité.

Concluons cet article. Combien de vérités incompréhensibles démontrées en toute rigueur dans la seule géométrie élémentaire.

Mais , voici des merveilles infiniment plus importantes , qui nous appellent à leur considération ; nous ne sommes encore , si j'ose ainsi dire, que dans le vestibule du temple de la vérité. Entrons dans le sanctuaire.

Quelle différence entre les vérités que nous venons de voir dans les idées des sciences mathématiques , & celles que nous découvrons dans les idées de la morale ; jugeons-en par leur action sur notre ame.

Les plus belles vérités mathématiques parlent qu'à l'esprit , sans rien dire au cœur. Tout ce qu'elles nous

demandent par leurs démonstrations les plus claires, c'est que nous soyions persuadés de leur existence éternelle. Nous pouvons sans leur déplaire nous en tenir-là, & même nous résoudre à les ignorer.

Il n'en est pas ainsi des vérités de la morale : elles se présentent à nous, non-seulement comme des vérités qui nous éclairent, mais comme des loix qui nous obligent. Il ne suffit pas que nous soyions persuadés de leur existence : elles nous déclarent positivement, que nous devons leur donner dans notre cœur une autre espèce d'être en nous y conformant, comme à des modèles de conduite indispensables.

C'est la merveille des idées primitives de la morale qui nous reste à expliquer. Attention, s'il vous plaît.

Parmi nos connoissances naturel-

188 *Quatorzième Discours.*

les, nous découvrons des vérités qui s'annoncent à notre cœur pour des loix indispensables. Sur quel titre y font-elles fondées ? nous sommes nés libres. Qui a droit de nous commander en maître ? la supériorité d'être, ou de mérite n'y suffiroit pas toute seule ; à ce titre je ne vous dois que la première place dans mon estime. La supériorité de force y suffiroit encore moins. A ce titre je pourrois vous craindre. Mais la force n'étant pas un droit, elle ne vous donneroit sur mon cœur aucun pouvoir législatif ; & pourquoi donc serois-je obligé de prendre vos volontés pour la règle de la mienne ? Je suis ton Créateur. A ce titre enfin je vous reconnois pour mon Maître ; pour un Maître absolu, qui, m'ayant tout donné par grâce, a droit d'exiger tout de moi par justice. Voilà l'ordre éter-

nel : un roi, créateur de son peuple, a certainement le droit de lui commander.

Le divin Législateur des Hébreux avoit sans doute en vue ce grand principe, quand il a mis pour préface aux Livres de la loi, l'histoire de la création du monde. Après quoi nous ne sommes plus surpris d'y entendre Dieu lui-même, qui met le titre de Seigneur à la tête de tous ses commandemens. *Ego Dominus.*

Ecoutez moi, mon peuple. Considérés ce que je suis : considérés ce que vous êtes : je suis tout par moi-même : *Ego sum, qui sum (a)* ; c'est ma définition effencielle : vous n'êtes rien que par moi ; c'est la vôtre. Je vous ai fait à mon image. La première Loi que je vous donne, est de

---

(a) *Exod. 6. 3.*



190 *Quatorzième Discours.*

me ressembler. Je ne vous dis pas d'imiter ma puissance. Ma puissance est un objet d'adoration, & non pas d'imitation. Mais rendez-vous attentif à la pureté de mon être. Soyez saints, parce que je suis saint. *Sancti estote, quia ego sanctus sum* (a). C'est moi-même que je vous propose pour modèle de vertu ; ma sagesse, ma bonté, ma justice, l'ordre en tout, qui est ma loi essentielle. Et ne me dites pas : qui de nous montera dans le Ciel, pour en faire descendre votre loi sur la terre ? Ma loi n'est jamais loin de vous. Je l'ai gravée dans votre cœur : *Juxta te est in corde tuo* (b). Vous pouvez la suivre ou ne la suivre pas. Je vous ai fait libres. Vous pouvez demeurer dans l'ordre ou en sortir (c). Je ne veux

---

(a) *Levit c. 11.*

(b) *Deuter c. 31. v. 12.*

(c) *ibid. v. 15. 14. &c.*

que des volontaires à mon service. Cependant prenez-y garde ; vous pouvez sortir de l'ordre , mais vous ne pouvez pas sortir de mes mains. Je vous ai faits pour être heureux ; mais pour l'être , après l'avoir mérité. Comment voulez-vous que je vous traite , en enfans dociles ou en sujets rebelles ? c'est à vous à opter. C'est à vous à choisir entre la vie & la mort. *Elige ergo , ut tu vivas (a).*

Nous ne faisons , Messieurs , que vous rappeler les loix éternelles , que nous trouvons dans le plus ancien des codes qui ait paru dans le monde , & qui nous renvoie lui-même à notre cœur pour les y retrouver. *Juxta te est in corde tuo.* Consultons en effet les idées de la raison qui nous éclaire. Ne sont-ce pas pré-

---

(a) *Ibid.* n. 20.

192 *Quatorzième Discours.*

cifément les mêmes loix que nous y voyons écrites en caractères lumineux : dans les idées de sagesse , de bonté , de justice , d'ordre , & de subordination : idées saintes , qui sont manifestement aussi communes à tous les hommes , que celles de l'arithmétique & de la géométrie.

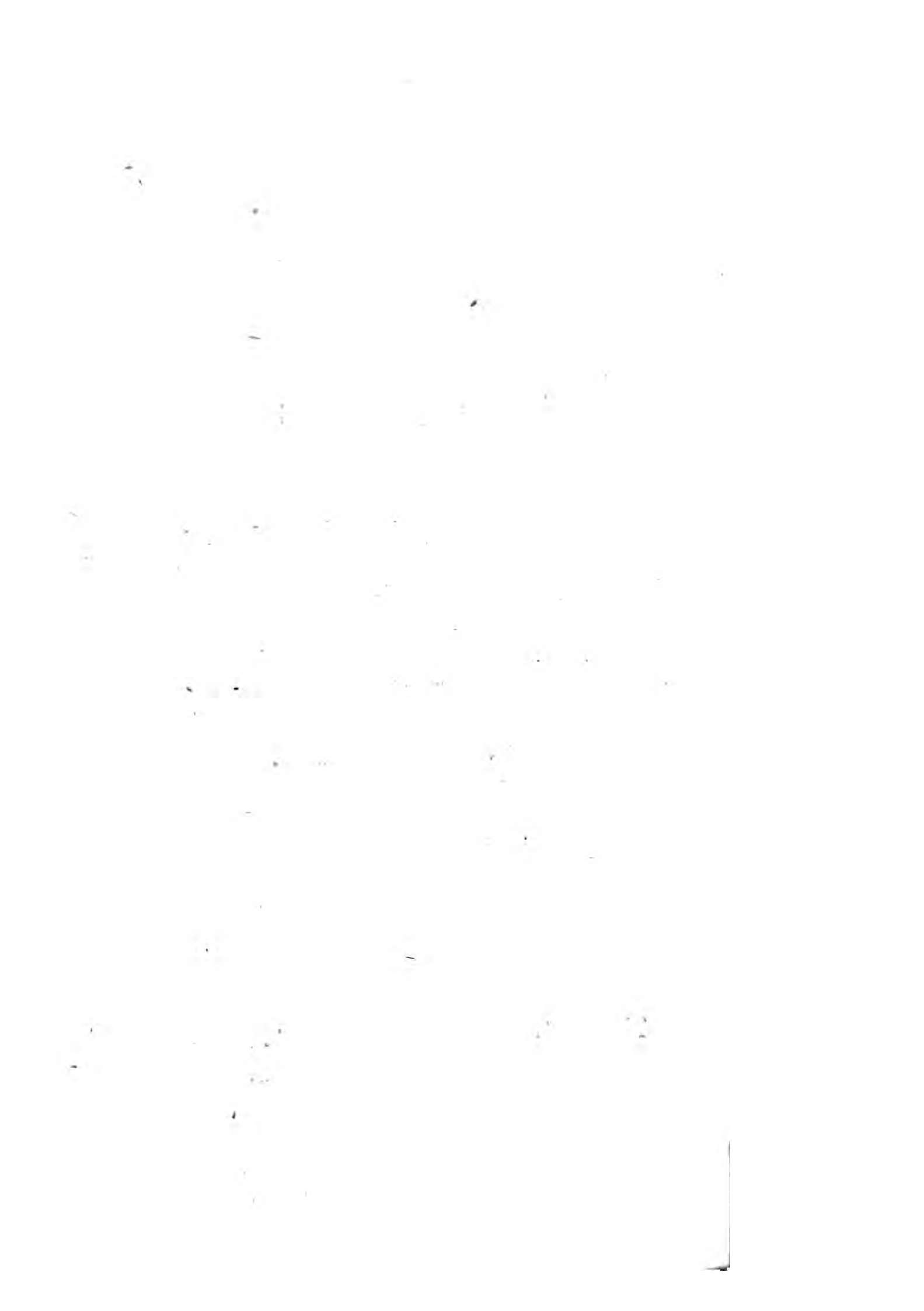
Conclusion générale. Nous la tirons encore avec saint Augustin , dans son ouvrage incomparable de la cité de Dieu : donc toutes les vérités que nous voyons dans nos idées primitives , nous démontrent que c'est en Dieu seul que résident , & la cause de notre être , & la raison qui nous éclaire dans les sciences , & l'ordre que nous devons suivre dans les mœurs. *In quo est & causa subsistendi , & ratio intelligendi , & ordo vivendi.* S. Aug. de civitate Dei , l. 8. c. 4.

QUINZIÈME

QUINZIÈME  
DISCOURS.  
SUR  
LES IDÉES  
SENSIBLES.

*Tome II.*

**R**





QUINZIÈME  
DISCOURS.  
SUR  
LES IDÉES  
SENSIBLES.

---

MESSIEURS,

Nous n'avons jusqu'ici considéré les idées qui nous éclairent dans les sciences & dans les mœurs, que dans leur pureté originale, sans y rien mêler de la contagion des corps : telles que nous les conce-

vons en Dieu même , dans leur source primitive. Il ne faut pas s'étonner , que nous y ayions partout rencontré tant de sujets d'admiration. Nous étions à la source du vrai , du beau , du grand.

Mais outre ces idées pures que nous recevons immédiatement du Créateur , nous en avons d'un autre genre qui nous viennent par l'entremise des sens ; c'est-à-dire , en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps. Pouvons-nous espérer d'y trouver quelques merveilles semblables , ou du moins en quelque sorte équivalentes ?

Oui , Messieurs ; & pour nous en convaincre , nous n'avons d'abord qu'à nous rendre attentifs aux impressions continuelles que nous recevons des objets extérieurs par tous nos sens : la lumière , &

les couleurs par la vue ; le bruit & les sons par l'ouïe ; l'odeur & les parfums par l'odorat ; les saveurs par le goût ; le plaisir ou la douleur par l'organe universel du tact.

C'est qu'on appelle idées sensibles. Institution admirable du Créateur , pour nous intéresser à la conservation de notre corps par la voie la plus courte & la plus sûre , qui est celle du sentiment.

Nous croyons avoir suffisamment expliqué les merveilles des idées pures. Elles sont d'une simplicité , que rien n'en peut obscurcir la lumière. Tâchons , s'il est possible , de répandre le même jour dans nos idées sensibles , malgré leur composition qui nous les rend ordinairement si confuses. Mais comment nous y prendre ?

Il a fallu nous élever au dessus de



198 *Quinzième Discours.*

nous-mêmes , pour découvrir les merveilles de nos idées pures. Il faut descendre dans notre ame bien profondément , pour découvrir l'art du Créateur dans la composition des idées qui nous viennent des sens. C'est une espèce de mixte spirituel que nous ne pouvons démêler , que par l'analyse de nous-même. Ecoutez-moi , s'il vous plaît , Messieurs , ou plutôt votre propre sentiment intérieur. Voici l'analyse que nous en avons faite pour vous épargner la peine des premières opérations , qui sont toujours les plus difficiles.

Nous distinguons trois choses dans chacune des impressions intérieures , que nous recevons par nos sens des objets extérieurs :

- 1°. L'idée du corps , qui frappe nos organes.
- 2°. Une sensation de l'ame , qui accompagne cette idée.

3<sup>o</sup>. Un certain jugement naturel & indélébééré, par lequel nous rapportons cette sensation à quelque objet extérieur, comme si elle y étoit inhérente. La lumière, par exemple, dans les corps lumineux, le son dans les corps sonores, l'odeur dans les parfums, les saveurs dans les alimens, le plaisir ou la douleur dans les parties de notre corps, où il arrive quelque changement soudain, favorable ou contraire à sa conservation. Le tout en conséquence de certaines loix constantes. Ce qui d'abord nous manifeste un grand dessein dans l'Auteur de la Nature.

C'est la notion générale des idées sensibles. Faisons voir en particulier quelles en sont les merveilles dans tous les points de vue, sous lesquels on les peut considérer dans

leur composition intime , dans la distinction marquée des parties hétérogènes qui les composent , & surtout dans le témoignage infailible qu'elles rendent aux vérités , qu'il nous importe le plus de connoître dans la religion & dans la morale. Ne perdez rien , je vous prie , du détail curieux où nous allons entrer.

1°. Merveilles des idées sensibles dans leur composition intime. Nous y avons distingué trois choses : par exemple , dans l'idée du soleil , quand je le regarde fixement : son image sous la forme d'un petit cercle ; une sensation de lumière qui me semble partir de son disque entier sous la même figure : & un jugement naturel qui me fait rapporter cette lumière à sa source apparente , comme au lieu de sa

réfidence véritable. C'est ainsi que nous en jugeons tous par une loi irrésistible de la Nature. Envain les Astronomes nous ont démontré, que le soleil est un globe, un million de fois plus grand que la terre, éloigné de nous d'environ trente millions de lieues, dans un mouvement perpétuel d'une rapidité inconcevable. Envain les Philosophes nous ont démontré encore plus clairement, que le soleil n'étant qu'une portion de matière, un corps, il ne peut rien avoir en lui-même de semblable à la lumière que nous sentons à sa présence. Je suis forcé de me rendre à leurs démonstrations. Elles sont invincibles. Mais après que je m'en suis bien convaincu par la raison ; j'ouvre les yeux en plein midi, & je vois le soleil, comme auparavant, sous la

forme d'un petit cercle , éloigné de moi au plus de quelques lieues , immobile dans le Ciel , comme un terme , & revêtu de lumière , comme d'un vêtement inséparable. Qu'est-il donc arrivé de nouveau dans mon esprit en observant le soleil dans le Ciel , en mesurant son diamètre avec les Astronomes , ou en philosophant sur les impressions que sa présence produit en moi ? Je me suis convaincu , qu'il y a plus d'apparences que de réalités dans les rapports de mes sens ; mais , comme nous le ferons bientôt voir , des apparences divinement établies pour nous conduire à des réalités.

29. Merveilles de idées sensibles dans la distinction des trois parties hétérogènes qui les composent. Images , sensations & jugemens naturels. Je me borne encore ici à

**L'idée sensible du soleil, comme à la plus illustre. Nous y trouvons entre ses parties composantes, les trois espèces de distinctions que les Philosophes remarquent entre les divers objets de nos connoissances : distinction réelle, distinction formelle, distinction modale : & je ne vous demande qu'un peu d'attention, pour vous les faire voir à vous-mêmes, chacune dans la place que nous leur allons marquer.**

**Distinction réelle entre le soleil que nous voyons, & le soleil que nous regardons : entre son image présente à l'esprit, & son image peinte au fond de l'œil : entre son idée sous la forme d'un petit cercle, & la perception intime que nous en avons, qui ne peut-être conçue sous aucune figure.**

**Distinction formelle entre les**

trois sensations que nous recevons du soleil en même-tems : la lumière que nous y rapportons comme à son origine ; les couleurs dont il peint nos campagnes ; & la chaleur que nous sentons à sa présence , comme répandue dans notre corps.

Enfin , distinction modale entre chacune de ces trois sensations , & la substance de notre ame qui les réunit toutes en elle-même , comme dans leur sujet commun & indivisible.

Il est vrai , que par une institution du Créateur assez surprenante , je les transporte bien-loin de moi , la lumière dans les cieux , les couleurs sur la surface des campagnes , la chaleur dans les parties extérieures de mon corps. Mais je sens toujours bien , que ma pensée qui les transporte ainsi dans des lieux si sépa-

rés , demeure inséparable de mon ame ; inséparable de moi. Et qui fut jamais assez stupide pour en juger autrement ?

Unité indivisible de notre ame dans la multiplicité infinie des sensations différentes que nous recevons à toute heure par l'entremise de nos sens. C'est la seconde merveille des idées sensibles.

Tirons les conséquences qui sont encore plus merveilleuses , ou du moins plus importantes par les grandes vérités , où elles vont nous conduire.

3<sup>o</sup>. Merveilles des idées sensibles dans le témoignage qu'elles rendent à la présence continuelle d'une Cause intelligente, qui les produit en nous. C'est-à-dire , à la toute-puissance , & à la sagesse du Créateur,



A sa toute-puissance par la production instantanée d'un si grand nombre d'images, de sensations, de jugemens naturels & irrésistibles. Caractère évident de cette parole adorable, qui dit au commencement du monde : Que tout se fasse, & tout se trouva fait.

A sa sagesse, par les règles de l'art divin que nous y voyons partout observées.

Les règles de l'optique, & de la perspective, aussitôt que nous ouvrons les yeux au spectacle de l'Univers ; à la vue de ce grand tableau du Ciel & de la terre, où tant d'objets différens se présentent au premier coup-d'œil, chacun de la grandeur, sous la figure, à la distance, & avec le degré de lumière, ou de couleurs qui leur conviennent à chacun dans sa position res-

pective, qui ne reconnoît la main du Maître, qui a dicté les loix de la peinture, & de la sculpture ?

Les règles de la musique & de l'harmonie, aussi-tôt que nous prêtons l'oreille à un concert de voix ou d'instrumens ; aux accords délicieux que nous entendons dans notre ame, qui ne reconnoît l'art du maître qui a présidé à la composition de la pièce, & qui préside encore à son exécution ?

Les regles des sciences relatives à nos trois autres sens, aussi-tôt que nous les appliquons à leurs objets, ou que leurs objets viennent d'eux-mêmes s'appliquer à nos organes. Aux sensations agréables ou désagréables que nous en recevons, qui ne reconnoît la présence d'un Maître souverain, qui peut nous rendre heureux ou malheureux ; qui

nous en avertit sans cesse par le plaisir ou la douleur, comme par les deux moyens les plus efficaces pour nous soumettre aux loix de son empire ?

4°. Merveilles des idées sensibles dans le témoignage qu'elles rendent à l'existence d'un monde matériel, & en particulier à celle d'un certain corps qui nous appartient en propre, comme faisant partie de notre personne.

Je prétens qu'elles nous en donnent une démonstration en rigueur mathématique ; c'est-à-dire, évidemment liée à des principes incontestables : mais par laquelle des trois choses que nous y avons distinguées ? Suivez-moi, s'il vous plaît.

Ce n'est pas sans doute en tant qu'elles sont des idées représentatives des corps. Il est trop évident, que

que l'existence nécessaire n'y est pas renfermée. C'est le privilège incommunicable du nom de l'Être infiniment parfait. *Ego sum qui sum.*

Ce n'est pas non plus, entant qu'elles sont toujours accompagnées de sensations agréables ou désagréables. Sous ce rapport elles ne peuvent nous démontrer que l'existence de notre ame qui les sent, & l'action d'une cause qui les produit en nous, si souvent malgré nous, que nous ne pouvons disconvenir, qu'elle ne soit au-dessus de nous.

Quel sera donc le principe de la démonstration que nous avons promise de l'existence du corps? Prenons garde à la troisième circonstance de nos idées sensibles. Nous les rapportons toutes par des jugemens naturels, irrésistibles & irréformables à des corps, comme à

des objets réels ; si réels , que la plupart des hommes douteroient plutôt de l'existence des esprits , que de celle des corps. J'ai beau quelquefois dans certaines spéculations abstraites , où l'envie me prend de combattre les préjugés communs , vouloir me représenter le Ciel & la terre ou les organes de mes sens , comme des êtres fantastiques ou des suppositions idéales. Plus je fais d'effort pour les anéantir , plus je sens que je les réalise. Plus je me confirme dans mes premiers jugemens. Car , après les avoir bien approfondis sous les yeux de ma raison , je me demande qui en est l'Auteur ? est-ce moi-même ? je sens tout le contraire. Je les reçois tout formés des mains de la Nature. Je n'ai aucun pouvoir d'y résister , ni aucun moyen d'en

réformer l'erreur , s'il y en a. Or , de-là que s'ensuit-il ? donc si en les admettant , comme je m'y sens forcé , je tombe dans l'erreur , j'aurois droit de m'en prendre à l'Auteur même de la Nature , qui les prononce en moi , qui me les répète à tous les instans du jour , en un mot , qui m'atteste continuellement par leur entremise , qu'il y a un monde matériel , qui est son ouvrage , & dont je fais partie par la place que j'y occupe.

C'est une preuve de l'existence des corps , que je ne crains pas d'appeler une démonstration en rigueur mathématique , par la véracité incontestable du témoin qui m'en assure. Que pourrons-nous demander de plus à nos idées sensibles ?

5°. Merveilles des idées sensi-

bles dans le témoignage qu'elles rendent à la spiritualité de notre ame.

Oui, Messieurs, ces idées sensibles, qui, par les jugemens naturels qui les accompagnent, semblent quelquefois confondre notre ame avec notre corps, suffisent pour nous en démontrer la distinction réelle. On va souvent bien-loin en chercher la preuve. Pour nous en convaincre à moins de frais, nous n'avons qu'à nous rendre attentifs sur nous mêmes dans nos actions les plus communes.

Je me promène un beau jour d'été sur les bords fleuris d'une belle rivière; à l'ombre d'une allée d'arbres, d'où cent oiseaux divers me font entendre leur ramage; & pour ne laisser aucun de mes sens inutiles à la preuve, il se présente un fruit délicieux dont je goute. Combien

tout - à - la - fois de sensations dans mon ame ? la lumière , & les couleurs que je vois ; le chant des oiseaux que j'entens ; le parfum des fleurs que je respire ; la fraîcheur de mon ombre ; la douceur de mon fruit ? je les reçois de mille objets différens , ou elles me paroissent toutes séparées : mais pendant que je les sépare ainsi au dehors en divers lieux , je les sens toutes réunies en moi ; dans un seul & unique moi , ou elles se distinguent les unes des autres sans se distinguer de moi - même : en un mot , je les sens toutes ensemble indivisiblement.

C'est la notion évidente , que nos idées sensibles nous donnent de notre ame , comme d'une substance parfaitement une , simple & indivisible. Or , Messieurs , je vous le de-



mande : quoi de plus opposé à l'idée du corps , que cette unité indivisible ? ou plutôt , quoi de plus contradictoire ?

Unité indivisible de notre ame , d'autant plus admirable , qu'elle se multiplie , pour ainsi dire , en se répandant hors d'elle-même en un nombre infini d'objets.

C'est la dernière merveille de nos idées sensibles , qui me reste à développer.

6°. Merveille des idées sensibles dans le témoignage qu'elles rendent à la grandeur , & à la dignité de notre ame.

Il sembleroit au contraire , qu'elles nous dégradent par la dépendance , où elles nous tiennent à l'égard d'un si grand nombre de corps. Il faut prouver , que si d'une part elles nous dégradent , elles

nous relèvent de l'autre infiniment plus. Et la preuve n'en est pas difficile à découvrir.

Le principe est toujours que , par une une loi constante de la Nature , nous rapportons sans délibérer toutes nos sensations à certains corps , comme à leurs causes naturelles , que nous les y transportons même , comme si elles y étoient réellement inhérentes : la lumière dans le soleil , & dans les airs , les odeurs dans les parterres , les saveurs dans les alimens , le plaisir ou la douleur dans notre propre corps , selon qu'il est flatté ou blessé par des ébranlemens utiles ou nuisibles à sa conservation.

C'est ce qu'on appelle erreurs des sens. Mais , qui en effet , ne furent jamais des erreurs , que pour les téméraires qui étendent nos

jugemens naturels au-delà de leur territoire. Tenons-les par la raison qui nous éclaire , dans les bornes de leur institution primitive , & nous n'y découvrirons que des vérités lumineuses , comme nous l'allons faire voir.

Quel a été le dessein du Créateur dans l'institution de la loi des jugemens naturels ? d'une loi si contraire en apparence à sa véracité ? On me répondra peut-être : qui est entré dans son conseil pour nous l'apprendre ? C'est lui même qui a pris soin de nous en instruire dans l'histoire de la création du monde.

Après avoir créé le Ciel & la terre avec tous les ornemens , Dieu dit. Faisons l'homme à notre image : pourquoi ? pour présider à l'univers, pour y dominer sous mes ordres, en un mot , pour le posséder ,  
comme

comme son empire. Destination de l'homme si manifeste à la raison naturelle , que les Auteurs même Payens l'ont reconnue. Platon ; Aratus , Ovide , Sénèque , &c. y sont formels. C'est ce que Tertulien appelle si énergiquement le témoignage d'une ame naturellement chrétienne. *Testimonium animæ naturaliter Christianæ.*

Or , dans ce dessein du Créateur , pouvoit-il prendre un moyen plus efficace pour nous découvrir la dignité de notre ame , que de nous transporter par nos sensations dans toutes les parties du monde , comme pour nous mettre en possession de notre domaine ? dans un certain corps particulier par les sensations intimes que nous y apportons à tout moment , comme à une partie de nous-mêmes : dans les corps ter-



restres circonvoisins par les sensations de couleurs diversifiées à l'infini, que nous y rapportons pour les distinguer les uns des autres, comme des sujets destinés à nous faire partout cortège sur la terre que nous habitons; dans les airs & jusques dans les nues, par les sensations lointaines, si j'ose ainsi parler, de sons, d'échos, de vents ou de tonnerres que nous y rapportons, comme au premier étage de la voûte éthérée, qui nous enveloppe: dans les cieux même, & jusques dans le firmament, comme sur les frontières de notre empire, par les sensations de lumière directe ou réfléchie, que nous y rapportons pour en distinguer les différentes provinces par les différens tributs d'illumination qu'elles nous envoient; ou plutôt que nous allons

**recueillir nous mêmes en perfonne , par les jugemens naturels qui nous y transportent.**

**Le fait est constant. Le principe est une loi divine , dont nous faisons à tout moment les merveilleux effets. Tirons enfin la conféquence à la gloire du Créateur.**

Quelle est donc la grandeur de notre ame , qui , fans sortir de fon corps , se trouve ainfi en un instant partout où il lui plaît , dans le Ciel & fur la terre , non pas comme un simple curieux qui voyage en pays étranger , mais comme un Roi qui visite fes Etats. Nous les poffédons en effet , puisque nous en jouiffons en tant de manières. C'est le témoignage éclatant , que nos idées fenfibles rendent à la dignité de notre ame. On ne peut , dit faint Auguftin , rien concevoir au-deffus

T ij

l'elle , que le Créateur. *Quidquid  
suprà illam est , jam Creator est (a).*

Nous entendons quelquefois cer-  
ains Philosophes qui se plaignent ,  
que nous n'avons point de notre  
me une idée aussi claire que du  
corps. Mais quand nous la verrions  
en Dieu même , qui l'a faite , sous  
sa forme originale d'esprit pur , que  
pourroit-elle nous en apprendre de  
plus grand ?

Les Philosophes qui accusent nos  
dées sensibles de n'être que des  
sources d'erreur , ne sont pas plus  
raisonnables. Nous venons de faire  
voir , que si nous avons soin de ne  
les appliquer qu'à l'usage pour le-  
quel nous les avons reçues , sans les  
laisser sortir de leur territoire , nous  
y trouverions que des sources de

---

(a) August. tract. in Joan. 23.

vérités manifestes. Nous en avons un garant infallible dans la souveraine véracité du Créateur.

Enfin, pour combattre l'art divin qui règne dans la formation de nos idées sensibles, nous entendons dire de toutes parts, qu'il y a dans le monde une espèce d'hommes qui se plaisent à les considérer, comme des spectres purement corporels, comme des atomes circulans çà & là dans leurs cerveaux; en un mot, qui veulent à toute force être tout matériels, corps & ame, & la raison même qui les éclaire. Mais après tout ce que nous en avons démontré, que leur répondrons-nous? Que répondre à des esprits qui ne veulent point l'être? & par conséquent qui, de leur propre aveu, pensent, jugent, raisonnent sans esprit? Nous n'avons plus qu'un mot à leur dire,



qui leur a été dit dans tous les tems ; qui leur sera toujours répété , aussi souvent qu'ils oseront répéter leurs extravagances. Vous étiez nés dans l'honneur , doués de raison. Vous n'avez pas compris la dignité de votre ame ; vous l'avez mise honteusement au niveau des corps : & en vous dégradant ainsi contre le témoignage de votre propre conscience , à qui vous êtes vous rendus semblables ? *Homo cum in honore esset , non intellexit ; comparatus est , &c ;* que je vous épargne par respect pour la nature humaine , dont vous conservez encore la figure , quoique bien défigurée par la bassesse de vos sentimens.



SEIZIÈME  
DISCOURS.  
SUR LA NATURE,  
ET LES MERVEILLES  
DU  
RAISONNEMENT.





SEIZIÈME  
DISCOURS.  
SUR LA NATURE  
ET LES MERVEILLES,  
DU  
RAISONNEMENT.

---

MESSIEURS,

Si la plupart des hommes vivent dans une si grossière ignorance, qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes. Nous naissons avec les principes de toutes les sciences naturelles : je veux dire, comme nous l'a-

vons fait voir dans nos trois précédens Discours , avec les idées des nombres , avec les idées des lignes & des figures géométriques , avec l'idée de l'Être suprême , dont nous sentons à tout moment notre dépendance par les besoins continuels qui nous agitent.

Mais que nous serviroit d'avoir tous ces principes de sciences gravés dans notre esprit & dans notre cœur , si nous n'avions en même-temps le pouvoir de les approfondir pour en tirer les conséquences ? nous sçaurions tout en général , & rien en particulier ; toujours à la source de la lumière , & jamais hors des ténèbres , du moins pleinement , ni d'une manière à nous contenter.

L'Auteur de la Nature y a pourvû par une invention admirable. C'est

Le raisonnement, dont je me propose aujourd'hui de vous expliquer les merveilles.

Je ne dis pas de ce raisonnement extérieur qui s'exprime par des paroles artistement rangées, qu'on appelle dans les écoles syllogisme en forme : la forme qu'il affecte sous le nom de logique artificielle, est trop sujette à être sophistiquée par les équivoques presque inséparables du langage humain.

Je parle du raisonnement intérieur, qui est une espèce de colloque intime entre notre esprit & la raison qui nous éclaire. Nous la consultons avec un desir sincère de connoître la vérité : nous attendons ses réponses avec attention, sans les prévenir : & enfin, nous ne les admettons, que lorsqu'elles nous y

forcent par une évidence irrésistible : en un mot, quand nous voyons, à n'en pouvoir douter, qu'il y auroit contradiction, que la chose fût autrement qu'elle nous est représentée.

C'est ce qu'on appelle raisonnement démonstratif : le seul qui soit par sa nature inaccessible à l'erreur, & par conséquent le seul que nous devons admettre dans toutes les matières qui en sont capables.

Notre première question doit donc être de sçavoir quelles sont ces matières privilégiées ?

Il y a long-temps, que les Géomètres s'attribuent le privilège exclusif d'avoir de véritables démonstrations : ils en ont même persuadé le commun du peuple sçavant : & il est vrai qu'ils nous en ont donné les premiers modèles. Mais nous

Croyons pouvoir démontrer, que l'empire de l'évidence irrésistible est beaucoup plus étendu. Je m'explique,

Nous pouvons connoître les objets en deux manières ; ou par idée, ou par sentiment intérieur,

Nous connoissons par idée les objets que nous voyons exister hors de nous ; Dieu, l'Être par essence ; & le monde visible qui n'est manifestement qu'un être par grâce, ou par la volonté de l'Être par essence,

Nous connoissons par sentiment intérieur, notre ame & toutes nos pensées actuelles, en comprenant sous ce terme tous nos actes réfléchis, perceptions, volitions, sensations.

Ainsi nous pouvons distinguer



dans notre esprit deux manières de raisonner : l'une par idée pour découvrir les attributs de l'objet qu'elle nous représente hors de nous : & l'autre par sentiment intérieur pour découvrir la nature , ou la cause des modifications actuelles de notre ame.

Nous disons , que ces deux manières de raisonner sont également infallibles dans la recherche de la vérité , chacune dans l'étendue de son département.

C'est-à-dire , 1<sup>o</sup>. Le raisonnement par idée dans nos trois sciences démonstratives ; l'arithmétique , la géométrie & la morale.

2<sup>o</sup>. Le raisonnement par sentiment intérieur dans la connoissance de notre ame , qui , après Dieu , doit être certainement notre première étude.

C'est ce que nous allons faire voir : non par des principes abstraits qui ne font des preuves que pour les sçavans du premier ordre, mais par des exemples d'évidence, qui font des preuves pour tout le monde.





## PREMIÈRE PARTIE

*Du Raisonnement par Idée.*

**N**ous entrons en matière par la considération des nombres nombrans. Nous n'avons point d'idées, ou le raisonnement pénètre avec tant d'aifance & si loin. A peine y voulons-nous porter notre attention, que les voilà tous qui se présentent au premier coup-d'œil dans la suite naturelle, 1, 2, 3, 4, 5, &c. jusqu'à l'infini; tous ensemble sans se confondre; tous formés par l'addition continuelle de l'unité: d'abord à elle-même pour former le second,  $1 + 1 = 2$ : au second, pour former le troisième,  $2 + 1 = 3$ : au troisième, pour former

former le quatrième ,  $3 + 1 = 4$  ,  
&c. : tous rangés immuablement  
dans une progression régulière in-  
finie , où la différence d'un terme à  
l'autre , est partout l'unité nom-  
brante & indivisible. Mais qui vous  
assure , que vous connoissez tous  
les termes d'une progression infinie ,  
nommez m'en un seul , dont je ne  
vous nomme aussi-tôt le précédent ,  
& le suivant par leur formation  
essentielle.

Cette idée générale des nombres ;  
nous conduit par une conséquence  
nécessaire à leur division en deux  
grandes espèces : en nombres im-  
pairs , dont les idées nous décou-  
vrent deux autres progressions arith-  
métiques infinies , semblables en-  
tr'elles : c'est - à - dire , où règne  
entre tous les termes la même  
différence , 2.

234 *Seizième Discours.*

Celle des nombres impairs, 1, 3, 5, 7, 9, &c. jusqu'à l'infini.

Celle des nombres pairs, 2, 4, 6, 8, &c. jusqu'à l'infini.

D'où je conclus encore, que dans la suite naturelle, il y a autant de progressions arithmétiques infinies, qu'il y a de nombres.

Donc il en est de même des progressions géométriques des nombres : c'est-à-dire, des progressions géométriquement régulières, dont tous les termes consécutifs sont entr'eux en raison égale, double, triple ou quadruple, &c. : il y en a aussi autant qu'il y a de nombres dans la suite naturelle : & par conséquent une infinité.

C'est ainsi que les idées des nombres nous font voir distinctement, du premier coup-d'oeuil, tant de vérités les unes dans les autres : les

vérités particulières dans les générales , comme dans leurs principes ; & les vérités générales dans les particulières , comme dans leurs conséquences ; ou comme nous voyons les eaux d'une source dans les ruisseaux qui en découlent.

C'est toute la forme du raisonnement intérieur dont nous parlons. Tout son art consiste à nous rendre attentifs à nos idées naturelles , jusqu'à ce qu'il en parte un rayon de vérité , dont la lumière soit irrésistible. Nous venons d'en donner de grands modèles dans l'arithmétique. Nous en allons voir d'aussi lumineux dans les idées qui nous éclairent dans la géométrie.

Tout le monde un peu instruit dans l'histoire des connoissances humaines , sçait à quel point de perfection les Géomètres anciens &

modernes , ont porté cette science , qu'on appelle avec raison la mère des beaux arts : combien d'obstacles il a fallu surmonter , pour la rendre elle-même insurmontable aux attaques des esprits les plus rebelles à la vérité.

Mais , le croiroit-on , que trois ou quatre idées très-simples bien développées , leur ont suffi pour entreprendre un si grand dessein & pour l'exécuter : je veux dire , les idées de la ligne droite & de la circulaire , avec celle des trois positions respectives , que deux lignes droites peuvent avoir l'une au regard de l'autre : la perpendicularité , le parallélisme & l'obliquité , ou leur inclinaison réciproque.

Pour nous assurer du fait à veclafatisfaction d'esprit la plus délicieuse, nous n'avons qu'à suivre avec eux,

le fil des conséquences qu'ils en ont tirées.

La question fondamentale de la géométrie étoit d'abord de bien déterminer les mesures géométriques, dont la connoissance est nécessaire dans la pratique des arts : la mesure des distances, la mesure des angles, &c. rien de plus facile, que de les conclure des premières idées de la géométrie que nous venons d'indiquer.

1°. La ligne droite est par son idée, la plus courte que l'on puisse tirer entre deux points.

Donc c'est la mesure effencielle de la distance d'un point à un autre.

2°. La ligne circulaire ou la circulaire du cercle, est une ligne courbe, qui est dans tous ses points à égale distance du milieu de la figure, & par conséquent qui est



823     *Seizième Discours.*

d'une courbure parfaitement uniforme dans toutes les parties.

Donc, si du centre d'un cercle, on tire à la circonférence autant de lignes droites que l'on voudra, elles y couperont des arcs proportionnels aux angles qu'elles forment au centre : des arcs égaux, si les angles qui leur répondent sont égaux : des arcs inégaux, si les angles correspondans sont inégaux ; & cela toujours dans la même raison précise d'inégalité, par la courbure uniforme de la circonférence du cercle.

Donc, la mesure essentielle de la grandeur d'un angle, est un arc de cercle décrit du sommet, comme centre, entre les deux cotés de l'angle.

Donc, si dans un cercle on tire deux lignes droites par le centre,

elles y formeront quatre angles , qui , tous ensemble auront pour mesure , la circonférence entière : les deux angles pris d'un même côté d'un diamètre , la moitié de la circonférence : chacun des quatre , l'arc de cercle qui lui répond : & enfin , les deux angles opposés par la pointe , un arc égal de part & d'autre.

3°. Une ligne droite qui tombe sur une autre, fait avec elle, ou deux angles égaux , & alors on la nomme perpendiculaire : ou deux angles inégaux , & alors on la nomme oblique.

Donc , d'un point à une ligne droite on ne peut tirer qu'une seule & unique perpendiculaire ; au lieu que l'on y en peut tirer un nombre infini d'obliques , plus ou moins grandes , selon qu'elles iront tom-

ber sur des points plus ou moins éloignés de la perpendiculaire.

Donc , la perpendiculaire est la plus courte ligne que l'on puisse tirer d'un point à une ligne droite ; & par conséquent la mesure essentielle de sa distance à cette ligne.

On appelle droits , les deux angles égaux de la perpendiculaire , & obliques les deux angles inégaux de l'oblique ; l'un aigu , moindre qu'un angle droit ; & l'autre obtus , plus grand.

Donc , si d'un même point pris entre les extrémités d'une ligne droite , on élève une perpendiculaire & une oblique , la somme des deux angles de la perpendiculaire , sera égale à la somme des deux angles de l'oblique ; par le principe que chacune des deux sommes aura pour mesure , la moitié de la

circonférence

circonférence d'un cercle décrit d'un même point.

Donc, par le même principe une ligne droite qui tombe sur un autre, fait avec elle, ou deux angles droits, ou deux angles égaux à deux droits.

C'est la treizième proposition d'Euclide, qui nous va conduire plus loin par l'idée du parallélisme.

4°. Deux lignes droites sont parallèles, quand elle sont dans tous leurs points à égale distance l'une de l'autre : c'est-à dire, quand toutes les perpendiculaires tirées entre deux sont égales.

Donc, deux lignes droites parallèles étant prolongées à l'infini, ne peuvent jamais se rencontrer.

Donc, si deux lignes droites sont parallèles, la perpendiculaire sur l'une, le fera aussi sur l'autre : & l'oblique sur l'une, fera également

oblique sur l'autre : c'est-à-dire ; que son angle d'inclinaison sur l'une & sur l'autre parallèle sera égal , par la seule idée du parallélisme.

Donc , si entre deux lignes droites parallèles , on tire de l'une à l'autre une oblique , elle formera , dans l'espace compris entre deux , quatre angles obliques , alternativement aigus & obtus.

D'où il suit , que les deux angles de même espèce , qu'on appelle alternes , sont égaux entr'eux , l'aigu à l'aigu , & l'obtus à l'obtus.

Donc , si d'un même point pris dans l'une des deux parallèles , on tire deux lignes droites à l'autre pour y couper une base à leur angle , cette opération vous donnera une figure triangulaire , dont les trois angles seront égaux à deux droits.

Le principe est , que par la conclusion précédente , les deux angles sur la base sont égaux à leurs alternes , qui , avec l'angle au sommet , sont égaux à deux droits par la dernière proposition du nombre 3.

Donc , en général il est évident , que les trois angles du triangle rectiligne sont égaux à deux droits.

C'est la trente-troisième proposition d'Euclide , si fameuse par son usage universel dans la géométrie pratique. Tirons-en les conséquences.

Jusqu'ici nous n'avons vu les vérités géométriques sortir des idées qui les renferment , qu'une à une , & comme à la file. Voilà un principe d'où elles sortent au premier coup-d'œil de l'esprit , plusieurs ensemble & comme de front.

Les trois angles du triangle sont

égaux à deux droits, c'est-à-dire, par la division reçue de la circonférence du cercle en 360 parties égales, qu'on appelle degrés, que les trois angles du triangle en ont 180 pour leur mesure totale.

Donc, en tout triangle deux angles étant connus en nombres, on connoît aussi en nombres, le troisième en ôtant leur somme connue de 180.

Donc, en tout triangle, un angle étant connu en nombres, donne la somme de deux autres, en ôtant sa valeur de 180.

Donc, si un triangle a un angle droit, les deux autres sont aigus, & tous deux ensemble égaux à un angle droit, 90 degrés.

Donc, si dans un triangle, qui a un angle droit, on connoît en nombres un des angles aigus, on

connoît aussi l'autre , en ôtant sa valeur connue de 90.

Donc , si un triangle a sur sa base deux angles égaux , un seul de ses trois angles étant connu en nombres , nous donne en nombres chacun des deux nombres en particulier.

Car , 1°. le seul angle du sommet connu , nous donne la somme des deux angles sur la base , en le soustrayant de 180.

2°. L'un des deux angles sur la base étant connu , nous donne l'autre par leur égalité. Donc en ôtant leur somme de 180 , nous aurons l'angle du sommet.

C'est , comme nous l'avons déjà fait observer , toute la forme du raisonnement intérieur.

La seule règle est , de n'y admettre aucun principe , que l'on ne



voie immédiatement contenu dans une idée claire & distincte ; ni aucune conséquence , que l'on ne voie immédiatement contenue dans son principe ou dans ses principes , quand elle en a plusieurs , comme ces grands fleuves qui ont plusieurs sources.

· Règle infallible dans la recherche de la vérité qui nous a déjà donné deux grandes sciences , l'arithmétique & la géométrie. Sera-t-elle aussi heureuse dans la morale ?

En peut-on douter ? car , Messieurs , je le demande à tous les cœurs droits ; les idées de la science des mœurs , de l'honnêteté & du décent , d'un ordre éternel , d'une loi de justice , ne sont-elles pas pour le moins aussi claires , que les idées des nombres ou des figures géométriques ? nous l'osons même

dire, d'autant plus claires, qu'elles sont plus importantes à notre honneur & à notre bonheur: L'ordre certainement le vouloit ainsi. Faisons voir que cela est ainsi effectivement.

Nous disions tout-à-l'heure, que trois ou quatre idées très-simples, bien développées avoient suffi aux Géomètres, pour en conclure toute la géométrie. Ici nous disons, qu'une seule idée encore plus simple, nous suffira pour en conclure toute la morale naturelle. Faites-moi la grâce de m'entendre.

Quelle est cette idée si simple & en même-temps si féconde? Nous la trouvons consacrée dans la plus ancienne & la plus authentique des histoires. C'est l'idée de Dieu sous le nom d'Être par essence; tel que lui-même se définit autrefois au grand Législateur des Hébreux, en

lui donnant sa mission. Vous m'envoyez à ce peuple pour lui porter vos loix. Mais, s'il me demande quel est votre nom : que lui répondrai-je ? *Ego sum qui sum : sic dices filiis Israël : Qui est , misit me.* Je suis l'Être , l'Être par soi-même. Vous leur direz, C'est celui qui est , qui m'envoie vers vous.

Voilà donc manifestement la véritable idée de Dieu : la notion commune , puisque lui-même il la suppose connue à tout le monde : la plus propre pour exprimer sa nature , puisque c'est le nom qu'il se donne à lui-même : & en effet , l'Être souverain pouvoit-il se représenter à notre esprit sous une idée plus auguste ?

*Je suis*, d'abord un Être vivant & intelligent , qui vous parle en Maître. *Ego sum qui sum. Celui qui est ;*

c'est-à-dire, un Être dont l'existence est le premier attribut essentiel : & par conséquent qui existe éternellement, immuablement, infiniment. *Celui qui est.* C'est-à-dire, un Être qui existe non par la volonté d'un Créateur, mais par la nécessité de sa nature : & par conséquent qui possède en en lui-même toute la plénitude de l'Être. *Celui qui est ;* c'est-à-dire un Être, qui est tout-à-la-fois tout ce qu'il peut-être, sans pouvoir jamais, ni rien acquérir, ni rien perdre : dans lequel par conséquent il ne peut y avoir, ni passé, ni futur, mais un présent éternel & fixe : & par conséquent parfait en tout genre de perfection, en bonté, en sainteté, en puissance : enfin, *Celui qui est*, c'est-à-dire, à proprement parler, le seul Être véritable : car quelle autre signification peu-

vent avoir ces divines paroles : *Ego sum qui sum.* ?

Et par conséquent, que sommes-nous en sa présence ? Des êtres par sa grâce : des êtres par la grâce de l'Être par essence : des productions libres de sa volonté bienfaisante, qui n'avons rien que ce que nous recevons de sa plénitude, les uns plus, les autres moins, successivement & par degré. Mais quelque degré d'être, que nous en recevions ou que nous en puissions recevoir, nous ne serons jamais que des êtres, qui porteront éternellement le caractère du néant de notre origine.

C'est évidemment la sublime vérité que Dieu nous a voulu apprendre, en se définissant lui-même l'Être par essence : *Ego sum qui sum.* Tirons de là, comme nous l'avons

promis, toute la morale naturelle : c'est-à-dire, tous nos devoirs, en suivant toujours la forme du raisonnement intérieur.

Il y a un Être souverain. Donc je lui dois une vénération souveraine. Il est mon Créateur. Donc je lui dois tout mon amour, comme à l'Auteur de mon être. Il m'a formé à son image, en me donnant un esprit capable de le connoître. Je dois donc l'imiter dans tout ce qu'il a d'imitable pour une créature intelligente : en sagesse, en bonté, en justice. Mais encore, quelle est la fin que mon Créateur s'est proposée en me donnant l'être, un esprit & un cœur ? sans doute une fin digne de lui : c'est-à-dire, lui-même. Donc à son exemple je dois dans toutes mes actions me proposer la même fin : ne rien penser, ne rien dire,

ne rien faire que pour Dieu. N'est-il pas juste , que mon unique principe soit aussi mon unique fin ?

C'est en quatre conséquences, clairement renfermées dans l'idée de Dieu , *Ego sum qui sum* , toute la morale naturelle , tous nos devoirs essentiels. Nous craignons seulement , que la démonstration ne paroisse trop simple à certains esprits sombres , qui n'aiment pas à voir trop clair dans la règle des mœurs. Mais tous les cœurs droits nous le pardonneront. Nous avons à prouver , que le raisonnement par idée , est aussi démonstratif dans la morale, que dans les sciences mathématiques. Peut-on accorder le même privilège à notre seconde manière de raisonner ? je veux dire , à la logique du sentiment intérieur.



## SECONDE PARTIE

### *Du Raisonnement par le sentiment intérieur.*

**O**UI, Messieurs, je prétens que le sentiment intérieur nous conduit à la vérité par des conséquences aussi certaines, que celles que nous tirons dans la géométrie de nos idées les plus claires.

Prenez-garde, s'il vous plaît. Je ne dis pas par des conséquences aussi lumineuses, ou qui nous mènent si loin dans la recherche de la vérité: je dis par des conséquences aussi nécessaires, & d'une certitude aussi absolue. Mais le moyen de nous en convaincre ?

La règle est, de ne raisonner par



le sentiment intérieur , que sous la direction des idées claires , ou de ces vérités universellement reçues , qu'on appelle notions communes : par exemple , qu'une chose est ; quand il y a contradiction , qu'elle ne soit pas ; que tout effet a une cause ; que de l'acte à la puissance la conséquence est nécessaire : cela est ; donc , cela peut être , &c.

Cette règle supposée comme évidente , nous entreprenons d'établir deux choses.

1<sup>o</sup>. Que le sentiment intérieur nous conduit à la connoissance de notre ame , par des conséquences indubitables.

2<sup>o</sup>. Que le sentiment intérieur ; nous conduit par des conséquence aussi évidentes à la connoissance de Dieu , & à celle des autres hommes avec qui nous vivons sur la terre en société.

N'oublions rien pour en donner des preuves sensibles à tout le monde.

Premièrement , rentrons dans nous-mêmes , puisque nous sommes ici à nous-mêmes notre question. Je pense. Je veux être heureux. Je sens du plaisir ou de la douleur : trois sortes de modifications que j'éprouve dans mon ame actuellement. Donc , elles m'assurent de son existence. Je ne puis en douter sans contradiction. Mais , que m'apprenent-elles de sa nature ?

Je les éprouve actuellement. Donc je puis , ou me les donner moi-même ou les recevoir d'une cause extérieure , qui agit en moi ; par le principe , que de l'acte à la puissance , la conséquence est nécessaire.

Or , ces trois modifications ac-

tuelles de mon ame , penser , vouloir , sentir , sont évidemment très-distinguées entr'elles : penser , n'est pas vouloir , vouloir , n'est pas sentir.

Donc , par le même principe que ci-dessus je puis admettre dans mon ame , les trois puissances ou facultés communément reçues par les Philosophes , l'entendement , la volonté , le sentiment , ou la sensibilité au plaisir & à la douleur. Je le puis sans doute. Mais après avoir admis dans mon ame ces trois facultés , en serai-je plus avancé dans la connoissance de sa nature ? en aurai-je une idée plus claire de son essence ?

Qu'est ce que des facultés ? il semble que le sentiment intérieur nous abandonne ici dans les plus épaisses ténèbres. Cette obscurité  
même

même , nous va conduire à la lumière. Nous en concluons la distinction réelle de l'ame & du corps. La démonstration en est presque palpable.

Je connois le corps par une idée claire , qui me représente son essence éternelle ; son étendue en tout sens , divisible , figurable , mobile : & je ne connois mon ame , que par un sentiment intérieur , qui ne m'apprend que son existence actuelle par des modifications particulières , sans me conduire à aucun attribut général.

Donc il est évident , que l'ame & le corps ne peuvent être une même substance , je veux dire , une substance indivisiblement une. La contradiction seroit manifeste.

Rentrons encore dans nous même.

mes , pour nous connoître plus à fond. Mais , que me dites-vous-là ? suis-je donc libre de sortir de moi-même , ou d'y rentrer quand il me plaît ? je sens du moins actuellement , que je suis libre d'y entrer , puisque je m'y exhorte ; puisque j'en forme actuellement le dessein , & que le dessein même que j'en forme , en est l'exécution. J'étois , pour ainsi dire , sorti de mon ame pour penser au corps. J'y rentre dans ce moment pour ne penser qu'à mon ame. Or , de-là que suit-il ? Donc , je suis libre de faire l'un ou l'autre à mon gré. Donc , à ce moment je fais un acte de liberté. Je veux me rendre attentif ; & je le deviens. Je me commande , & je m'obéis. Je sens que ce double pouvoir m'accompagne partout , soit

dans la recherche de la vérité , soit dans la recherche du bien ou du bonheur. Nous voilà rendus à la plus importante question de la connoissance de notre ame :

Qu'est ce que la liberté ?

Je sens par tous les actes que j'en fais, qu'elle renferme deux pouvoirs inséparables dans les deux territoires ou je l'exerce.

1°. Dans la recherche de la vérité le pouvoir de juger, ou de suspendre mon jugement sur une question proposée.

2°. Dans la recherche du bonheur ou d'un bien, qui se présente au desir que j'ai d'être heureux, le pouvoir de consentir à l'impression actuelle que j'en reçois, ou de suspendre mon contentement malgré cette impression.

C'est la notion commune de la liberté. C'est un empire véritable, que Dieu nous a donné sur notre cœur, pour l'y exercer sous ses ordres.

Tirons les conséquences pour en découvrir l'étendue ; mais aussi pour en fixer les bornes.

Donc 1<sup>o</sup>. dans la recherche de la vérité je demeure libre, pendant que dans l'examen d'une question, je puis, après en avoir pesé le pour & le contre, suspendre encore mon jugement.

Donc, par la raison des contraires, je cesse d'être libre dans la recherche de la vérité, aussi-tôt qu'elle se démontre à mon esprit par une évidence irrésistible.

Donc 2<sup>o</sup>. dans la recherche du bonheur, je demeure libre, pen-

dant que , sous l'impression actuelle d'un bien qui me promet de me rendre heureux , je puis , malgré son attrait , suspendre mon contentement , ou ne lui donner mon amour qu'à demi , comme à un objet qui ne remplit pas encore tout mon cœur.

Donc , par la raison des contraires , je cesse d'être libre dans la recherche du bonheur , aussi-tôt que l'impression actuelle que je reçois d'un objet aimable , devient irrésistible , comme un torrent qui m'emporte en m'ôtant tout pouvoir de m'opposer à son cours.

Et pour encore mieux éclaircir la nature de notre liberté dans ses deux branches essentielles , prenons garde à la différence que la moindre attention sur nous-mêmes nous fait appercevoir.



262 *Seizième Discours.*

1<sup>o</sup>. Dans la recherche de la vérité, entre les jugemens que nous portons des objets sur l'évidence des idées qui est toujours irrésistible ; & les jugemens que nous en portons sur des lueurs de vraisemblance, qui nous laissent toujours le pouvoir d'en douter.

2<sup>o</sup>. Dans la recherche du bonheur, entre l'amour du bien en général, où notre cœur nous entraîne sans cesse irrésistiblement, & l'amour des biens particuliers, qui ne sollicitent notre cœur que par des impressions passagères, d'autant plus faciles à vaincre, qu'elles nous fournissent des armes les unes contre les autres, comme nous l'éprouvons à tout moment par l'usage continuel de notre liberté.

D'où enfin je conclus, que le

sentiment intérieur nous conduit à la connoissance des facultés de notre ame par des raisonnemens infaillibles.

Ne pourroit-il pas nous conduire encore plus loin ; je veux dire , à la connoissance de Dieu & des hommes , avec qui nous vivons en société ?

La question paroît assez surprenante : si le sentiment intérieur nous peut conduire à la vérité hors même de son territoire ?

Pour y répondre , sans péril d'erreur , nous n'avons qu'à consulter notre propre expérience ; mais en suivant toujours la direction des idées claires , pour en tirer les conclusions.

Je sens tour-à-tour , tantôt du plaisir , tantôt de la douleur. Quelle

est la cause qui les produit en moi ? est-ce moi-même ? ou un agent extérieur ? Consultons notre oracle ordinaire.

J'aime le plaisir , & je hais la douleur. Donc , si j'en étois le maître , je me donnerois toujours du plaisir & jamais de la douleur. C'est la conclusion naturelle du desir invincible , que j'ai d'être heureux.

Mais je me trouve dans un état bien différent. J'ai beau aimer le plaisir : mon amour ne me le donne pas. J'ai beau haïr la douleur : ma haine au lieu de la détruire quand elle me tourmente , me la rend au contraire d'autant plus insupportable , que je la deteste plus.

De là une autre conclusion encore plus infallible que la première :  
Donc par le principe que tout effet

à une cause , il y a dans le monde une volonté supérieure à la mienne : une volonté toute-puissante , qui m'avertit par son action continuelle en moi , que je suis sous la main d'un Maître , qui me peut rendre heureux ou malheureux , qui me le fait déjà sentir , tantôt par le plaisir dont il me flatte , & tantôt par la douleur dont il m'afflige , l'un & l'autre , suivant certaines loix constantes. Je ne lui demande pas des raisons de sa conduite. Je l'adore , je sçai que l'Être tout-puissant est aussi tout sage , & tout juste par sa Nature.

C'est le premier des êtres intelligens , que le sentiment intérieur , nous fait connoître par un raisonnement infallible. Je ne l'appercevois , pour ainsi dire , que de loin

par son idée sublime d'Être par essence : *Ego sum qui sum*. Je le vois , comme dans moi-même , par le sentiment intérieur de son action continuelle en moi. *In quo vivimus , movemur & sumus*.

Mais enfin , pouvons-nous connoître avec la même certitude , les intelligences créées , leur existence & leur nature ?

Nous sçavons très-certainement , que si elles existent , elles ne doivent leur être , qu'à une volonté libre du Créateur. Donc je ne puis connoître leur existence , que par une espèce de révélation divine. Tout autre témoignage auroit lui-même besoin de preuve. Et je demande une démonstration qui me convainque par elle-même , qu'il y a dans le monde une société d'es-

prits unis ensemble , & avec nous par un commerce de pensées ? Quelle certitude en pouvons nous avoir ?

Regardons tout autour de nous. Voilà du moins bien des apparences de société , qui me frappent réellement. Suivons le principe.

Je me trouve dans le monde , comme sur un théâtre environné d'un nombre infini d'Acteurs , qui me ressemblent par la figure. En puis-je inférer , qu'ils ont aussi une ame semblable à la mienne ? Une ame qui pense , qui réfléchit sur elle-même , qui doute , qui délibère. Mais quelle connexion entre l'existence d'un corps , & celle d'un esprit uni à ce corps ? cette union est-elle même possible ? & si je n'en avois un certain pressentiment ,

Z ij

m'aviserois je seulement de me faire une telle question ? il faut donc quelque chose de plus , pour me convaincre du fait.

Or , je m'apperçois , que ces Acteurs qui m'accompagnent sur la scène du monde , ne sont pas muets. Ils me parlent ; & je les entens : je les interroge ; & ils me répondent. Je compare leurs réponses avec mes interrogations , & la comparaison que j'en fais , m'apprend qu'ils ont bien compris le sens de mes paroles : & par conséquent que nous attachons les mêmes idées aux mêmes termes. S'il arrive entre nous quelque mal-entendu , nous nous expliquons : si après nous être expliqués nous sommes de même sentiment , nous en convenons : si nous sommes d'opinion contraire , nous

disputons. La scène s'anime. Nos opinions s'entrechoquent. Nous combattons, chacun pour la sienne, avec une égale ardeur : & toujours en appelant de part & d'autre à la raison, comme à un tribunal sans appel.

Voilà bien des apparences d'une conservation, liée entre plusieurs personnes. Mais ne seroit-ce donc-là, que des apparances ? Est-ce moi tout seul, qui joue en moi-même tant de personnages différens : qui me parle, & qui me répons ; qui soutiens une opinion, & qui la combats ; qui remporte la victoire, & qui la perds ; qui m'applaudis, comme vainqueur, & qui m'afflige, comme vaincu. Ou, ce qui est encore plus contradictoire, est-ce l'Auteur de la Nature, qui me



représente hors de moi un spectacle imaginaire d'Acteurs à visage humain sans esprits , qui me feroit entendre autour de moi , tant de voix humaines , articulées en paroles , souvent si peu dignes de la sagesse , pour me faire accroire que je converse dans le monde avec des hommes réels.

C'est-à-dire , que la vérité souveraine , me rendroit à tout moment un faux témoignage. Concluons.

Donc évidemment , voilà toutes les apparences d'une société d'esprits unis à des corps , converties en réalités par le principe incontestable , qu'une chose est , quand il y a contradiction qu'elle ne soit pas.

Donc enfin , le sentiment intérieur nous fait connoître les ames

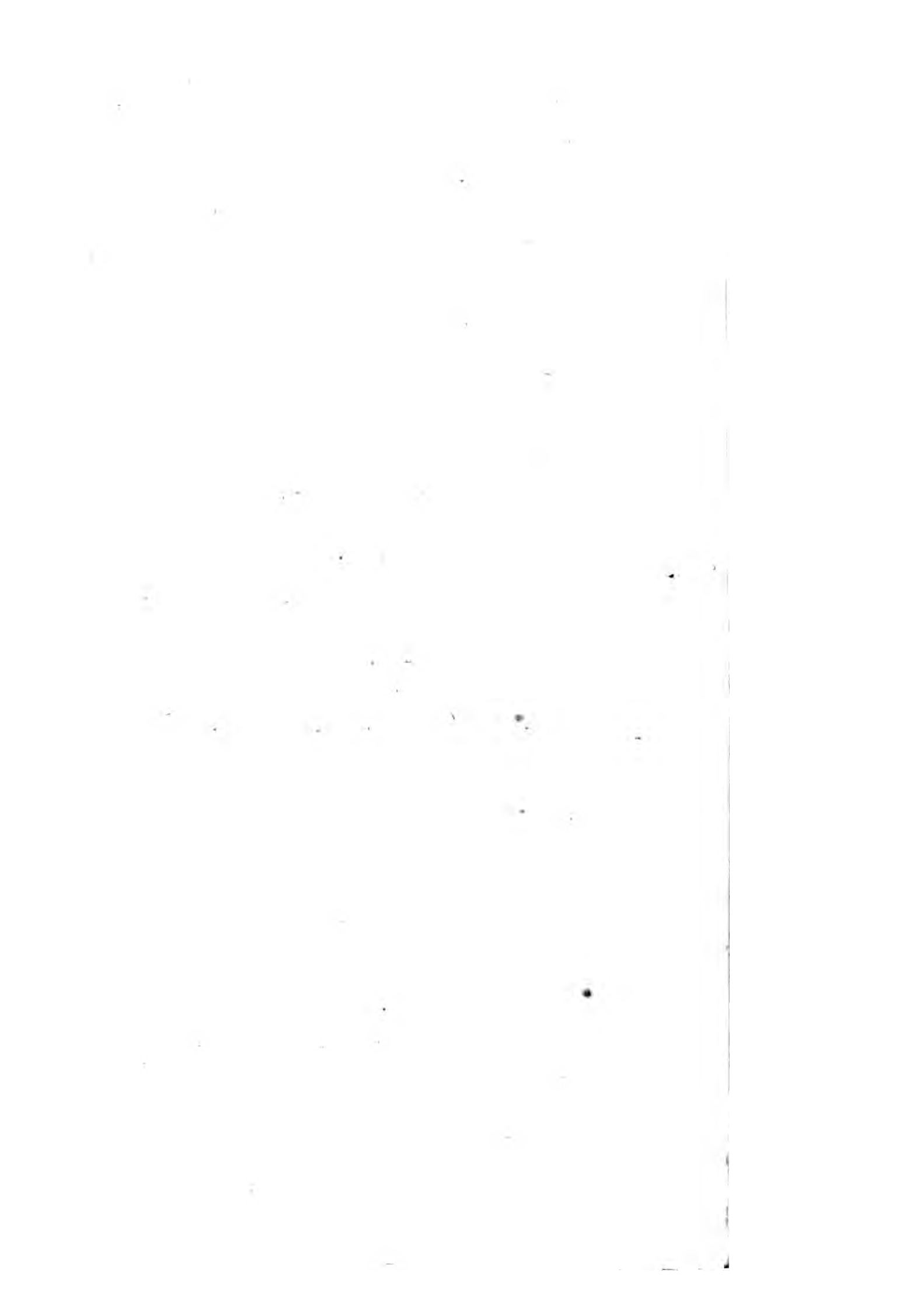
des autres hommes , leur existence & leur nature , par des raisonnemens infallibles.

Que les hommes ne se plaignent donc plus d'être nés dans les ténèbres de l'ignorance. Qu'il admirent plutôt l'Auteur de la Nature , dans les deux moyens qu'il nous a donnés pour en sortir : le raisonnement par idée pour nous conduire aux vérités éternelles , & le raisonnement par sentiment intérieur , pour nous conduire aux vérités de fait que nous sentons dans nous-mêmes , & par elles à la connoissance d'une Cause toute-puissante qui les produit en nous ; l'un & l'autre par conséquent , pour nous conduire à la même fin , qui ne peut être , que Dieu. Le premier en nous le faisant voir au-dessus de nous dans son

idée d'Être par essence : *Ego sum qui sum* ; & le second en nous le faisant , pour ainsi dire , sentir dans nous mêmes par son action immédiate , & continuelle : *in quo vivimus , movemur & sumus.*



DIX-SEPTIÈME  
DISCOURS.  
SUR  
LES MERVEILLES  
DE LA  
CONSCIENCE.





DIX-SEPTIÈME  
DISCOURS.  
SUR  
LES MERVEILLES  
DE LA  
CONSCIENCE.

---

MESSIEURS,

QUELLE est cette voix intérieure, qui, dans toutes nos actions réfléchies & délibérées, nous dit au fond du cœur : Tu fais bien : Tu fais mal : que nous entendons toujours, comme la voix d'un maître, qui

276 *Dix septième Discours.*

nous juge actuellement sur la qualité de notre action : qui nous en fait sentir la bonté ou la malice morale : si elle est digne de louange ou de blâme : de récompense ou de peine : qui nous remplit d'une satisfaction si douce , quand nous faisons bien , ou d'un mécontentement si amer de nous mêmes , quand nous faisons mal.

On me répondra sans doute , que c'est la conscience , ou plus clairement cette loi intérieure , qui nous enseigne , dans les mœurs , à distinguer le bien du mal , qui nous commande l'un , & qui nous défend l'autre : cela est juste ; il faut le faire : cela est injuste ; il faut vous en abstenir.

C'est la matière que je me propose d'éclaircir dans ce Discours. Je veux dire , la nature & les mer-

veilles de cette faculté de l'ame , que nous appellons la conscience : tout le monde s'en pique , comme d'une qualité , sans laquelle on ne peut-être honnête homme. Nous l'érigions presque en divinité. Nous la citons en témoignage de la sincérité de nos paroles , & de la droiture de nos cœurs. Permettez-moi , Messieurs , de compter sur votre attention , dans un sujet qui nous intéresse tous de si près.

Pour éclaircir d'abord la nature de la conscience en général , nous n'avons qu'à développer la notion commune , qui nous la représente comme une loi intérieure.

C'est une loi , puisque nous sentons qu'elle nous oblige. Mais , qui peut lui avoir donné sur notre cœur ce droit de souverain ? n'est-il pas évident , que de-là il suit , qu'il y



a une autre loi supérieure à nos ames , une loi éternelle , vivante & intelligente, essentiellement obligatoire ? & pouvons-nous dire , qu'elle nous oblige sans se faire connoître ? Attention sur nous-mêmes.

Nous la trouvons gravée dans toutes nos puissances. Dans notre esprit , dans notre cœur , dans le plus profond de notre ame. Et par quels traits ? Dans notre esprit , par l'idée de l'ordre qui doit régler notre estime par rapport à tous les objets que nous connoissons ; Dieu , les intelligences créées , les corps. Dans notre cœur , par un amour naturel de l'ordre qui doit régler tous nos amours libres par le mérite des objets : Enfin , dans le plus profond de notre ame , qui est le sentiment , par un certain goût d'ordre dans les

les mœurs qui nous le fait aimer partout où il se montre , dans le public ou dans les particuliers.

C'est ce que les anciens Philosophes , appelloient des semences de vertus jettés dans notre ame par la Nature. Mais que nous appellons plus proprement la voix de la conscience, ou encore plus proprement la voix de Dieu , qui nous exhorte par elle à la vertu , pour nous conduire à notre bonheur.

Ce premier développement de la conscience , nous y annonce déjà des merveilles dignes du Créateur. Quelle magnificence dans son dessein ? C'est de nous conduire à notre bonheur par la pratique de la vertu. Mais quelle sagesse dans l'exécution ? C'est - là que nous allons chercher les merveilles de la conscience.

Nous les distinguons en deux espèces générales.

1°. Les merveilles de la conscience dans la manière dont elle nous appelle à la vertu , pendant que nous y sommes encore dociles , ou sans aucune passion dominante.

2°. Les merveilles de la conscience dans la manière dont elle nous rappelle à la vertu , quand nous avons eu le malheur de nous en écarter par quelque vice dominant.

Nous ne craignons pas , Messieurs , de vous faire des promesses trop magnifiques. Nous parlons du grand ressort de la Providence dans le gouvernement du monde moral. Je commence par une observation préliminaire sur l'état de notre âme en cette vie.

Nous vivons sur la terre en société

ciété avec Dieu , comme avec notre souverain ; avec notre corps , comme avec notre inférieur né ; avec les autres hommes , comme avec nos concitoyens , ou plutôt , comme avec nos frères.

Trois rapports qui nous constituent , si j'ose ainsi dire , sous trois ordres : l'ordre qui soumet notre esprit à Dieu : l'ordre qui soumet notre corps à notre esprit : l'ordre qui nous soumet aux loix de la société humaine.

On appelle en général *Vertu* , l'amour constant de l'ordre.

Et en particulier ,

*Religion* , l'amour de l'ordre qui soumet notre esprit à Dieu.

*Honneur* , l'amour de l'ordre qui soumet notre corps à notre esprit.

Enfin , *humanité* , l'amour de l'ordre qui nous soumet aux loix de la

société d'hommes, ou la Providence nous a fait naître.

La conscience nous appelle à ces trois vertus. Mais à chacune d'elles en quelle manière ? Entrons dans le détail.

1<sup>o</sup>. Comment la conscience nous appelle à la première des vertus, qui est la religion.

Que nous dit-elle à tous les momens du jour, que nous voulons y rentrer ? je sens ma dépendance par mes besoins, par mes desirs, par tous les biens que je possède, par tous ceux qui me manquent, surtout, par tant de maux que je souffre malgré moi. Donc il y a un Être suprême dont je dépens. Un Dieu, & par conséquent une Majesté souveraine, que je dois adorer ; une bonté Souveraine, que je dois aimer ; une Providence bien-

faisante qui veille sur moi , que je dois reconnoître ; un modèle de perfection , de sagesse , de régularité , d'ordre , que je dois imiter , comme le seul moyen de me le rendre propice par la conformité de nos cœurs.

Or , Messieurs , je le demande à toutes les âmes attentives sur elles-mêmes. N'est ce pas ainsi , que la conscience non-seulement nous appelle à la religion , mais qu'elle nous en apprend tous les devoirs.

Devoirs de la religion , si naturellement connus , que la seule raison les a découverts aux sages du paganisme. Quel est , dit Sénèque (a) , le vrai culte que nous devons à la divinité ?

1°. De reconnoître son existence :

---

(a) Sen. ep. 95.

284 *Dix-septième Discours.*

*Primus Deorum cultus Deos credere.*

2°. De rendre à son être sa majesté, en le reconnoissant tel qu'il est, plein de bonté, sans laquelle il n'y a point de majesté. *Reddere illis majestatem, reddere bonitatem, sine quâ nulla majestas est.*

3°. D'être convaincu de sa Providence universelle dans le gouvernement du monde, & en particulier du genre humain. *Scire illos esse, qui præsident mundo, & generis humani tutelam gerant.*

4°. De se rendre sa bonté propice en l'imitant sur la terre : imitation de sa bonté, qui est le culte le plus parfait que nous lui puissions rendre. *Vis Deos propitiare? bonus esto: satis illos coluit, quisquis imitatus est.*

Voilà donc manifestement le service de religion, où notre con-

science nous appelle : service , dit encore Senèque , qui n'est pas une servitude : c'est un état de pleine liberté. *Parere Deo libertas est.* Ou plutôt , comme parle un plus grand Auteur , c'est une véritable royauté ; *Servire Deo regnare est.* Faisons voir que cela est vrai à la lettre , & en quel sens.

2<sup>e</sup>. Comment la conscience nous appelle à l'amour de l'ordre , qui soumet notre corps à notre esprit. C'est-à-dire , à l'honneur.

Oui , Messieurs , je l'ai dit. Le service de Dieu est une véritable royauté : qui relève , il est vrai , d'un souverain , & par conséquent qui a ses devoirs ; mais qui a aussi ses droits fondés sur l'ordre éternel. Et le premier commandement que nous a fait le Créateur , c'est d'en user. Je vous ai donné un corps :



c'est un royaume que je vous ai confié pour le gouverner sous mes loix : pour régner sur vos sens , sur vos passions , sur tous vos appétits. *Sub te erit appetitus ; & tu dominaberis illius (a)*. Consultons notre conscience : nous y trouverons ce commandement écrit en caractères ineffacables. Soyez maître de votre corps. Il a des appétits aveugles qui préviennent la raison ; apprenez leur à la suivre : des passions impérieuses qui voudroient vous dominer ; apprenez leur à vous obéir. En un mot , soyez roi , où vous devez l'être par la loi de l'ordre éternel.

C'est le premier sentiment d'honneur , qui saisit un enfant au sortir du berceau. Il veut régner sur son corps. Il lui commande d'aller où il

---

(a) Gen. 4.

lui plaît : de continuer sa marche ou de s'arrêter ; plein de joie , quand il en est obéi ; désolé quand il trouve de la résistance : il se fâche ; il se dépite , comme un roi mineur , qui n'est pas maître dans ses états. Il conçoit bientôt des idées encore plus nobles.

Sa première ambition étoit de régner sur son corps. Dans un âge plus avancé , la raison lui fait concevoir , qu'il est encore plus beau de régner sur l'intérieur de son royaume ; c'est-à-dire , sur les passions de son ame , sur toutes ces impressions involontaires , qui viennent du corps malgré lui ou sans attendre ses ordres. Attentats contre son autorité Royale. Quelle servitude pour un esprit qui commence à se connoître , que de se voir assujéti à des besoins étrangers à sa

nature , à des passions rebelles , qui le détournent de ses plus nobles occupations. Il faut donc s'en affranchir. C'est le sentiment d'honneur , que la conscience nous inspire naturellement.

Non , dit Senèque (a), par la seule idée de l'ordre naturel ; non , je ne reconnoîtrai jamais mon corps pour mon maître. *Major sum , quàm ut mancipium sim corporis mei.* Jamais cette chair vile & méprisable , ne me fera commettre une telle indignité. *Nunquàm ista caro compellet me ad indignam bono simulationem.* Nous composons ensemble un tout. Mais je ne traiterai jamais d'égal à égal avec mon corps. C'est à mon esprit seul , qu'il appartient de commander. *Nunc tamen dùm adhæremus , non*

---

(a). Ep. 65,

*erimus æquis partibus focii. Animus ad se omne jus ducet.* Jetiens dans mon corps le même rang , que Dieu dans l'univers : que mon corps obéisse donc à mon esprit , comme l'univers à Dieu. *Quem in hoc mundo locum Deus obtinet , hunc animus in homine : serviant ergo deteriora melioribus.*

Ainsi parloit un Philosophe Payen. Rentrons dans notre conscience , & nous y entendrons une voix qui nous parle à tous le même langage , pour nous appeller à l'honneur de régner sur notre corps. C'est la seconde vertu effencielle à l'homme.

3<sup>o</sup>. Comment la conscience nous appelle à l'amour de l'ordre , qui nous soumet aux loix de la société humaine : c'est-à-dire , à l'humanité en tant qu'elle renferme toutes les vertus sociales. Allons à la source

de l'union de cœur , qu'elle nous demande.

Le principe est , que Dieu nous a fait tous naître d'un seul homme , pour ne former sur la terre , qu'une seule & unique famille générale. *Deus fecit ex uno omne genus hominum inhabitare super universam faciem terræ (a).*

C'est ce que nous apprend l'histoire de la création du monde. La tradition s'en est conservée parmi toutes les nations sçavantes ; & nous en allons voir des monumens sensibles dans notre cœur,

Voulons-nous connoître quelles sont les loix de la société humaine ? Revenons encore une fois dans notre conscience. Que nous dit-elle à la vue les uns des autres ? C'est

---

(a) Act. 17. v. 26.

la voix du sang qui nous va répondre.

D'abord , je vois dans la maison paternelle : un père & une mère , à qui je dois le jour. *Père & mère honoreras* : des frères & des sœurs : *Aimez-vous les uns les autres* , comme issus d'un même sang. Des grands & des petits , selon l'ordre de leur naissance : Que les grands prennent soin des petits , & que les petits respectent les grands.

Je sors de la maison paternelle. J'entre dans une ville. Et je vois une grande famille composée de plusieurs autres , mais formée sur le même plan , que ma famille particulière : des supérieurs établis par les loix , pour être les pères du peuple : des citoyens rassemblés , pour s'aider en frères dans leurs communs besoins : des inférieurs

destinés au service public, mais sans préjudice de l'égalité naturelle par l'identité du sang qui coule dans nos veines.

Enfin, je fors du lieu de ma naissance : je voyage de royaume en royaume : je passe les mers : je fais le tour entier du monde, sans sortir de ma famille. Je trouve des frères partout où je trouve des hommes. Je puis ignorer l'histoire, le nom du premier père dont nous sommes tous descendus : mais à la vue des autres hommes, je ne puis ignorer le mouvement sensible que le Créateur a imprimé dans mon cœur, pour m'attester que nous sommes tous nés d'un même sang.

Ici, Messieurs, dites moi : L'Auteur de la Nature pouvoit-il employer un moyen plus efficace, que la voix du sang, pour nous exciter

à toutes les vertus sociales ; à respecter nos supérieurs avec amour ; à aimer nos égaux avec respect ; à traiter nos inférieurs avec une affection fraternelle ; & pour tout dire , en un mot , à n'être tous dans le monde qu'un cœur , & qu'une ame : *cor unum & anima una* , comme il est écrit de la plus parfaite société , qui fut jamais sur la terre ?

C'est la première merveille de la conscience. Elle nous appelle sans cesse à l'amour de l'ordre en tout : à la religion , à l'honneur , à l'humanité : & nous n'avons qu'à nous y rendre attentifs , pour en apprendre tous nos devoirs.

Mais, si la Nature a jetté dans nos cœurs tant de semences de vertu , pourquoi tant de vices dans le monde ? pourquoi le désordre pré-



291 *Dix-septième Discours.*

vaut-il presque partout sur l'ordre ? faut-il s'en étonner ? qui est-ce qui rentre dans sa conscience, pour la consulter sérieusement & de bonne-foi ? & quand elle nous parle sans être consultée, pour nous avertir de nos devoirs, qui ne préfère à ses exhortations secrètes, la voix tumultueuse des sens qui nous entraînent ? Les soins de la vie, les emplois du monde, les plaisirs, les affaires, tout conspire à nous répandre hors de nous-mêmes : & c'étoit fait de la vertu parmi les hommes, si, pour nous y rappeler, Dieu n'avoit donné à notre conscience une voix plus forte, que celle des exhortations.

C'est la seconde merveille de cette admirable faculté de l'ame : je veux dire, la peine attachée au

mépris de l'ordre , comme à un crime de rébellion , contre le suprême Ordonnateur de l'univers.

Oui , Seigneur , dit saint Augustin , qui en avoit fait une si longue , & si cruelle expérience ; vous en avez porté la loi , & nous la voyons partout exécutée ; que toute ame qui se dérègle , devient son supplice à elle-même. *Jussisti enim , & sic est , ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus* (a).

Loi juste , puisqu'elle ne punit que des rebelles à l'ordre. Mais en même-temps , il faut le reconnoître avec actions de grâces , loi de miséricorde , puisqu'elle n'a pour objet , que de nous rappeler à la vertu par les peines inséparables du crime. Quelles sont ces peines ? Admirons

---

(a) S. Aug. conf. l. 1. c. 12.

la sagesse du Créateur dans la punition des coupables , selon l'espèce d'ordre qu'ils ont violé.

1°. Quelle est la peine d'une ame rebelle à l'ordre qui nous soumet à Dieu , à notre Créateur , à nôtre bienfaicteur continuel ?

Ingrat & perfide envers le Dieu qui vous a formé , quelle doit-êre votre inquiétude , quand vous rentrez dans votre conscience ? direz-vous que vous ne le connoissiez pas ? pouvez-vous ignorer tant de beaux ouvrages qui vous l'annoncent de toutes parts ; tant de biens que vous recevez de sa main ; tant de maux que vous souffrez malgré vous , & par conséquent qui vous font sentir sa présence ? je n'y pensois pas. Et à quoi donc pense un homme , qui ne pense pas qu'il y a un Dieu qui nous gouverne ?

J'en doutois, Oui, peut-être depuis que par vos défordres vous avez irrité sa colère : en doutiez-vous, quand votre conscience n'avoit rien à vous reprocher ? soyons de bonne-foi, du moins avec nous-mêmes.

Je vivois tranquille sous la protection de mon Créateur. On m'annonçoit ses loix : je les écoutois sans peine ; ravi même de voir à la tête le commandement de l'aimer, comme un témoignage infailible de sa prédilection pour moi ; bien certain que la rupture ne viendrait jamais de sa part. Mais depuis que j'ai eu le malheur d'abandonner l'ordre, qui me soumettoit à ses volontés, quelle révolution dans ma conscience ! plus de paix dans mon cœur. Plus de sérénité dans mon ame. Inquiet sur mon état présent, qui me fait horreur : inquiet

298 *Dix-septième Discours.*

sur mon sort futur , qui me fait trembler. Que suis-je devenu ? que deviendrai-je ? devenu coupable aux yeux de l'Ordre éternel , que j'ai offensé , que puis-je devenir , qu'un malheureux éternel ? supplice inévitable d'une ame rebelle à l'ordre , qui soumet notre esprit à Dieu , à notre Créateur : une inquiétude mortelle , sur notre état présent , & sur notre état futur. Car de quelle paix peut jouir une ame qui résiste à Dieu. *Quis restitit ei , & pacem habuit (a) ?*

2<sup>o</sup>. Quelle est la peine d'une ame rebelle à l'ordre , qui soumet notre corps à notre esprit ?

Vous le sçavez , Messieurs ; l'homme dans son origine étoit le maître absolu de son corps. Les im-

---

(a) Job. c. 9. v. 4.

pressions qu'il en recevoit en conséquence de la Nature, l'avertissoient de ses besoins avec respect. Elles n'excitoient en lui que des desirs modestes, soumis à la raison. Il se révolta contre Dieu; & aussitôt son corps se révolta contre son esprit. Quelle dégradation? Quelle fut sa honte de se voir tout-à-coup esclave où il devoit être maître? C'est la peine que la conscience fait sentir à tout homme, qui se laisse dominer par les passions du corps. A force de s'en laisser vaincre, on aggrave le joug de sa servitude naturelle par un esclavage libre, d'autant plus honteux, que l'on en a soi-même forgé les fers.

Saint Augustin, qui en avoit si long-temps éprouvé la rigueur, nous en a fait dans ses confessions une peinture bien effrayante. Quels

300 Dix-septième Discours.

tourmens la honte de mes fers ne me fit-elle pas souffrir ? *suspirabam ligatus non ferro alieno, sed meâ ferreâ voluntate* (a). Il fallut d'abord, pour se procurer quelque repos, étouffer la voix de la pudeur naturelle. Car le moyen de vivre avec la honte de soi-même. Il trouva des semblables qui faisoient gloire de leur ignominie. A leur exemple, il eut honte de sa honte. *Cùm dicitur, eamus, faciamus, pudet non esse impudentem* (b). Il s'étourdissoit avec eux. Mais la solitude le ramenoit toujours à la nature. La réflexion lui fesoit reconnoître malgré lui, que son esclavage étant volontaire, étoit non seulement honteux, mais criminel : & par conséquent rede-

---

(a) Conf. l. 8. c. 5.

(b) L. 3. c. 9.

vable à la justice de l'Ordre offensé. La terreur des suites le troubla. Que ne fait-on pas pour s'épargner la mortification de s'avouer coupable ! Nouveau Philosophe , il examina la fameuse question de l'origine du mal. Un Dieu plein de bonté n'en peut-être la cause. Il y a donc un autre principe éternel. Un principe nécessaire du mal. C'est lui sans doute , qui le produit en moi. *Peccat in nobis alia nescio quæ natura , quæ nos non sumus* (a). Il consulta même les Astrologues. C'est votre planète qui fait en vous , tout le mal que vous croyez faire. La continence est donc pour vous une vertu impossible.

Quelle humiliation pour un si

---

(a) L. 5. c. 10.



302 *Dix-septième Discours.*

grand esprit , s'il eût été capable de se calmer par des raisonnemens si absurdes ? rien ne pouvoit le rassurer contre les cris de sa conscience. Il avoit toujours aimé la beauté de l'ordre où il voyoit sa difformité. Il avoit même fait un traité du beau & du décent qui, sans doute, condamnoit l'indécence de son libertinage. Il voyoit tout-à-tour de lui des exemples de continence , qui lui en démontroient la possibilité. Ne pourrai-je pas faire ce qu'ils ont fait ? on lui en raconta un jour , comme par hazard , une histoire toute récente. Il l'écouta sans l'interrompre. Cependant quel étoit mon trouble , dit-il lui-même ? je me sentoís rongé au fond du cœur , confus & confondu , frappé d'une honte qui me fesoit trembler.

*Rodebar intus , & confundebar pudore  
horribili (a).*

La honte & la crainte , qui en est inféparable , c'est le supplice des ames rebelles à l'ordre , qui foumet notre corps à notre esprit. La sentence est portée : il faut régner sur notre corps , ou mourir de confusion à la vue de notre esclavage.

3°. Quelle est la peine d'une ame rebelle à l'ordre , qui nous foumet aux loix de la société humaine ?

Rappelez-vous , Messieurs , le principe que nous avons posé dans la première partie de ce Discours. Dieu nous a fait tous naître d'un seul homme , pour nous unir ensemble par les liens d'un même sang : & par une suite nécessaire il

---

(a) L. 8. c. 7.

304 *Dix-septième Discours.*

a imprimé dans nos cœurs des inclinations sociales , pour nous faire coopérer avec la providence à notre mutuelle conservation. C'est la voix du sang qui nous l'ordonne au nom du Créateur. Que doit-il donc nous arriver , si au lieu d'être dociles à cette voix sacrée , nous y sommes rebelles ? Notre punition est inévitable. Notre conscience en est chargée.

Quel fut le supplice du premier des hommes qui répandit le sang humain ? L'envie & la colère , lui en inspirent la pensée. La voix du sang se récrie. Le voilà plongé dans une tristesse mortelle. Il passe outre. Malheureux , qu'as-tu fait ? la voix du sang de ton frère crie vengeance au Ciel contre toi. *Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terrâ.* Le voilà au désespoir. Tout le monde

va conjurer ma perte. Où fuirai-je ? Dieu lui-même a beau le rassurer. Non , dit-il , mon crime est trop grand. Le voilà pour jamais livré aux furies de sa conscience.

Nous l'osons dire , Messieurs , la punition du premier des homicides , subsiste encore dans tous les imitateurs de son crime ; & ils ne sont pas si rares que l'on pourroit se l'imaginer. On ôte la vie à un homme en plusieurs manières. Vous le calomniez dans le monde par des crimes supposés. Vous lui ôtez l'honneur , qui est la vie civile : la voix du sang de votre frère vous crierà toujours , à l'imposture. Vous le dépouillez de son patrimoine : vous lui ôtez la vie , en lui ôtant son bien. La voix du sang de votre frère vous crierà toujours , à l'injustice. Vous laissez le pauvre périr

dans la misère : vous lui ôtez la vie en ne la lui sauvant pas : la voix du sang de votre frère vous criera toujours , à l'inhumanité. Vous ferez la discorde entre vos concitoyens : vous leur ôtez la vie sociale, qui est l'union des cœurs : la voix du sang de vos frères vous criera toujours , au meurtre de la société humaine.

Et en combien d'autres manières peut-on donner la mort à un homme sans répandre son sang ? Ne sçait-on pas qu'il y a des paroles meurtrières , des offenses mortelles ? Mais grâce à la conscience , nous ne pouvons porter aux hommes de ces coups inhumains , sans en recevoir bientôt le contre-coup. La passion calmée , la voix du sang se réveille. On commence à sentir , que l'on s'est blessé soi-même en

bleffant un autre. On éprouve dans son cœur un combat qui vange l'offensé. On ne veut pas convenir que l'on a tort. Mais on ne peut aussi se convaincre pleinement que l'on a raison. Cruel état. On s'accuse, on se justifie, on s'absout, on se condamne, on se justifie encore pour se condamner de nouveau. Car enfin, justifions nous tant qu'il nous plaira. C'est toujours un homme, c'est mon sang, que j'ai outragé dans sa personne. Reproche sanglant, supplice inévitable d'une ame rebelle à l'ordre qui nous soumet aux loix de la société humaine.

En est ce assez, Messieurs, pour nous faire admirer le Créateur dans l'institution de la conscience ? Nous avons dit, que c'est le grand ressort de la Providence dans le gouvernement du monde moral. Pouvons-

308 *Dix-septième Discours.*

nous rentrer dans nous-mêmes sans en sentir le jeu admirable dans notre cœur ? pouvons-nous regarder tout-au-tour de nous , sans en voir des effets sensibles dans l'ordre , qui règne dans la société par le concours d'un si grand nombre de volontés libres ? un si bel ordre pourroit-il subsister si constamment sans un principe intérieur ? je veux dire , sans l'amour de l'ordre. On dit assez souvent , qu'il n'y a plus de conscience dans le monde. Nous en voyons des signes manifestes dans ceux-mêmes , qui en paroissent le moins avoir. Tout le monde respecte encore la conscience. On la demande aux autres pour garand de leur sincérité. On la donne soi-même aux autres pour garand de sa fidélité. Nous la jurons même , comme une espèce de divinité , en présence

de laquelle nous n'oserions mentir : & en effet , quand nous la jurons à faux , nous sentons qu'elle se venge. Nous sentons qu'elle nous donne un démenti secret , qui a toujours deux suites cruelles : la honte inséparable du mensonge , & la crainte , s'il est découvert , de passer dans le monde pour un homme sans foi. On en rougit déjà devant soi-même. C'est par là , que la conscience , naturellement pleine d'honneur , conserve parmi les hommes , ce reste de sincérité que nous y voyons encore. C'est par un moyen pareil , que malgré la corruption des mœurs presque générale , elle y conserve encore quelques vertus intactes au vice , & que dans les méchans mêmes les plus déterminés au mal , elle conserve quelques sentimens de vertu , qui les empêchent de porter le crime aussi



310 *Dix-septième Discours.*

loin, que le demanderoit quelquefois leur sûreté, ou du moins leur sécurité. Toutes les histoires saintes & profanes, en ont fait la remarque. Un de nos politiques modernes disoit, que les méchants ne périssent, que parce qu'ils ne sont méchants qu'à demi. Mais la véritable raison est, que par des voies secrètes, mais admirables, comme parle saint Augustin, *miris & occultis modis*, la Providence a mis des bornes à la méchancheté des hommes; & après tant de preuves que nous en avons données, nous croyons que la plus forte barrière qu'elle oppose dans le monde au progrès des crimes, c'est la conscience.



DIX-HUITIÈME  
DISCOURS.  
SUR LES MERVEILLES.  
DES  
HABITUDES.

**DIX-HUITIÈME**



DIX-HUITIÈME  
DISCOURS.  
SUR LES MERVEILLES,  
DES  
HABITUDES.

---

MESSEIERS,

QUELLE différence entre un enfant au berceau, & un enfant au sortir de ce premier âge? D'abord ce n'est, pour ainsi dire, dans son esprit, ni dans son corps, qu'un homme à peine ébauché par la Na-

ture. Dans son esprit aucune science, aucune idée distincte, aucune pensée fixe. Dans son corps nulle adresse, dans ses mouvemens nulle décence, nul signe d'une ame qui les dirige à une fin. Mais attendons quelques années, dont le nombre même n'est pas fort grand, quelle métamorphose ? nous voyons cette espèce d'automate à figure humaine changée en homme raisonnable. Il sçait une langue sans l'avoir apprise. Il en ignore les règles, & il nous la parle de manière à nous faire entendre ses pensées. Nous raisonnons avec lui, & il raisonne avec nous. La sphère de ses connoissances est encore bien étroite ; Mais si nous sçavons nous y renfermer avec lui en le questionnant, ou en lui répondant selon sa portée, nous serons surpris de la voir si étendue en si peu de temps.

D'où vient dans un enfant de quelques années un changement si admirable ? un passage si prompt d'un état stupide à un état de raison ?

Vous me répondrez sans doute, que c'est de l'habitude qu'il a prise en croissant en âge de raisonner avec lui-même, par la nature de son ame, essentiellement réfléchie ; ou que ses premiers instrumens lui ont fait prendre de raisonner avec eux par le commerce de la parole, où ils l'ont associé presque dès le berceau.

La réponse est solide. Mais je vous l'avoue, Messieurs ; elle pique plus ma curiosité, qu'elle ne la contente. Elle me fait naître plus de questions, qu'elle n'en peut résoudre. Je les réduis à trois principales.

1°. Quelle est la nature des habitudes ?

316 *Dix-huitième Discours.*

2°. Quelle est la manière dont elles se forment ?

3°. Quelle est leur force quand elles sont formées ?

Trois questions essentielles à la connoissance de l'homme. Tâchons d'y répondre , du moins avec un ordre assez lumineux pour mériter votre attention.

I.°

*Quelle est la nature des habitudes ?*

Si pour bien connoître la nature d'une chose , il suffisoit d'en sçavoir le nom , & sa notion vulgairement reçue , la réponse à cette première question , ne souffriroit aucune difficulté. Tout le monde entend par le mot d'habitude , une certaine dis-

position de l'esprit ou du corps, qui nous rend facile une action que nous avons faite plusieurs fois. Ainsi un élève de la géométrie en se démontrant les premières propositions d'Euclide, acquiert la facilité de bien conduire son esprit dans la démonstration des suivantes. Ainsi un enfant sous un maître d'écriture, acquiert la facilité de bien conduire sa main pour bien former ses lettres : sous un maître de musique, la facilité de bien conduire sa voix dans le chant : sous les maîtres des autres arts libéraux ou mécaniques, une facilité pareille pour en bien construire les ouvrages.

Cette notion commune des habitudes, nous peut donc suffire dans nos discours ordinaires, où il n'est pas question de philosopher : nous voyons même qu'elle a suffi aux Phi-



318 *Dix-huitième Discours.*

Philosophes pour diviser les habitudes en leurs espèces : en spirituelles , & en corporelles ; en infuses , & en acquises ; en bonnes , & en mauvaises ; qu'ils ont encore subdivisées en un nombre infini d'autres. Mais quand nous les aurions toutes nombrées , toutes spécifiées , chacune par sa notion reçue , en serions-nous plus avancés dans la connoissance de leur nature ?

Vous dites , par exemple , que les habitudes sont des dispositions de l'esprit ou du corps. Mais je vous demande , quelle est la nature de ces dispositions spirituelles ou corporelles ? pouvez-vous m'en donner une définition bien exacte ; comme dans l'arithmétique , celle des nombres ; dans la géométrie , celle du quarré ou du cercle ; comme dans la philosophie transcendante ,

celle de Dieu sous le nom de l'Être ou de l'Existant par essence, tel qu'il s'est défini lui-même : *Ego sum qui sum.*

Vous dites encore, que l'habitude nous rend facile une action que nous avons faite plusieurs fois : & il est vrai, qu'après un certain nombre d'actes répétés par rapport à un même objet, nous sentons de la facilité à les reproduire quand il nous plaît. Mais je vous demande encore, quelle est la nature de cette facilité que nous acquérons quelquefois si difficilement ? seroit-ce quelque nouvelle faculté de l'esprit ou du corps, que nous entons sur nos facultés naturelles, comme par une espèce de création subalterne ? On dit en effet tous les jours, que l'habitude est une seconde nature : & quand nous parlons ainsi, nous sça-

vons que tout le monde nous entend. Mais dans ce langage si bien entendu , nous sçavons en même-temps , qu'il y entre plus de sentiment que d'idée claire.

C'est , Messieurs , toute la réponse que nous pouvons faire à notre première question sur la nature des habitudes. Nous ne les connoissons que par le sentiment intérieur de la facilité , qu'elles nous donnent de reproduire , quand il nous plaît , les actes qui les ont produites. Nous ferons peut-être plus heureux en expliquant leur formation. Nous avons l'idée du Créateur pour nous y conduire.

## II. °

*Quelle est la manière dont se forment les habitudes ?*

Posons d'abord quelques princi-

pes de fait incontestables. Il est certain par l'expérience universelle,

1°. Que nous n'acquérons les habitudes, soit de l'esprit, soit du corps, que par des actes réitérés.

2°. Que ces actes à force de se réitérer, laissent en nous des impressions durables, comme des traces de leur passage.

3°. Que ces impressions durables qui nous en restent, sont des modifications actives de notre substance, puisque nous sentons qu'elles nous inclinent à reproduire les actes, qui les ont produites originairement.

4°. Que la manière dont elles se forment, suit constamment les mêmes règles dans tous les hommes. Règles par conséquent, que nous n'avons point faites : & par conséquent, que la formation des habi-

322 *Dix-huitième Discours.*

rudes est un effet nécessaire des loix du Créateur.

C'est la merveille qu'il est question d'expliquer. Allons à la source des lumières.

Quel a été le dessein du Créateur en nous formant à son image, intelligens. & libres ? Consultons l'idée de l'Être infiniment parfait. Quelle autre fin a-t-il pu s'y proposer, que de nous faire coopérer avec lui à notre perfection : à la perfection de notre esprit par la recherche de la vérité, & à la perfection de notre cœur par un amour constant de l'ordre.

Telle est la gloire à laquelle Dieu nous appelle : c'est-à-dire, pour me servir de l'expression d'un Auteur sacré, à être les coopérateurs de la vérité, en nous appliquant aux sciences véritables, & les coo-

pérateurs de l'ordre , en nous adonnant aux vertus solides.

Or , Messieurs , en cette qualité de coopérateurs de Dieu dans un si grand ouvrage , quelle est la partie de l'opération qui nous peut appartenir ? & quelle est , si j'ose ainsi m'exprimer , la partie dont il s'est chargé lui-même pour y mettre la dernière main ?

Nous y contribuons très certainement par des actes libres de notre volonté , puisque nous sentons que la conscience & la vertu , ne se forment en nous qu'en conséquence. Mais il y a toujours bien loin d'un acte , ou même de plusieurs actes à une habitude formée. Ne craignons pas que Dieu laisse imparfait son ouvrage. Nous savons qu'il a porté une loi , suivant laquelle , après un certain temps

324 *Dix-huitième Discours.*

d'application à la recherche de la vérité, ou à la pratique de l'ordre, nos actes se trouvent changés en habitudes. Nous sçavons même, que cela doit être ainsi nécessairement, par cette règle de la Justice éternelle : que tout travail mérite sa récompense. *Dignus est enim operarius mercede suâ.*

Tirons la conséquence. Nous allons faire voir, à quel titre Dieu se donne dans les Livres saints, les deux grands noms de Dieu des sciences, & de Dieu des vertus. C'est lui-même qui les produit en nous par une espèce de création nouvelle. Je m'explique.

1°. Comment Dieu produit-il dans notre esprit les habitudes scientifiques : la science, par exemple des nombres, la géométrie, la métaphysique ou la théologie natu-

relle. Car nous en avons averti. Nous ne parlons, que des sciences qui nous perfectionnent véritablement l'esprit.

Il est évident, que Dieu nous en a donné gratuitement tous les principes généraux, dans les idées immuables de leurs objets. Mais il faut l'avouer; que dans la recherche des vérités particulières, qui en sont les conséquences, nous sentons bientôt, qu'il a eu dessein de nous les faire acheter, pour nous apprendre d'abord, par la difficulté que nous y rencontrons, que nous ne sommes pas notre lumière à nous-mêmes : & par conséquent, que nous avons besoin d'un autre maître pour nous les enseigner. Mais à quel prix? c'est lui-même, qui l'a fixé par une loi constante que nous trouvons consignée dans les oracles



326 *Dix huitième Discours.*

de la sagesse éternelle. Voulez vous acquérir toutes les sciences dont je vous ai rendu capables ? *Attendite, ut sciatis prudentiam* (a). Rendez-vous attentifs à ma voix, & je vous en instruirai. Notre attention est le prix auquel Dieu nous promet la connoissance de la vérité. C'est la prière naturelle, qui la lui demande ; la recherche, qui la trouve ; le coup frappé à la porte, qui nous en fait ouvrir les trésors. *Attendite.* Remplissons cette première partie de la loi ; pour l'accomplissement de la seconde, comptons sur la fidélité du Législateur.

Et en effet, Messieurs, où sont les amateurs constans de la vérité, qui se plaignent de lui avoir jamais donné une attention ingrate ? Se-

---

(a) *Prov. c. 4.*

roit-ce dans la science des nombres , où la seule attention à leur suite naturelle , 1 , 2 , 3 , 4 , &c. jusqu'à l'infini , nous démontre au premier coup d'œil , tant de vérités incontestables ? Serait-ce dans la géométrie , où la seule attention à la ligne droite & au cercle , nous découvre une seconde carrière de vérités si évidentes , que les enfans mêmes nous y peuvent suivre ? Serait-ce enfin , dans la métaphysique , dans cette reine des sciences qui a Dieu pour objet , où la seule attention à son idée substantielle , *ego sum qui sum* ; je suis l'Être par essence nous donne en un mot une théologie toute entière , un traité complet des attributs divins ? Arithméticiens , Géomètres , Philosophes , scrutateurs profonds du vrai immuable , c'est à votre expé-

rience que j'en appelle : n'avez-vous pas toujours senti dans vos recherches sçavantes, la présence d'un Maître fidèle dans ses engagements : qui vous conduisoit pas à pas de vérités en vérités ; qui vous les éclaircissoit à mesure que vous vous y rendiez plus attentifs ; qui les rangeoit par ordre dans l'esprit, chacune dans son rang de consécution les unes des autres ; qui non-seulement vous en découvroit les conséquences ultérieures dans sa lumière , mais qui vous les faisoit tirer à vous-mêmes , pour vous faire l'honneur de la découverte ; & enfin , qui après un certain temps d'application de votre part , les rassembloit dans votre mémoire pour vous en mettre en pleine possession , par cette règle de sa justice éternelle , que tout travail mérite sa récompense.

*Ainsi*

Ainsi se forment dans notre esprit les habitudes scientifiques. L'Auteur de la Nature est uniforme dans ses voies. Nous suivrons le même principe, en expliquant la formation des habitudes vertueuses.

2<sup>o</sup>. Comment Dieu produit-il la vertu dans notre cœur, je veux dire, l'amour constant de l'ordre dans les trois espèces que nous en distinguons dans l'homme : la religion, l'honneur & l'humanité ? Nous venons de faire voir, que la seule attention de l'esprit à nos idées scientifiques, nous peut absolument suffire pour acquérir toutes les sciences dont nous sommes capables. Il n'en est pas de même à l'égard de la vertu. Dieu nous en propose l'acquisition à un plus haut prix. Outre l'attention de notre esprit à l'ordre éternel pour y apprendre nos de-



330 *Dix-huitième Discours.*

voirs , il nous demande indispensablement des actes du cœur pour nous y attacher par un amour stable , dominant sur tous nos autres amours. C'est la perfection à laquelle Dieu en nous formant sur son image , nous appelle par la nécessité même de l'ordre , qui est sa loi comme la nôtre.

La question est de sçavoir en détail , quels sont les actes du cœur qu'il exige de nous , pour nous conduire à une fin si glorieuse pour lui & pour nous ?

Ne disons rien de nous-mêmes dans une matière si délicate. L'Auteur du livre de la Sagesse (a) , nous les a tous marqués dans leur suite naturelle , ou plutôt nécessaire : comme nous l'allons voir par la seule intelligence des termes.

---

(a) Sap. c. 6. n. 18. 19. &c.

Le commencement de la sagesse est un desir ardent de l'acquérir, *initium sapientiæ verissima est disciplina concupiscentia*. C'est la première préparation du cœur à la vertu. C'est donc l'amour de la règle ou de l'ordre dans les mœurs, qui en est le premier acte. *Cura ergo disciplinæ dilectio est*. Un amour de l'ordre éternel, non-seulement spéculatif, qui pourroit n'aboutir qu'à une stérile complaisance dans sa beauté, mais un amour effectif qui nous en fasse observer les loix : *dilectio custodia legum illius est* : & parce qu'une observation passagère des loix de l'ordre, seroit encore insuffisante pour mériter le nom de vertu, il y faut joindre la constance pour déterminer Dieu à consommer son ouvrage, en créant dans notre cœur une pureté incorruptible : *custoditio*

332 *Dix-huitième Discours:*

*autem legum consummatio incorruptionis est.* Pureté incorruptible du cœur, qui enfin, nous rendra semblables à Dieu notre modèle indispensable. *Incorruptio autem facit esse proximum Deo.* Nous n'ajoutons rien, Messieurs, à sa divine parole: Ne soyons, ni assez lâches, ni assez téméraires pour en rien rabattre.

Mais quoi, me direz-vous sans doute, cette pureté incorruptible du cœur, dans laquelle vous faites consister la perfection, est-elle donc possible à l'homme, surtout dans l'état présent de la nature corrompue? je vous renvoie pour la réponse à l'Auteur du livre de la Sagesse, ou plutôt à son Inspirateur: à celui-là même, qui, autrefois disoit à des hommes aussi foibles que nous: Soyez saints parce que je suis saint: à celui qui nous dit à

nous-mêmes encore aujourd'hui :  
Soyez parfaits , comme votre Père  
celeste est parfait. On a beau crier  
dans le monde , à l'impossibilité du  
precepte. L'Auteur de la loi aussi  
puissant que sage , nous la sçaura  
bien rendre non-seulement possible,  
mais facile & agréable , par la con-  
version des actes de vertus qu'elle  
nous ordonne , en habitudes ver-  
tueuses. Après quoi , nous n'aurons  
plus qu'à suivre notre inclination  
dominante. C'est la dernière mer-  
veille des habitudes qui nous reste  
à expliquer.

### III.<sup>o</sup>

#### *De la force des habitudes.*

Ici , Messieurs , comme dans l'ar-  
ticle précédent , nous ne parlerons  
que des habitudes qui entrent direc-  
tement dans le dessein du Créateur ,



334 *Dix-huitième Discours.*

pour nous conduire à toute la perfection d'esprit & de cœur, dont il nous a rendu capables.

Quelle est la force qu'elles nous donnent chacune dans son département C'est la question présente, qui en renferme deux, comme vous le voyez très-intéressantes.

Et pour commencer par la plus simple, quelle est d'abord la force des habitudes scientifiques sur notre esprit : la force, par exemple, de l'Arithmétique & de la Géométrie ? Car nous n'en connoissons pas qui soient plus propres à notre dessein, par deux raisons : par la nature des vérités qu'elles nous enseignent ; elles sont éternelles : & principalement par la méthode qu'elles y emploient ; elle est infallible.

D'où il suit en conséquence des loix du Créateur, que ces deux

sciences fondamentales des mathématiques, nous doivent donner naturellement toutes les qualités qui constituent la véritable force d'esprit : la solidité, la justesse, la pénétration, l'étendue, &c. comme nous l'allons faire voir en peu de mots.

La solidité, par l'habitude que nous y contractons avec des vérités éternelles, immuables, nécessaires, les seules capables de nous éclairer solidement : la justesse, par la précision des idées de nombres, & des premières figures géométriques qui nous en présentent continuellement des modèles si parfaits : la pénétration, par l'habitude que l'on y prend d'abord, de ne raisonner que sur des principes évidens, & par des conséquences évidemment liées avec leurs principes : l'étendue, par la

336 *Dix-huitième Discours.*

nécessité où l'on s'y trouve a tout moment de considérer plusieurs vérités à la fois , pour démontrer par leur assemblage quelque proposition particulière qui tient à toutes ; & pour ne pas oublier le point le plus important , la liberté d'esprit , que nous acquérons peu-a-peu de nous rendre maîtres de notre attention , pour la porter où il nous plaît , pour la fixer sur un même objet autant qu'il est nécessaire , pour en examiner toutes les faces avant que d'en juger ; en un mot , pour la soutenir constamment jusqu'à ce que la vérité que nous cherchons , se manifeste à nous sensiblement par une évidence irrésistible.

C'est la force que les habitudes scientifiques , donnent à l'esprit en conséquence d'une attention persévérante : elles y produisent des qualités

lité infiniment plus estimables, ou du moins plus utiles, que la plupart des vérités qu'elles nous en peignent.

Que dirons-nous enfin, de la force des habitudes vertueuses ?

Nous entendons toujours par *vertu*, l'amour constant de l'ordre dans les trois espèces que nous en distinguons dans l'homme : la religion, l'honneur & l'humanité. Ce qui nous donne encore trois grandes questions à résoudre.

1°. Quelle est la force de la religion sur notre cœur, quand nous avons pris soin d'en acquérir l'habitude par tous les moyens, que le Créateur nous met à la main : par une attention constante à l'ordre éternel, qui, en nous faisant connoître que nous avons des devoirs, nous fait sentir que nous avons un Maître, par la considération intime de son idée substantielle, *Ego sum*

338 *Dix-huitième Discours.*

*qui sum*, la plus éloquente expression de sa divine essence : par la considération extérieure de ses ouvrages visibles, qui nous représentent si majestueusement sa grandeur, sa sagesse, une providence aimable toujours veillante à nos besoins : & surtout par l'effusion continuelle de de notre cœur, dans le sein de sa bonté pour nous fixer dans son amour, comme dans son seul véritable culte. Il est vrai, que d'abord il nous en coûte quelque peine pour nous élever si haut. Nous naissons avec d'autres amours, qui nous ravalent sans cesse vers la terre ; mais en nous y laissant naître, Dieu a porté une loi, suivant laquelle, après quelques épreuves de notre constance dans son amour, il nous en applanit toutes les difficultés, par la conversion de nos actes en habitudes ; & par-là, nous l'osons dire, que sa toute puissance devient

notre force pour nous y faire persévérer. Avançons.

2°. Quelle est la force de l'honneur sur notre ame ? c'est à dire , comme nous l'avons défini , l'amour constant de l'ordre , qui soumet notre corps à notre empire , pour le gouverner sous les loix du Créateur. Amour , je l'avoue , très foible dans ses premiers mouvemens. Nous ne commençons à les sentir , qu'à la naissance d'une raison tardive , quand elle commence à nous déclarer que Dieu nous a mis dans un corps , comme dans une place de guerre , pour la maintenir dans son service , en y soutenant notre dignité. C'en étoit peut être assez pour nous piquer d'honneur. Mais il falloit plus pour nous en faire pratiquer les devoirs. Nous entrons dans notre gouvernement sans expérience ; & par un malheur encore

340 *Dix-huitième Discours.*

plus terrible , nous trouvons en y entrant , les ennemis maîtres de la place. Des sens impérieux , qui ont usurpé le commandement ; une imagination fougueuse , qui ne connoit point de règle ; des passions conjurées contre la discipline. C'est pour les mettre à la raison , que l'honneur nous appelle ; & par la loi si souvent répétée de la formation des habitudes , nous en avons toujours le pouvoir : par une vigilance continuelle sur nous-mêmes , pour nous tenir toujours en garde contre leurs surprises ou leurs attaques : par une attention ferme aux ordres du Souverain pour les y soumettre ; par une résolution généreuse de les combattre sans relâche , sans faire jamais avec eux , ni paix , ni trêve , comme dans une guerre , où la seule suspension d'armes , feroit pour nous une défaite assurée ; mais aussi , où par un bonheur

signalé on ne peut - être vaincu , que lorsqu'on cesse de combattre ; où la continuation du combat est une victoire ; où la persévérance nous obtient toujours du Souverain, tous les renforts nécessaires pour continuer à vaincre ; & enfin , pour prix de la victoire , un règne paisible dans notre gouvernement , par la conversion de nos actes vainqueurs en habitude victorieuse. Finissons.

3°. Quelle est la force de l'humanité ? C'est ainsi , que nous appelons , en un mot , l'amour de l'ordre qui nous soumet aux loix de la société , où la Providence nous a fait naître Il ne s'agit donc plus ici d'une vertu guerrière. Toutes les vertus sociales sont essentiellement pacifiques , tranquilles , modestes , humbles , patientes : & par-là même d'autant plus estimables , qu'il en coûte



342 *Dix-huitième Discours.*

plus pour les acquérir. Nous ne pouvons y atteindre que par des combats continuels contre nous-mêmes , pour conserver la paix avec tous les hommes par un amour sincère de leurs personnes ; sans quoi il est évident , que nous n'aurions jamais ensemble qu'une paix trompeuse , qui , n'étant point signée par le cœur , seroit à tout moment exposée à une rupture prochaine. Mais , dans l'état présent de la nature dégradée , un tel amour est-il possible ? Un cœur humain , ou qui veut l'être , en peut-il douter ?

Vainquons d'abord notre amour-propre , qui est toujours le plus grand ennemi de l'amour social. C'est le premier préliminaire à la paix universelle , que l'humanité nous commande : notre amour-propre , qui nous défigureroit tous les hommes , étant une fois bien vaincu , nous permettra désor-

mais , de les considérer avec d'autres yeux ; l'amour social , qui nous est aussi naturel que l'amour de nous-mêmes , ou plutôt qui en fait partie , nous y fera bientôt reconnoître des traits qui nous les rendront aimables , malgré tous leurs défauts ; nous verrons toujours dans leurs personnes , des images de Dieu , des hommes issus d'un même sang que nous , des frères : nous sentirons renaître dans notre cœur , les premier sentimens de la Nature ; & il ne sera plus difficile d'appeller la religion au secours de l'humanité naturelle , ou plutôt de nous faire de l'humanité naturelle , une religion sainte , en considérant l'homme dans son origine , comme un être sacré ; tel que les Philosophes , même Payens , l'ont reconnu par la seule raison : *Homo res sacra* , dit Sénèque ; après Platon : & par conséquent ,

pour ne pas omettre le plus puissant motif de l'amour social , tel que nous le devons reconnoître par les lumières supérieures de la foi d'un Dieu fait homme , pour consacrer dans sa personne , toute la nature humaine.

Quelle doit donc être la force de l'humanité sur notre cœur , quand nous prendrons soin de l'y exciter par tant de motifs divins & humains. Nous en ferons des actes , peut-être d'abord avec peine , surtout dans certaines occasions révoltantes. Vainquons nous nous mêmes. Nous les ferons bientôt avec plus de facilité. Persévérons. Et enfin , nous les ferons avec plaisir par la conversion de nos actes en habitudes , en conséquence des loix du Créateur , qui a promis la paix aux amateurs de la paix.

DIX-NEUVIEME  
DISCOURS.  
L'ART  
DE  
CONVERSER,  
*POÈME.*





DIX-NEUVIÈME  
DISCOURS.  
MESSIEURS,

JE vous présente la suite d'un Es-  
sai d'Ouvrage en vers que j'ai fait  
autrefois pour l'éducation de la Jeu-  
nesse ; vous eûtes la bonté de pa-  
roître satisfaits du commencement  
que j'eus l'honneur de vous lire l'an-  
née dernière , qui regardoit les  
Etudes. La matière que je vais trai-  
ter aujourd'hui est d'une utilité en-  
core plus étendue : tout le monde  
n'est pas né pour les Sciences & les

348 *Dix-neuvième Discours.*

beaux Arts , mais tout le monde est né pour la conversation : c'est le sujet dont nous allons parler.

Je suis presque fâché de l'avoir mis en vers , car je fais qu'il y a des styles où il ne sied pas bien à un Géomètre de réussir , & qu'il sied encore moins de ne pas réussir dans un style où on écrit par son propre choix. Ainsi dans cette carrière , je ne vois pour mon honneur que périls de toutes parts. Si par malheur je réussissois à faire des vers , qu'elle honte pour ma Géométrie ! On dira sans doute , pourquoi , dans une profession si grave , s'amuser à écrire dans un style aussi badin que la rime ? Et si par un autre malheur je ne réussissois pas , n'auroit-on pas raison de dire avec le Poète ,

Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ?

**A ces censures Inévitables , je**

pourrois répondre : il est bon de faire voir que la Géométrie n'est pas si austère ni si farouche qu'on veut bien se le figurer ; qu'elle peut avoir ses récréations comme les autres sciences ; que la Poésie est un délassement qui ne lui est interdit par aucune Loi ; que la versification est , par sa force & sa brièveté naturelle , plus propre que la Prose au style dictatique & à l'instruction ; que mon sujet , qui est d'une importance infinie dans le commerce du monde , est de nature à se pouvoir soutenir par lui-même , indépendamment de la beauté des vers ; enfin , que dans une Académie comme la vôtre , qui embrasse tous les genres de littérature , il doit être permis de parler bien ou mal toutes les langues du Parnasse. Mais il ne faut pas , MESSIEURS , prévenir votre ju-



350 *Dix-neuvième Discours.*  
gement , je m'y abandonne fans ré-  
serve , en vous demandant seule-  
ment un quart-d'heure d'audience.





L'ART  
DE  
CONVERSER,  
POÈME.



**D**E tous les Arts , que l'homme ad-  
mire sous les Cieux ,  
Celui de converser est le plus précieux.  
C'est par lui que l'on peut dans un com-  
merce aimable  
Goûter de l'amitié le charme inexplica-  
ble ;  
Lire dans les esprits , pénétrer dans les  
cœurs ,

352 *Dix-neuvième Discours.*

Partager les plaisirs , consoler les douleurs :

Apprenez-en les loix , & long-tems en  
silence

Instruisez-vous d'un Art plus rare qu'on  
ne pense ;

Tel qui fait tout le reste , ignorant en ce  
point ,

Souvent parle beaucoup , & ne converse  
point.

Que jamais la parole à sortir trop pressée ,  
N'ose dans vos discours prévenir la pensée ;  
La langue de l'esprit n'est que le truche-  
ment ,

Elle ne doit parler qu'à son commande-  
ment.

N'entretenez personne au-dessus de sa sphè-  
re ,

Prenez avec le peuple un discours popu-  
laire ;

Modeste avec les Grands , simple avec vos  
égaux ,

Ne risquez pas un mot qui ne vienne à pro-  
pos ,

Sans

Sans pourtant affecter cette âpre exactitude,  
Qui d'un délassement nous feroit une étude.  
Dans un cercle rendu, par choix ou sans  
dessein,

Avant que de parler connoissez le terrain ;  
L'un garde un sérieux glaçant, opiniâtre,  
Pendant qu'un autre affecte un enjoûment  
folâtre ;

Celui-ci vient médire & celui-là briller,  
L'un cajoler, l'un mordre, & l'autre  
pointiller :

Parmi tant d'esprits faux, tant de fausses ma-  
nières,

Sachez-vous assortir à tous les caractères,  
Y conformer votre air, le ton de votre  
voix ;

Selon les tems, les lieux, les rangs ou  
les emplois,

Interroger, répondre, écouter, condes-  
cendre,

Combattre honnêtement, ou poliment  
vous rendre ;

Mais soyez complaisant, sans applaudir au  
mal ;

354 *Dix-neuvième Discours.*

Un railleur insolent, un médifant brutal,  
Pour livrer tout le monde aux traits de sa  
critique

Nattend de vous souvent qu'un fouris po-  
litique.

Quel que soit votre rang, votre condi-  
tion,

Ne tyrannisez pas la conversation ;

Elle veut être libre, & fuit le ton sévère ;

Ne me régentez pas, si vous voulez me  
plaire :

Sur-tout dans vos discours, plein de sin-  
cérité,

Sans blesser la prudence, aimez la vérité ;

Dites-la simplement, elle plaît sans parure,

Et qui veut l'embellir toujours la défigure ;

Vos Romans, il est vrai, m'imposent quel-  
que-tems ;

Mais je me défabuse enfin à vos dépens.

La plupart enivrés d'une vanité folle

Vont dans tout leurs récits faire le premier  
rôle ;

*J'en étois, je l'ai vu, je lui dis, ce fut moi.*

Fuyez ce sot orgueil qui fait parler de soi ;  
Fussiez-vous un Hector , un Alcide en cou-  
rage ,

Ce *moi* seul , d'un Héros , affoiblit l'a-  
vantage.

On se moque d'un fou qui rit à tout pro-  
pos ;

Ne vous érigez point en diseur de bons  
mots ;

Souvent on s'applaudit des traits d'une fa-  
tyre ,

Et celui dont on rit , est celui qui fait rire ;

Dans la société l'on craint ce ton railleur ,

Où l'on n'est bel esprit , qu'aux dépens  
du bon cœur.

D'autre part , loin de vous cet air sombre  
& stupide

D'un pédant , dont jamais le front ne se  
déride ;

C'est un égal défaut , dans nos libres dis-  
cours ,

De ne rire jamais , ou de rire toujours.

Autre écueil dangereux ; auprès de ce fo-  
lâtre

356 *Dix-neuvième Discours.*

J'apperçois un Savant , qui d'un ton de  
théâtre ,

Me vient , tout en sortant de son docte  
Bureau ,

Chanter les lieux communs de quelque Au-  
teur nouveau ;

Ou Philosophe , grâce à sa Bibliothèque ,

Ne parle que Platon , ne parle que Sénè-  
que :

Jamais un grand parleur ne fut homme  
de sens ;

Ses discours vagabonds , ses propos dis-  
cordans ,

Découvrent tôt ou tard , par de lourdes  
méprises ,

Que qui parle beaucoup , dit beaucoup de  
fotises.

Ecoutez tout le monde avec attention ,

Parlez à votre tour avec précision ,

Sans vous abandonner à ce flux d'élo-  
quence

Qui dans un entretien me condamne au  
silence.

Il faut dans vos discours savoir m'intéresser ,

En me laissant toujours quelque chose à penser.

Heureux de qui l'esprit , agréable & facile ,

Sait passer doucement du plaisant à l'utile ,

De l'utile aussi-tôt revenir au plaisant ,

Egayer l'un par l'autre , & plaire en instruisant.

Voulez-vous que chacun vous estime & vous aime ?

Faites qu'en vous quittant tous soient contents d'eux-même ;

Alors de votre esprit sans devenir jaloux ,

Contens de leur mérite ils le feront de vous.

Non pourtant qu'un discours , qui flatte ma foiblesse ,

Soit toujours un moyen de gagner ma tendresse ;

Me préserve le Ciel d'un homme à complimens ,

Qui se rend sans combat à tous mes sentimens ;



358 *Dix-neuvième Discours*

Son entretien m'endort , & je ne fais que  
dire

A qui ne fait jamais sur rien me contre-  
dire ;

Une dispute honnête , éveille les esprits ,  
Et souvent la lumière en deviendra le prix.

En voulez-vous tirer une gloire folide ?  
Ne disputez qu'autant que la raison vous  
guide ;

Et si vous avez tort , gardez qu'un faux  
honneur

Ne vous aille empêcher d'abjurer votre  
erreur ;

Cédez , vous triomphez : mais plus que  
tout le reste ,

Des termes offensans fuyez l'éclat funeste ;  
Il ne faut qu'un seul mot d'un indiscret  
mépris ,

Pour briser tous les nœuds qui joignoient  
deux amis.

Après ce désaveu d'une estime sincère ,  
En vain l'on veut entr'eux faire cesser la  
guerre ;

De la société les liens sont rompus ;  
Deux cœurs ainsi blessés ne se rejoignent  
plus.

Conversez poliment , mais sans affecterie ;  
Louez peu , blâmez moins , entendez  
raillerie ;

Il faut de bonne grâce , en souffrir quel-  
ques traits ,

Ou du commerce humain vous banir pour  
jamais ;

La conversation , sans être étudiée  
Par mille traits divers , veut être variée ;  
Et je souffre avec peine un cerveau trop  
étroit ,

Qui ne prenant le jour que par un seul  
endroit ,

Vient toujours m'étourdir de la même ma-  
tière ,

Un Docteur de science , un Partisan d'af-  
faire ;

L'un me prône sa Secte , & l'autre sa valeur ,  
Après deux entretiens , je les fais tous par  
cœur.

360 *Dix-neuvième Discours.*

Certains esprits encor , plus secs & plus  
arides

Pour vous entretenir , n'ont que des phra-  
ses vides ,

Et pluie & le beau tems. Sachez le grand  
secret

D'amener l'entretien à quelque digne ob-  
jet ;

Faisant parler chacun selon son caractère ,

Un Fermier de ses champs , un Soldat de  
la guerre ,

Un Marchand du négoce , un Marinier des  
flots ,

Un Riche de ses biens , un Pauvre de ses  
maux ;

Vous verrez qu'il n'est point de si mince  
mérite ,

Dont avec un peu d'art , un sage ne pro-  
fite ;

Des entretiens du sexe , avec un bon esprit ,

On peut même souvent tirer beaucoup  
de fruit :

Que toujours le respect, l'honneur, la bien-  
sance.

Devant

Devant lui vous inspire un air de déférence ;

Son foible , ou son mérite exige ces égards ;  
Il n'est pas comme nous instruit dans les  
beaux Arts ;

Mais mieux que nous instruit dans l'école du  
monde ,

Il vous en peut dicter la science profonde ,  
Vous marquer ce qui plaît & ce qui ne plaît  
pas ,

Vous apprendre les tours & les mots dé-  
licats ;

Les Dames , pour juger des grâces du lan-  
gage ,

Ont reçu du bon goût la finesse en par-  
tage ,

C'est leur plus beau talent. Mais d ailleurs  
évités

De leurs vains entretiens les inutilités ;

Leurs frivoles leçons de jeux , de baga-  
telles ,

Pourroient bientôt vous rendre aussi frivo-  
les qu'elles ;

362 *Dix-neuvième Discours*

Mais s'il faut éviter les entretiens oisifs,  
Combien plus doit-on fuir les discours  
scandaleux ?

Ces discours insolens , où des ames in-  
grates

Arment contre le Ciel leurs langues scé-  
lérates !

Ces infâmes discours , où des cœurs  
abrutis

Exhalent le poison dont ils se sont nourris :

Que jamais aucun terme impie ou peu  
modeste,

Ne m'offre de vos mœurs un présage fu-  
neste ,

Et s'il faut exprimer quelque lâche action,

Que son horreur éclate en votre expression :

Parlez , disoit un sage , afin que je vous  
voie ;

Quelquefois dans un mot tout le cœur se  
déploie :

Que dis-je , dans un mot ! un ir , un geste,  
un ton ,

A des yeux pénétrans en dévoilent le fond.

Vous louez la vertu ; mais vot re air tout  
de glace ,

Dément de vos discours la trompeuse gri-  
mace.

Vous montrez pour le vice un éternel cour-  
roux ;

Mais le blâmant en moi , vous l'excusez  
en vous.

J'entens avec plaisir votre voix qui m'étaie  
Les plus beaux sentimens d'une saine mo-  
rale ;

Mais je gémis de voir , dans un ton plein  
d'aigreur ,

Qu'ils sont dans votre esprit & non dans  
votre cœur.

Loin de vos entretiens cet odieux con-  
traste ,

Qui dans l'humble vertu met l'orgueil &  
le faste ;

Le vice en vain prenant son langage & son  
nom ,

Sous un masque imposteur veut tromper la  
raison ,

364 *Dix-neuvième Discours.*

Toujours à quelque trait il se fera connoître ,

Pour paroître long-tems vertueux , il faut l'être ;

Il faut que votre langue & votre cœur d'accord ,

Ne soient point agités par un double effort ;

Enfin que vos discours soient sages sans contrainte ,

Enjoués sans licence , & réservés sans feinte ;

De charité , d'honneur , de politesse ornés ,

Du sel de la raison toujours assaisonnés ,  
Répandans dans les cœurs que le Ciel vous adresse ,

Le respect , l'amitié , la douceur , l'allégresse ;

Et que chacun saisi d'un desir vertueux ,  
Sorte d'auprès de vous plus sage & plus heureux.

F I N.

---

## A P P R O B A T I O N.

**J**'Ai lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier , un manuscrit qui a pour titre *Œuvres du Pere André* , contenant dix-huit Discours sur l'homme dans lesquels , je n'ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression , à Paris ce 6 Mai 1765.

MARCHAND.

---

## P R I V I L E G E D U R O I.

**L** O U I S , par la grâce de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs , Senéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra , SALUT. Notre amé le Sieur GANEAU, *Libraire à Paris* , Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre: *Œuvres du Pere André*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant , Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui



semblera , & de le faire vendre , vendre & débiter par tout notre Royaume , pendant le tems de douze années consécutives , à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Imprimeur se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui auront servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Vice Chevalier de France le Sieur DE LAMOIGNON , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier de France , le Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans-cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun empêchement : Voulons que la copie des Pré-

fentes ; qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le treizième jour du mois de Mars , l'an de grâce mil sept cent soixante & cinq , & de notre regne le cinquantième. Par le Roi en son Conseil.

L E B E G U E.

*Registré sur le Registre XVI de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N<sup>o</sup>. 399 , fol. 277 , conformément aux Réglemens de 1723. A Paris , ce 22 Mars 1765.*

LE BRETON Syndic.

---

De l'Imprimerie de QUILLAU , rue du Foulre.

74754081

